Hergé
au pays des Helvètes

Association Alpart
Les amis suisses de Tintin

9 | 2017

Sommaire

L'éditorial de Francis A. Niquille 3

Le rire et l'amitié 4

Helveticana

« On était amis, et puis c'est tout ! » | Luc Paracchini 5

Hergé et les « Charline » : ce que disent les archives | Jean Rime 16

Focus

Hergé dans les pas de Molière | Renaud Nattiez 28

Tintinanalyses

La figure du mendiant dans les *Aventures de Tintin* | Geoffroy Kursner 39

Les mystères de Moulinserre (deuxième partie)
| Christiane Gillièron Paléologue 48

Association

Les aventures d'Alpart | Francis A. Niquille 62

En route pour de nouvelles aventures ! 67

Impressum

Hergé au pays des Helvètes, N° 9 | 2017, imprimé en 2018. ISSN 1662-2375

Éditeur : Association Alpart - Les amis suisses de Tintin (Bulle)

Directeur de la publication : Jean Rime

Graphisme : Stéphane Piller, To Print (Bulle) – **Impression :** To Print (Bulle)

Tous nos remerciements vont à : Christiane Gillièron Paléologue, Geoffroy Kursner, Renaud Nattiez, Francis A. Niquille, Luc Paracchini qui ont contribué à ce numéro, à Jérôme Balzano et Bernard Dupont, à Arlette Bavaud et Andrée Koller, ainsi qu'à David Bolliger, Jean-Michel Paccaud et à tous les particuliers et entreprises qui soutiennent l'association Alpart, et à travers elle cette publication.

Cette revue est distribuée exclusivement auprès des membres de l'association Alpart.

© Association Alpart 2018. © Hergé - Moulinsart 2018 pour toutes les illustrations extraites de l'œuvre d'Hergé.

Autres crédits : Guillemette Colomb (p. 63-64), Exem (p. 4), Franquin (p. 3), Alberto Mastelli (p. 64-65), Laurent Missbauer (p. 66), Luc Paracchini (p. 6-9, 11, 16), Olivier Roche (p. 65-66), Stanislas (p. 17).

Sauf indication contraire, les autres illustrations proviennent des archives et collections de l'association Alpart, de ses membres ou des auteurs.

En couverture et en dernière page : *Le Lotus bleu*, p. 43 et 48. © Hergé - Moulinsart 2018.

Contact : Association Alpart, CP 423, CH – 1630 Bulle 1 – www.association-alpart.ch – contact@association-alpart.ch

www.cesa.ch
To Print Stéphane Piller
IMMOFLOR
la Mobilière
Fiduciaire Ruffieux S.A.
j5 HOTELS
éditions montsalvens

L'éditorial de Francis A. Niquille

« M'enfin ! », comme dirait un autre personnage célèbre de BD. Elle est enfin arrivée, cette revue 2017 que vous attendiez avec impatience, cette impatience que nous comprenons aisément. Un printemps 2017 tiède, un été frisquet, un automne bouillant et quel hiver mes amis ! Et puis, le renouveau, le printemps 2018, avec comme cerise sur le gâteau la sortie en première à Nivelles, lors de la rencontre annuelle de notre grande sœur, les Amis de Hergé, d'un pavé ô combien emblématique de la petite histoire de l'association Alpart et de la grande histoire de la dédicace : *Bédédicaces, tout un art au seuil du neuvième art*, de la plume alerte de notre nouveau président. Un beau livre de plus de 200 pages avec plus de cent dédicaces, dont une vingtaine d'Hergé, conçu à la suite du 10e anniversaire de notre jeune association célébré en novembre 2015 avec une exposition *BéDédicaces, une autre histoire de la bande dessinée*. Il était donc vraiment urgent d'attendre pour peaufiner cette neuvième livraison de la revue *Hergé au pays des Helvètes*.

Aujourd'hui, c'est l'ancien président et directeur de publication qui vous parle, ou qui vous écrit plutôt. La revue que vous tenez entre les mains est le fruit, comme à son habitude, d'une équipe de contributeurs que j'aimerais au passage – puisque c'est le premier éditorial que je signe depuis la création de la revue – remercier tout en encourageant chacun à nous confier vos trouvailles pour que nous puissions les partager avec la grande famille alpartienne.

Le nouveau président d'Alpart, tout le monde le connaît ou devrait le connaître. Un tintinophile, pardon, un tintinologue de haut niveau. On sait sa modestie. Moi, je le dis sans ambages, c'est le meilleur connaisseur du monde hergéen que nous ayons en Suisse. Ses conférences dans notre pays, mais aussi en France, en Belgique et même au Canada font florès. À trente-deux ans, quel chemin parcouru pour le jeune chercheur

qui pondait à l'âge de quinze ans une étude intitulée *Tintin, reporter de « L'Écho illustré », au pays des Helvètes*, un ouvrage « non publié » qu'on peut consulter en bibliothèque à Bulle et à Fribourg.

Puisque le rédacteur en chef m'a prêté sa plume pour écrire un mot en ouverture de votre revue, j'aimerais en profiter pour tirer un grand coup de chapeau à Eric Dafflon, membre du comité depuis les débuts en 2005, décorateur et peintre en lettres qui a apporté son talent à la réalisation de l'espace promotionnel au Musée gruérien lors du lancement de *L'Afére Tournesol* en 2007, à celle de la superbe exposition de la Saison du 9e Art en 2015 et à de nombreuses autres manifestations auxquelles nous avons été invités depuis les débuts d'Alpart. Eric et Fan continueront, dans les coulisses, à distiller discrètement leurs compétences pour aider le comité actuel, avec Jean-Michel Paccaud, toujours à la barre aux côtés de Jean Rime, ainsi que David Bolliger, le petit dernier. Bon vent les garçons !

Francis A. Niquille

Le rire et l'amitié

Pour le dessin du carton d'invitation de l'assemblée 2017, repris en affiche des Rencontres Rire avec Hergé, Exem avait pour mission de représenter à la fois l'humour d'Hergé et son amitié pour la région lémanique. D'où une composition pleine de références !

Dans la rubrique « Les aventures d'Alpart » qui ferme comme chaque année cette neuvième livraison, Francis A. Niquille place les activités de l'année écoulée « sous le signe du rire et surtout de l'amitié ». Le rire et l'amitié, tel est bien l'ADN de notre association. C'est l'esprit que Francis a voulu lui insuffler, en prenant dès 2005 l'initiative de réunir les « amis suisses de Tintin », et en lui imprimant la dynamique faite de synergies qu'on lui connaît. Puisse le comité actuel faire fructifier ce legs précieux ! Je me limiterai à ce vœu tourné vers l'avenir pour lui exprimer notre gratitude, à lui et à Eric, pour ces douze années de rigolade (souvent) et d'amicaux débats (quelquefois). Le partage, la convivialité auront guidé cette présidence, plus encore peut-être – oserai-je vendre la mèche ? – que les *Aventures* du reporter elles-mêmes !

Mais ne nous y trompons pas : le rire et l'amitié sont des valeurs cardinales de l'œuvre d'Hergé, comme vient le rappeler notre couverture : Tchang pour symboliser les liens humains et l'humour par-delà tous les préjugés – Tchang, le personnage préféré du « citoyen du monde » qu'est Francis, ainsi qu'il se présentait dans notre premier numéro en 2007. Ces deux valeurs balisent logiquement le sommaire de ce nouveau numéro. Un premier dossier retrace en détail l'amitié qu'Hergé avait nouée avec un couple de Genevois, Charly et Line Fornara. Cette histoire, dont les prémices remontent à septante ans tout rond, n'aurait pas pu être reconstituée sans leur neveu et son épouse, Luc et Jacqueline Paracchini, eux-mêmes amis de cœur et membres d'honneur d'Alpart !

Au bord du Léman, auprès des Fornara, Hergé pouvait décompresser. « Me voilà de nouveau à Gland, parmi les pêcheurs rudes et bruyants. Leur rude camaraderie me plaît ; leurs plaisanteries – pas toujours pour jeunes filles – me font rire. Et rire, tu sais, ça fait du bien », confiait-il à un autre de ses amis, Marcel Dehaye, le 3 août 1949. Et c'est bien à Gland qu'ont eu lieu, fin 2017, les Rencontres Rire avec Hergé. Dans leur prolongement, Renaud Nattiez, qui en fut l'un des conférenciers, se livre à un parallèle éclairant entre Hergé et Molière.

Deux recherches originales complètent cette édition : Geoffroy Kursner, autre nouvelle plume de notre revue, décortique le thème rarement analysé du mendiant, qui traverse pourtant toute l'œuvre. Et Christiane Gillièron Paléologue poursuit la révélation des « secrets de Moulinserre » en nous emmenant de surprise en surprise… et à l'autre bout du monde !

C'est donc un numéro plein de trouvailles et d'inédits que ce neuvième né ! Même si la grossesse fut longue (la patience : encore une valeur prônée par Hergé !), le bébé se porte bien, avec une pagination un poil plus étoffée qu'à l'accoutumée. Il confirme *Hergé au pays des Helvètes* dans son rôle et son ambition : être une revue d'étude sur l'œuvre d'Hergé, qui n'exclut ni le rire ni surtout l'amitié.

Jean Rime

« On était amis, et puis c'est tout ! »

Été 1948. Depuis quelques mois, Hergé, en proie à une profonde crise existentielle, vient régulièrement se ressourcer au bord du Léman. C'est alors qu'il rencontre, à quelques encablures de l'hôtel de la Plage où il séjourne, un couple de Genevois qui deviendront ses amis : Charly et Line Fornara. Septante ans après les faits, leur neveu et plus proche parent, Luc Paracchini, revient sur cette histoire familiale en l'enrichissant d'une iconographie largement inédite. Avec la complicité de son épouse Jacqueline, il livre aussi ses propres souvenirs liés à celui qu'ils appelaient simplement Georges.

Les matelots de La Falaise

Mon oncle Charles Fornara est né, je crois, en 1903. Ma tante était de 1910. C'était la sœur de mon père, une demoiselle Paracchini. Elle se prénommait Caroline, mais tout le monde l'appelait Line. Charles, c'était Charly. Quand ils sont devenus amis, Hergé les a parfois surnommés « les Charline ». Mon oncle était imprimeur à Genève, et ma tante travaillait comme couturière pour la maison Borel. Elle confectionnait les chemises du roi d'Italie, et avec un coupon de tissu prévu pour dix chemises, elle arrivait à en faire une onzième pour son mari, qui était donc « royalement » vêtu ! Ils n'avaient pas d'enfants. Pour leur temps libre, mon oncle louait le premier étage de la villa de La Falaise à Gland. Il y avait un étage au-dessus, où vivait un autre locataire. Un monsieur « Féra », il me semble, ce qui est assez drôle au bord du lac[1] ! Et au rez-de-chaussée, il y avait le père Pfeuti, qui était pêcheur professionnel, d'où tous les filets sur les photos. Il paraît qu'il faisait une excellente bouillabaisse de poissons du lac qui était renommée. Dans la maison juste au-dessus vivaient les deux frères Koller et leur famille[2]. Mon oncle et ma tante venaient là les

Luc et Jacqueline Paracchini dans leur maison d'Allaman, le jour de notre entretien en 2017.

1 La féra est un poisson typique des eaux lémaniques.

2 L'*Annuaire et indicateur vaudois* de l'époque ne mentionne aucun M. Pfeuti, ni aucun autre nom se rapprochant du mot *féra*, parmi les pêcheurs professionnels inscrits à Gland. Outre deux pêcheurs à La Dullive (un lieu-dit du côté opposé par rapport à l'hôtel de la Plage), ne sont enregistrés que « Bugnon Albert (La Falaise) » et « Kohler Albert ». Selon une locataire ultérieure de « Fend-la-Bise », Mme Arlette Bavaud, le propriétaire, un certain Vecchio connu pour son commerce de boucherie, aurait acheté la parcelle, qui contenait encore deux autres maisons, pour les frères Koller (la graphie « Kohler » de l'annuaire est une erreur). La belle-fille d'Albert Koller se souvient pour sa part que Pfeuti n'était pas un professionnel (les filets appartenaient aux Koller), mais travaillait à Genève dans le secteur de la boucherie et louait une chambre à La Falaise pour ses week-ends. Quant

week-ends et ils nous prêtaient la maison durant les vacances d'été de mon père. Je me souviens des grands escaliers et surtout des limaces: comme les marches étaient assez abruptes, si on avait le malheur de marcher sur une limace, on risquait de glisser jusqu'en bas! Mais quand Hergé était là, nous venions peu parce qu'il n'y avait pas assez de lits. Nous nous sommes croisés, mais nous n'avons pas habité ensemble[3]. C'était tout un étage, mais ce n'était pas immense; il ne reste malheureusement aucune photo de l'intérieur. C'est une maison très spéciale qui n'a que deux façades: une côté lac, une côté est. Les deux autres côtés sont incrustés dans la falaise, comme une maison de troglodytes. Cette bâtisse était si proche de l'eau que, quand il y avait forte bise, les vagues tapaient dans les rochers et contre le mur. Les embruns montaient jusqu'au premier étage. Quand nous étions dans les lits, nous étions mouillés et nous étions obligés de fermer les fenêtres, sans quoi l'eau envahissait l'appartement. C'est pour ça qu'Hergé l'appelait « Fend-la-Bise ».

La propriété à l'époque où y venait Hergé.

Mon oncle avait son passeport de pêche. Un jour, pendant qu'il préparait son bateau *Le Titus* dans le petit port qui appartenait à la villa de La Falaise, un « bonhomme » est passé. Ils se sont dit bonjour

La même maison photographiée en 2002.

et ont dû commencer à discuter. Hergé ne s'est pas présenté comme tel, c'était « Monsieur Remi », tout simplement. Il a demandé: « Est-ce que je peux venir pêcher avec vous? » Mon oncle, qui était quelqu'un d'assez bourru, lui a répondu: « Oui, pas de problème, mais c'est vous qui ramez[4]! » Il lui a donné rendez-vous pour le lendemain de bonne heure, vers quatre ou cinq heures du matin. Puis ils se sont revus. Hergé et Germaine dormaient à l'hôtel de la Plage, ensuite ils ont habité à La Falaise... Moi, je n'ai pratiquement jamais mis les pieds à l'hôtel de la Plage. Hergé, je le voyais chez mon oncle. Je sais qu'il traversait une période difficile. Il a eu une « amitié » avec une serveuse du restaurant. J'en ai entendu parler, mais je ne peux personnellement pas le prouver. Mon oncle et ma tante devaient le savoir, mais ils n'en ont jamais rien dit[5].

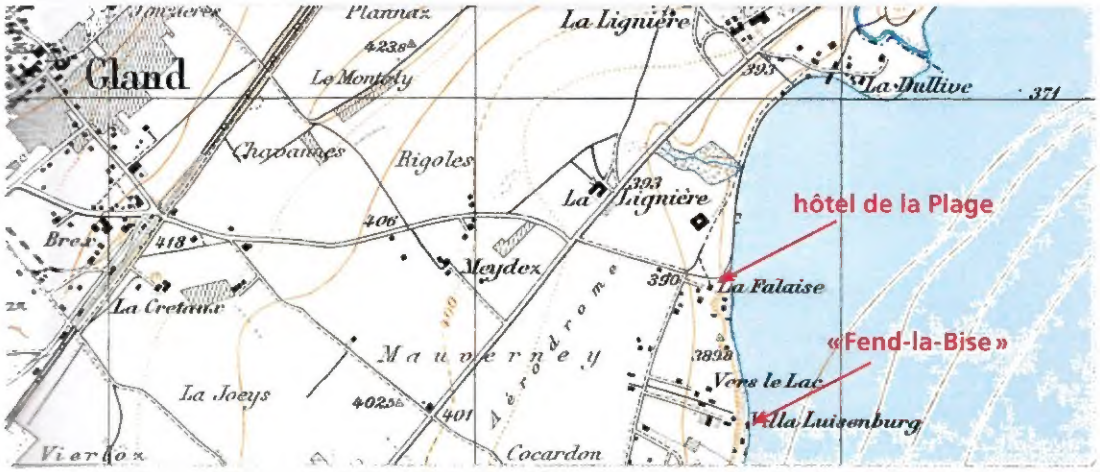
---

au deuxième étage, qu'elle-même et son mari ont ensuite loué, il pourrait avoir hébergé un M. Sauthier, coiffeur à Genève.

3 L'inverse était vrai: quand Charly et Line recevaient des membres de leur famille, Hergé cédait sa place, comme l'atteste une lettre à son épouse du 15 août 1949 (voir p. 20).

4 Une lettre inédite retranscrite plus loin (voir p. 20) confirme une partie de pêche de petit matin lors d'une de leurs premières rencontres. Hergé certifie que pour ce type de pêche dite « à la traîne », il faut « ramer tout le temps », même avec un canot à moteur. C'est toutefois à Charly qu'il attribue cette pénible activité... Néanmoins, il se représentera humoristiquement en rameur du *Titus* dans deux dédicaces de septembre 1949.

5 La correspondance d'Hergé révèle – après un



Un peu moins de 400 mètres à pied séparent l'hôtel de la Plage de « Fend-la-Bise » (carte de 1945).

Charly Fornara sur le *Titus*.

Permis de pêche de Charly Fornara pour les eaux françaises du lac.

Mon oncle faisait ses exercices de pêche. Juste après la guerre, il a même été – je le dis car il y a prescription – faire du trafic avec Hergé. De Suisse, ils allaient jusqu'au milieu du lac avec, je pense, des cigarettes. Et là, ils échangeaient leur cargaison avec des pêcheurs français qui, eux, amenaient du whisky ou des alcools forts. Ou l'inverse, mais le tabac était peut-être moins cher en Suisse. Dans les années 48-49, les douaniers avaient surtout des vélos, pas tellement des bateaux, surtout de nuit... En plus d'Hergé et de mon oncle, il y avait peut-être aussi le père Pfeuti dans un autre bateau ou avec eux. Ils se retrouvaient selon des signaux établis. C'est mon oncle qui me racontait ça, et surtout ma tante. Mes parents aussi ont connu Hergé, mais

premier écart au Tessin avec une jeune femme, Rosane, fille d'une amie de Germaine qui les accompagnait – une seconde aventure avec une femme apparemment suisse. Voir le chapitre « La double inconstance » dans Philippe Goddin, *Hergé. Lignes de vie*, Éditions Moulinsart, 2007, notamment p. 418 *sq.* et 440 *sq.* L'idée d'un rapprochement avec une serveuse de l'hôtel de la Plage n'a été exploitée, sans véritable fondement semble-t-il, que dans la bande dessinée *Les Aventures d'Hergé*.

nous n'avons pas pensé à en parler, nous n'étions pas tintinophiles !

Un jour, Hergé, mon oncle et mon père (il était très bricoleur et il devait faire des travaux à La Falaise au moment où Hergé y était) jouaient aux cartes à l'hôtel de la Plage. Il est arrivé un petit père qui s'est mis avec eux… Détail extraordinaire : Hergé, même s'il était belge, ne tutoyait pas les gens, ni les Fornara ni mon père[6]. Mais ce soir-là, probablement bien arrosé, il aurait tutoyé ce gaillard… Sur quoi chacun est allé se coucher chez lui. Le lendemain, sur la terrasse, Hergé a simplement dit que le type de la veille était sympa. « Mais vous ne l'avez pas reconnu ? » « Non, pourquoi ? » C'est à ce moment-là que mon père ou mon oncle lui a demandé s'il n'avait pas une pièce de monnaie belge sur lui. Il sort une pièce et bien sûr que sur un côté, il y avait un portrait. Mon père a demandé : « C'est qui, ça ? » « C'est le roi des Belges. » « Et celui que vous avez tutoyé hier soir, vous croyez que c'était qui ?… » Hergé était assez confus, mais tout le monde a bien rigolé. Quand j'ai raconté cette histoire à Smolderen et Sterckx, ils m'ont dit : « On ne peut pas écrire que votre oncle, Hergé et le roi ont forcé sur le Tartegnin… On va modifier l'histoire. » À l'époque, le roi rentrait souvent accompagné de mon oncle, qui

Hergé et son épouse sur la terrasse de La Falaise.
Ci-contre : Charly.

le ramenait à travers les thuyas jusqu'à la « villa Cartier », comme la nommait ma tante, juste à côté de La Falaise[7]. Vu l'accoutrement d'Hergé,

6 Des lettres d'Hergé attestent que, du moins un peu plus tard, dans les années cinquante, il sera passé au tutoiement avec Charly. Avec Luc Paracchini, en revanche, le vouvoiement sera toujours de mise.

7 Luc Paracchini est formel sur cette anecdote fort surprenante : c'est ainsi qu'il l'a toujours entendue de sa famille. D'ailleurs, souligne-t-il, Thierry Smolderen et Pierre Sterckx écrivent dans leur *Hergé. Portrait biographique* (Casterman, 1988, p. 10) : « L'amitié qui unissait le roi Léopold III et Hergé, dont nous eûmes les premiers détails en rencontrant Luc Parrachini [*sic*] au bord du lac Léman, nous a été confirmée et précisée par Son Altesse Royale la Princesse Liliane de Belgique », qui fut l'épouse du roi. Dans leur ouvrage, l'anecdote a effectivement été inversée : c'est Hergé qui persuade ses hôtes de l'identité du roi au moyen d'une pièce (p. 229). Hergé n'en parle pas dans sa correspondance pourtant régulière et intime avec son épouse ou avec son homme de confiance, Marcel Dehaye. Une lettre à Dehaye du 30 septembre 1947 évoque certes une rencontre avec le précepteur des princes, mais à Pregny, où la famille royale vivait en exil. Plus tard, le 31 juillet 1949, il écrit à son épouse que, selon ses amis pêcheurs, Léopold III aurait souhaité louer la propriété de « La Lisière » (lire : « La Lignière », non loin de l'hôtel de la Plage) pour s'essayer à la vie du lac. « Que de gloires à Gland : moi d'abord, puis le Roi ! », s'exclame-t-il non sans humour (voir

Hergé plaisantant avec Charly.

Hergé et ses amis pêcheurs (non identifiés).

quand on le voit sur les photos, en chemise à carreaux, une cigarette au bec, un petit coup dans l'aile, et qu'on imagine le roi peut-être aussi décontracté, il est compréhensible qu'ils ne se soient pas reconnus.

Philippe Goddin, *Hergé. Lignes de vie*, *op. cit.*, p. 462).

Le Secret de la Licorne, le premier album dédicacé à Luc Paracchini.

L'Affaire Tournesol et la « jolie maison d'Allaman »

Je n'ai pas souvenir d'avoir serré la main d'Hergé étant gamin. Je voyais le « monsieur qui faisait les *Tintin* » et qui m'envoyait le journal *Tintin* de Belgique, mais sans plus. Il était déjà connu, mais ce n'était pas le personnage célèbre qu'il est devenu ensuite. L'une des premières fois où j'ai vraiment été avec lui, j'avais une dizaine d'années[8]. Nous sommes allés autour de la place Cornavin, où il y avait une rotonde. Nous nous sommes assis sur un banc et il prenait des croquis. Il dessinait la gare, l'hôtel Cornavin[9].

8 Luc Paracchini étant né en 1945, cet épisode est situé durant la genèse de *L'Affaire Tournesol*, entre 1954 et début 1955. On sait notamment qu'Hergé a fait un séjour de repérages en Suisse à la fin de l'été 1954.

9 Des photographies stéréoscopiques prises par Hergé de ces bâtiments ont été conservées (voir la préface de *L'Affaire Tournesol* dans la collection

Ensuite, nous sommes descendus à la place de la Navigation, où il y avait le dépôt des taxis Simca verts et rouges. Il y en avait plusieurs garés devant le bâtiment ou en réparation. Il en a profité pour les dessiner[10].

Je crois aussi qu'il nous avait montré des croquis des pompiers, qu'il avait peut-être réalisés dans sa chambre d'hôtel. Mon oncle et moi, qui m'intéressais déjà un peu aux pompiers[11], lui avions dit que les casques suisses ne se présentaient pas comme les « casques tuiles » anglais, mais comme des casques militaires. Nous le savions bien car mon oncle et ma tante habitaient à la rue des Sablons, à quelques mètres de la caserne des pompiers de Genève. Hergé a corrigé son dessin dans l'album. Mais il aurait pu corriger aussi le « GLING GLING » du véhicule, car à l'époque c'était plutôt des « TI-TUT », des klaxons Bosch : il n'y a jamais eu de cloche en Suisse. Il a gardé le « GLING GLING » des pompiers anglais. Il a donc modifié les casques, mais pas l'alarme[12] !

Les casques de type anglais sur le crayonné.

Autre erreur amusante : l'histoire de la bouteille. On est sur Vaud : Haddock devait sûrement boire du Tartegnin ou du Mont-sur-Rolle. Mais la bouteille, c'est une bouteille de gewurztraminer d'Alsace, pas du tout une bouteille vaudoise. Et pourtant, Hergé en avait descendu, des bouteilles vaudoises ! Mon père et mon oncle ont dû le lui dire, mais le livre était déjà sorti[13]. Et dans la dédicace de *L'Affaire Tournesol*, il s'excuse de cette confusion en écrivant : « Aux Charline, avec

Les Archives Tintin, Éditions Moulinsart / Atlas, 2011, p. 31 ; *Hergé. Le Feuilleton intégral*, t. 11, Casterman / Éditions Moulinsart, 2015, p. 406). Questionné à ce sujet, Luc Paracchini se souvient clairement de l'avoir vu dessiner les abords de la gare lorsqu'il l'accompagnait, et non pas les photographier. Philippe Goddin confirme d'ailleurs qu'Hergé a également pris une « une foule de croquis » lors de ses repérages (*Lignes de vie*, *op. cit.*, p. 544).

10 Voir la p. 20 de *L'Affaire Tournesol*.

11 Luc Paracchini deviendra pompier professionnel.

12 En effet, le découpage et même le crayonné de la planche 27 montrent des casques semblables à ceux qu'Hergé avait dessinés dans *L'Île noire* (p. 21) avant-guerre, et plus récemment à la planche 60 d'*On a marché sur la Lune*. Dans cette dernière séquence censée se dérouler en Syldavie, on voit d'ailleurs clairement la cloche des pompiers anglais sur le camion.

13 En 1999, le maître de chai de la cave des viticulteurs de Nyon affirmait cependant : « Les bouteilles de ce millésime [1947, représenté dans l'album, p. 25-27] ont la forme traditionnelle, comme celles d'aujourd'hui. Ce n'est que du début des années 50 au milieu des années 60 que nous avons eu des bouteilles en forme de flûte identiques à celle de l'album. » (Propos d'Alain Sommer, cités dans Alain Portner, « Sur les traces de Tintin et de Tournesol en Suisse », *Construire*, 5 janvier 1999, p. 46).

l'espoir qu'ils ne me chercheront pas une querelle d'Allaman pour une bouteille de vin de la Côte[14]. »

« Querelle d'Allaman », parce qu'en 1954, mon oncle a acheté une maison à Allaman – celle où nous habitons aujourd'hui. Mais c'était alors une maison de week-end. Il a donc cessé de louer La Falaise. Hergé y est venu, il a vraiment dormi ici. Dans une autre dédicace, il mentionne d'ailleurs « la jolie maison d'Allaman ». Ils se voyaient quand ils étaient en vacances. Je ne crois pas qu'ils s'écrivaient[15]. Peut-être qu'ils se téléphonaient… Au restaurant de la Plage[16], ils mangeaient la fondue. Il y avait une petite salle avec une petite table ronde. Mon oncle y avait ses habitudes lorsqu'il montait le vendredi soir et qu'il ne faisait pas trop chaud. Il mettait en route le fourneau de sa maison et, en attendant, il allait manger une bonne fondue. Mais il avait une spécialité : il prenait un verre de kirsch et, tous les trois ou quatre morceaux de pain, trempait sa fourchette dans le kirsch puis dans la fondue. Ça devait plaire à Hergé.

Vers 1956-57, mon oncle et lui étaient même restés une semaine seuls les deux. Les chemises et les pantalons devaient tenir debout ! Ma tante ne les accompagnait pas, parce qu'elle devait aller travailler. Ils se sont fait du riz, mais ils ont rempli la casserole, ils n'ont pas pensé que le riz, ça gonfle ! Et ils avaient bien fêté… Quand ma tante est arrivée le vendredi soir, après avoir fini sa semaine, elle a passé le week-end à nettoyer.

Quand mon oncle est mort, en 1958, Hergé est venu[17]. Je suis allé avec lui à Allaman. Il avait sa Porsche bleue. On la voit à la fin de *Coke en*

La maison d'Allaman (photographie d'époque)

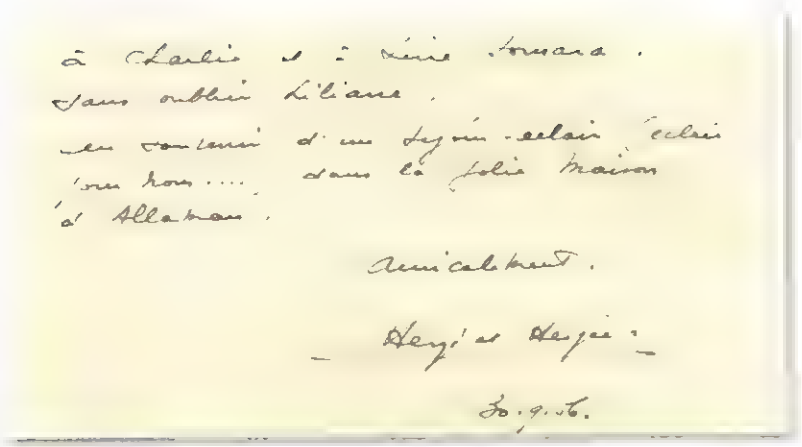
Photo de famille à Allaman, 1956 : au centre Charly, entouré de Line, de sa mère Marie Fornara dite Mariette et de Liliane Carbonaro, une cousine qui assurait le secrétariat de l'imprimerie Fornara.

14 Sur cette dédicace, voir Jean Rime, *Les Aventures suisses de Tintin*, BCU Fribourg, 2013, p. 32 et 40.

15 Il y a cependant eu des exceptions. Voir ci-après « Hergé et les 'Charline' : ce que disent les archives »

16 Il s'agit du restaurant actuellement connu sous le nom La Pêcherie, à Allaman, à deux pas de la maison récemment acquise.

17 Le décès de Charly, dont Hergé a été immédiatement informé (voir p. 26), coïncidait avec un déplacement à Genève déjà prévu pour une rencontre à l'aéroport avec les gagnantes d'un concours organisé par les Clubs *Tintin*, sur laquelle *L'Écho illustré* a publié un reportage photographique le 26 juil et 1958



Dédicace des *Cigares du pharaon* évoquant un séjour dans « la jolie maison d'Allaman » en compagnie de la cousine Liliane.

stock. (Auparavant, il conduisait une Lancia. Il avait eu un accident et Germaine en avait gardé des séquelles[18].) Par la suite, il n'est jamais revenu à Allaman : quand on se voyait, c'était à Genève. Mais Line partageait chaque année un billet de loterie avec lui : il espérait gagner des millions – mais en francs suisses, pas en francs belges ! Line avait même été une fois chez lui après la mort de Charly. Il avait une grosse Mercedes avec chauffeur[19]. Ma tante m'avait dit : « La journée, je pouvais disposer de la voiture pour aller en ville. » Elle avait dormi, je crois, à Boitsfort[20].

Par la suite, tante Line est restée grande amie avec Germaine. Elles avaient gardé contact, sans jamais se revoir. Elles se téléphonaient souvent. Quand mon oncle est décédé, elle a vendu l'imprimerie aux ouvriers. C'est pour cette raison que, lorsqu'il y a eu plusieurs grèves des imprimeurs à Genève, celle-là continuait à tourner. Elle existe d'ailleurs encore aujourd'hui.

Avec Hergé à Genève

Quand Hergé s'est séparé de Germaine, ma tante a eu de la peine à l'accepter. Elle était catholique, c'était une femme très droite. Et surtout, elle était amie avec Germaine. Au début, Hergé avait présenté Fanny comme sa secrétaire ou sa collaboratrice[21], mais ma tante n'était pas dupe ! Un jour – ce devait être en 1971, peu avant notre mariage –, Jacqueline et moi étions chez elle quand elle a dit : « Oh, Hergé va venir avec Fanny ! » Mais elle l'a dit d'un certain ton… C'est la première fois que nous avons vu Fanny. Nous sommes allés les chercher à l'hôtel Beau-Rivage, juste à côté de chez nous, puisque nous habitions rue Plantamour. Puis nous avons embarqué ma tante à l'école de la rue de Berne. (Depuis qu'elle avait arrêté de travailler chez Borel, elle assurait les « classes gardiennes » à Genève, des devoirs aidés après les heures d'école pour les

18 Hergé a acheté une Porsche 356 1600 bleue en 1957. On reconnaît effectivement un modèle semblable à la dernière case de *Coke en stock*, dessinée à la même époque. L'accident, qui laissera Germaine boiteuse à vie, remonte à l'année 1952.

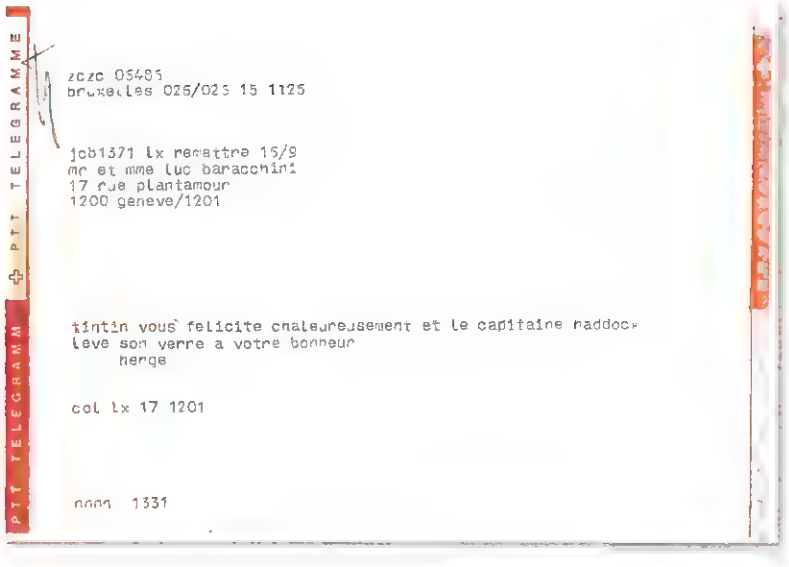
19 Une dédicace de *Coke en stock* permet de situer ce séjour en septembre 1958. Engagé suite à un nouvel accident de voiture, Théophile Vandenbosch a été salarié par les Studios Hergé comme « employé-chauffeur » entre 1956 et 1975, mais il était également affecté au service privé de Germaine. Il conduisait effectivement des Mercedes (merci à Patrice Guérin de ce renseignement).

20 Il y a sans doute confusion : Hergé et Germaine ont vécu à Boitsfort jusqu'en 1954. Line a peut-être séjourné dans la maison de campagne de Céroux-Mousty, acquise en 1951, devenue leur résidence principale en 1953 et où Germaine a continué à vivre après leur séparation. Il n'est pas exclu qu'elle ait été reçue dans leur pied-à-terre bruxellois de la rue de Livourne. En revanche, il est tout à fait possible que Line et Charly aient bien vu Boitsfort au moment de leur voyage en Belgique, en 1952, dont témoignent des dédicaces signées à Ostende.

21 Rencontrée en 1955, Fanny Vlamynck a été collaboratrice d'Hergé en qualité de coloriste jusqu'en 1958.

enfants en difficulté. D'ailleurs, elle y amenait des albums pour les enfants. Malheureusement, il y a beaucoup de *Tintin* avec les images 3D qui ont disparu de cette façon. Les jouets Tintin et Milou ou faisaient *cui-cui*, eux, c'est le cocker qui les a faits[22]. Quand je raconte ça à des collectionneurs…) À l'époque, j'avais une Fiat 850, une petite voiture, et ma tante, qui était quand même assez imposante, m'a dit : « On va commander un taxi » Hergé a répondu : « Non, non, c'est bien plus drôle d'aller là-dedans », d'autant que ma bagnole était un peu bricolée – on dirait *tunée* maintenant. Mais c'était quand même une Fiat Abarth, avec des roues larges, qui faisait pas mal de bruit. On était les cinq dedans : trois derrière, Hergé au milieu, Fanny et ma femme Jacqueline de chaque côté ; et devant, ma tante avec son caniche, et moi comme chauffeur ! Autant Hergé était jovial, autant Fanny était un peu coincée au début. Mais elle était gênée, et l'attitude de ma tante ne devait rien arranger. Après, nous avons été manger et ça s'est déridé. Hergé nous avait précisé : « De toute façon, je ne laisserai jamais tomber Germaine. »

Nous avons vu Fanny deux ou trois fois (alors que j'ai moi-même peu connu Germaine). Mais quand Hergé venait à Genève, il était souvent seul. Il nous donnait un coup de fil pour qu'on aille se faire une petite bouffe. On ne parlait pas de Tintin ni de son boulot. C'est peut-être pour ça qu'il aimait bien passer du temps avec nous ! C'était relax parce qu'on n'était pas en affaires. À Genève, il dormait au Beau-Rivage. On le prenait et on allait manger souvent au Boccalino ou au Boccaccio, de part et d'autre de la plaine de Plainpalais[23]. Il aimait bien manger italien. Il



Télégramme adressé à Luc et Jacqueline Paracchini pour leur mariage le 16 septembre 1972

y avait aussi un restaurant chinois à la rue de Lausanne, près de la gare, en face de la rue de Zurich. Les derniers temps, il préférait loger au Clos-de-Sadex. C'était un hôtel au bord du lac, à la sortie de Nyon, parce qu'à l'hôpital de Nyon, on pouvait lui faire des transfusions sanguines[24]. Et c'était à l'extérieur de la ville. Nous connaissions ses ennuis de santé. Nous n'avons donc pas été étonnés quand ma tante nous a téléphoné pour nous apprendre son décès…

Ses amis, c'était ses amis. Il était abordable. Un jour, il devait aller signer un contrat puis faire une séance de dédicaces au Grand Passage. Il m'a dit : « J'aurai peu de temps pour vous voir, si vous pouvez venir un peu avant… » J'y suis allé, il y avait plein de monde[25]. Je me suis approché

22 Luc Paracchini évoque ici les albums « Pop Hop », édités par Hallmark entre 1969 et 1971, ainsi que les figurines dites « Pouet-Pouet » commercialisées dans les années 1960

23 À la différence du Boccalino, le Boccaccio existe toujours, au 45, boulevard Georges-Favon.

24 Le Clos-de-Sadex est une demeure du XVIII[e] siècle reconvertie en « hôtel de haut lignage » (selon une publicité) au milieu du XX[e] siècle, redevenue actuellement une résidence privée. Des dédicaces de 1970, réalisées à Nyon, suggèrent qu'Hergé y séjournait avant même ses problèmes sanguins.

25 La scène se passe le 11 décembre 1969, au grand

Le Clos-de-Sadex (carte postale postérieure à 1965). Le lieu devait rappeler à Hergé la maison de « Fend-la-Bise », en plus luxueux, ou l'ambassade de Bordurie dessinée dans *L'Affaire Tournesol*

et un homme – j'ai su plus tard que c'était le directeur – m'a rembarré. Je lui ai dit que je voulais juste voir Hergé. « Il y a 500 personnes qui veulent voir Hergé ! » « Moi, c'est privé. » « Oui, oui… » J'allais renoncer, et je montais les escaliers roulants quand je vois Hergé qui me fait des grands signes : « Luc ! Luc ! » Il a passé devant le directeur et est venu me saluer. Au bout d'un moment, je lui ai dit : « Georges, je crois que vous êtes attendu… » Le directeur, il tirait la gueule ! Mais moi, j'ai bien ri.

Nous sommes allés une fois en Belgique, en 1976. L'été était extrêmement chaud et nous avions décidé de partir à l'aventure vers le nord. Nous nous sommes arrêtés à Hockenheim pour une course automobile. Ensuite, nous sommes montés à Francfort et à Arnheim. À Amsterdam, nous nous sommes dit que nous allions redescendre par la Belgique. Hergé nous avait souvent dit d'aller lui dire bonjour si on passait dans le coin. Il nous a donné l'adresse de son studio à Bruxelles. Quand on sort de l'ascenseur, il y a les chapeaux et les cannes des Dupondt. Et à gauche, toute une vitrine avec les bouteilles de whisky, une vieille voiture de *Tintin au Congo*,

magasin genevois du Grand Passage, où Hergé s'est rendu pour une séance de dédicaces à l'occasion de la sortie du dessin animé *Le Temple du Soleil*. Le compte rendu paru dans le *Journal de Genève* du lendemain confirme cette affluence : « Seulement, tonnerre de Brest, quelle affaire que d'approcher cet homme ! Il fut immédiatement cerné par une bande de Bachi-Bouzouks, un groupe compact de bougres de zouaves, une armada de Tchouk-tchouk-nougats, un essaim de Zapothèques, une tribu de Patagons, bref une vague de moules à gaufres proprement assoiffés d'autographes. » Notons que ce soir-là, Hergé a dormi au Richemond, comme l'atteste le livre d'or de l'établissement (voir Jean Rime, *Tintin, reporter de « L'Écho illustré », au pays des Helvètes*, 2003, p. 184).

bref, des maquettes que des admirateurs lui envoyaient. Il y avait une grande pièce avec des collaborateurs, mais nous ne nous y sommes pas attardés. Par contre, nous sommes restés un bon moment dans son bureau. Il nous avait montré comment il dessinait la tête de Tintin et de Milou. C'était au moment des *Picaros*. Il nous a montré toutes les esquisses[26]. Et il y avait plein de dessins et de croquis dans sa poubelle. Si j'en avais eu l'idée, je lui en aurais demandé un ou deux, mais nous n'étions pas tintinophiles ! Puis nous avons été souper ensemble « Chez Léon », juste derrière la Grand-Place[27]. Il voulait nous emmener dans un endroit typique. Jacqueline et lui ont pris des énormes plats de moules et moi, qui n'aime pas ça, un chateaubriand. Ça fait qu'on a passé une belle journée ensemble.

Quand ma tante nous a quittés, le 14 mars 1986 (quatre mois après ma mère : mon père a perdu en quelques semaines sa femme et sa sœur), j'ai téléphoné à Germaine. Je me suis présenté. « Je suis le neveu. Line est décédée. » Elle était très touchée. Mais elle était déjà âgée, elle s'est excusée de ne plus pouvoir se déplacer. Le même jour, j'ai aussi téléphoné à Fanny. J'ai été surpris de la voir ensuite à l'enterrement. C'était vraiment gentil de sa part : elle est venue exprès de Bruxelles en avion. Le soir, je voulais la raccompagner à l'aéroport, mais elle a poliment refusé. Par la suite, elle a continué à m'envoyer

Hergé aux Studios en 1975, avec des planches de *Tintin et les Picaros*. Photo : Christian Gibey

les cartes de vœux de la Fondation, jusqu'à tout récemment.

De mon côté, j'ai longtemps gardé toute cette histoire pour moi. Il y a eu le livre de Sterckx et Smolderen, mais lorsque j'ai expliqué que j'avais personnellement connu Hergé après une intervention avec les pompiers auprès d'un libraire de BD, mes collègues n'en revenaient pas ! J'ai revendu tous mes albums dédicacés en 2004-2005. Ils étaient au grenier, ils auraient pu être endommagés par une infiltration d'eau ou par les souris !... Ma filleule ne s'y intéressait pas spécialement. Et je ne suis pas collectionneur. Je collectionne les jouets de pompiers, pas les albums de *Tintin*. J'ai gardé des photocopies en souvenir. J'ai bien connu Hergé, ça me suffit. On était amis, et puis c'est tout !

Propos recueillis par Jean Rime

26 L'album *Tintin et les Picaros* a paru au printemps 1976. Soit Hergé montre à ses hôtes des esquisses de cette dernière aventure achevée, soit ses premiers croquis pour un projet de récit se déroulant dans un aéroport... qui aurait pu être celui de Genève ! (Voir Philippe Goddin, *Hergé. Chronologie d'une œuvre*, t. 7, Éditions Moulinsart, 2011, p. 378-380).

27 Créé en 1893 au 18, rue des Bouchers à Bruxelles, « Chez Léon » est un restaurant connu pour ses moules-frites

Hergé et les « Charline » : ce que disent les archives

Le témoignage de Luc Paracchini publié dans ce numéro, transcrit avec le minimum de retouches de manière à lui conserver la saveur de l'oral, se révèle très complémentaire des documents d'archives conservés au sujet des liens entre sa famille et Hergé : des lettres, mais aussi une série exceptionnelle de dédicaces aujourd'hui dispersées (reproduites ici grâce à Jérôme Balzano et Bernard Dupont qui les avaient numérisées). En confrontant toutes ces sources se confirme l'image d'une amitié hors du commun.

Des témoignages à l'archive

Si les souvenirs personnels de Luc Paracchini avec Hergé sont totalement inédits, les anecdotes concernant son oncle, elles, ne sont pas inconnues des tintinophiles. Notre ami Luc les avait déjà racontées, en 1986 (quelques mois après la mort de sa tante Line), à Pierre Sterckx et Thierry Smolderen, qui l'avaient contacté sur la recommandation de Fanny Remi. Elles apparaissaient si pittoresques et inattendues que les deux auteurs en avaient fait tout un chapitre de leur *Portrait biographique*, en les croisant probablement avec la lecture de quelques correspondances[1]. Leur récit offre une habile reconstitution des faits, mais, comme Luc l'explique à propos de l'anecdote de la pièce de monnaie, ils ont partiellement romancé certaines circonstances. Ne leur en tenons pas trop rigueur : ils ont l'immense mérite d'avoir mené une enquête approfondie auprès des proches d'Hergé à un moment où la plupart d'entre eux étaient encore en vie. En 1988, alors qu'ils faisaient quasiment œuvre de pionniers, il fallait encore ménager certaines susceptibilités, celle de Germaine notamment. Et surtout, leur projet consistait davantage à brosser un portrait insoupçonné de l'artiste et à suggérer les ambiances dans lesquelles il avait baigné – c'est le cas de le dire pour la séquence lémanique – qu'à fournir le détail de son agenda. Par exemple, le livre décrit une jeune fille locale recueillant un corbeau blessé, mais cet épisode a été vécu non par Hergé, mais par Sterckx et Smolderen eux-mêmes, lors de leur propre séjour sur les rives du lac[2] ! Ils ne se cachent d'ailleurs pas d'avoir, à l'occasion, « condens[é], group[é], ou déplac[é] certains faits, et cela dans le but d'offrir au lecteur les meilleures conditions de plaisir et d'intelligibilité[3] ».

Cette méthode par imprégnation n'est pas sans vertu : à la lecture du chapitre, Fanny Remi aurait « dit que les ambiances et les personnes sont très bien évoquées, et que les révélations sont faites avec pudeur[4] ». (Cette dernière

1 Thierry Smolderen et Pierre Sterckx, *Hergé Portrait biographique*, Casterman, 1988, « Fend-a-Bise », p. 211-234.

2 *Ibid.*, p. 228. Le fin mot de l'histoire nous est apparu lorsque Luc Paracchini nous a narré sa rencontre avec les deux auteurs

3 *Ibid.*, p. 9.

4 Lettre de Pierre Sterckx à Luc Paracchini,

remarque concerne probablement les problèmes dépressifs et conjugaux d'Hergé, dont Luc Paracchini n'avait de toute façon pas connaissance et dont la révélation eût été prématurée.) Mais cette délicatesse des portraitistes entraîne une image idéalisée des séjours en Suisse. Une sorte de légende dorée révélant la face haddockienne d'un artiste d'ordinaire si soigné se plaisant à s'encanailler joyeusement une fois éloigné de Bruxelles. À l'arrangement romanesque de Smolderen et Sterckx se sont ajoutées au fil des ans des couches supplémentaires de fiction, notamment la libre réinterprétation de Bocquet, Fromental et Stanislas dans leur *biopic* dessiné *Les Aventures d'Hergé*, dont un chapitre décline les scènes de contrebande avec le « père Festin » (*sic*) et de flirt avec la serveuse « Maria » (*re-sic*). Là où le « portrait biographique » se contentait de réaménager certaines anecdotes,

VOIS-TU, CHARLIE, J'EN ARRIVE À ME DIRE QU'IL FAUDRAIT TOUT FOUTRE EN L'AIR. CHANGER DE MÉTIER, D'AMIS, DE FAÇON DE PENSER...
ET DE FEMME AUSSI, NON ?
TINK

Hergé et Fornara vus par Stanislas.

l'option des bédéistes se veut plus créative : « servis par une documentation rigoureuse », ils sont néanmoins « résolus à n'exclure ni la fantaisie ni le parti-pris » et convoquent « l'humour de leur modèle » pour faire d'Hergé un véritable « personnage de bande dessinée[5] », quitte à détourner l'identité de ses acolytes.

Progressivement entrée dans la vulgate tintinophile, cette scénographie enjolivée est d'autant plus tenace qu'elle conforte les déclarations d'Hergé lui-même, qui lissait à dessein sa biographie. Au seuil des *Entretiens* avec Numa Sadoul, démentant une rumeur selon laquelle il aurait acquis un château dans la région lémanique, il évoque brièvement « des amis qui possédaient une maison de campagne au bord du lac à Allaman[6] » à qui il rendait visite. Plus loin, il s'attarde sur une « Suisse bien différente de la Suisse ripolinée et ordonnée que l'on voit habituellement », une « Suisse très peu connue, mais qui [l']a vivement intéressé à chacun de [s]es séjours là-bas » : « Je connaissais des pêcheurs du lac de Genève, qui vivent sur les lieux de leur travail et vont, la nuit, placer leurs filets, qu'on appelle là-bas des 'pics', dont ils vendent, le jour, le contenu à tous les établissements des environs. Et il s'agissait d'une joyeuse bande de gais gaillards, buvant sec, au langage dru, bagarreurs[7] ». Des « bonshommes redoutables et fascinants », précise-t-il encore, comme pour conforter cette mythologie lacustre. Non content d'y insister dans son livre d'entretiens, il revient volontiers, au gré des occasions, sur ses amitiés helvétiques. À un journaliste suisse : « Je suis allé souvent au bord du Léman, à Gland. [...] j'avais des amis qui louaient une maison au bord

8 décembre 1986. La même lettre révèle que Fanny s'est enquise de savoir si Fend-la-Bise était à vendre, dans la perspective « d'en faire sa résidence, voire peut-être le noyau d'une future Fondation Hergé », ce par quoi « le passé aura t du futur et la légende devient réalité » selon Streckx..

5 Bocquet, Fromental et Stanislas, *Les Aventures d'Hergé*, Reporter, 1999, 4e de couverture

6 Numa Sadoul, *Entretiens avec Hergé*, Casterman, 1989, p. 44

7 *Ibid.*, p. 174

du lac. C'était vraiment 'les pieds dans l'eau', avec une vue splendide sur les montagnes[8]. » Et au publiciste-humoriste Jack Rollan, qui lui avait envoyé son *Petit Maltraité d'histoires suisses* où était mentionnée la peuplade barbare des Alamans, il répond en entretenant la confusion avec le village où les Fornara avaient jeté l'ancre : « j'ai particulièrement savouré la description de ces Alamans que je connais un peu [...][9]. »

Les deux femmes ayant partagé sa vie ont également souligné ces moments de camaraderie. Germaine n'évoquera publiquement que le versant convivial de ces années difficiles : « On partait à Genève, et comme nous avions des amis à Gland [...], qui était un petit port de pêche, nous passions quelques jours là. Et alors il partait à la pêche. Ce sont toujours des choses qu'il a aimées : partir à trois heures du matin sur un bateau de pêche[10]. » Fanny, quant à elle, rapportera ce que son mari lui en avait dit : « La Suisse était restée l'un de ses pays de prédilection. Il y avait d'excellents amis, qu'il avait connus lors de sa période de dépression. Il avait séjourné dans leur maison, à Allaman, au bord du lac Léman. La meilleure thérapie doit avoir été ce contact qu'il a pu établir avec des amis, loin de toute obligation professionnelle et de toute contrainte familiale. Les parties de pêche, les excursions, les baignades, le grand air et la chaude amitié de Charlie... tout cela l'a regonflé à tel point qu'un peu plus tard, il a pu aborder les problèmes de front, et prendre les décisions qu'il avait à prendre. En tout cas, de ce séjour précis, Georges conservait un souvenir particulier. Non seulement, il l'évoquait assez souvent, mais il retournait volontiers dans le canton de Vaud. Nous avons du reste fait plusieurs séjours dans les environs [...][11]. »

Les biographies plus récentes de Benoît Peeters (*Hergé fils de Tintin*, 2002) et de Philippe Goddin (*Hergé. Lignes de vie*, 2007) ont fait la lumière sur ce qui fut en réalité une période très douloureuse pour Hergé et son entourage, à partir des correspondances poignantes adressées à son épouse Germaine et à leur ami intime Marcel Dehaye[12]. Or les Fornara y apparaissent relativement peu présents, moins en tout cas que leur place dans le *Portrait biographique* ne le laissait présager. Le généreux chapitre qui leur y est dédié aurait-il conduit à surévaluer leur importance dans la vie du dessinateur ? La source quasi unique exploitée par Sterckx et Smolderen aurait-elle involontairement provoqué un déséquilibre par rapport à d'autres amis pêcheurs rencontrés par Hergé en Suisse, mais dont on n'aurait pas retrouvé les descendants ? Pas forcément. D'une part, les échos d'Hergé lui-même et de ses deux épouses que nous venons de rappeler attestent unanimement la place du couple Fornara dans les souvenirs du dessinateur. D'autre part, les lettres envoyées de Suisse se concentrent sur les moments de détresse intérieure, particulièrement intenses en 1948, c'est-à-dire au tout début de l'amitié avec Charly. De surcroît, si les biographes ont salutairement gratté le vernis apposé par Hergé sur ses intermittences du cœur et du crayon, ils ont compréhensiblement cité les extraits les plus significatifs et les plus

8 Propos rapportés dans *24 Heures* du 28 décembre 1978, p. 27

9 Lettre d'Hergé à Jack Rollan, 20 novembre 1964

10 Entretien avec Benoît Peeters, 1988, écoutable sur le CD *Hergé Objectif radio*, 2003

11 Propos de Fanny Remi, recueillis dans Philippe Goddin, *Hergé et Tintin reporters*, Éditions du Lombard, 1986, p. 248.

12 Sans doute plus intéressé par un projet contemporain d'exil en Argentine, Pierre Assouline l'avait traitée aussi dans son *Hergé* (1996), mais un peu superficiellement et sans prendre la mesure d'une telle charnière dans la vie personnelle et professionnelle d'Hergé.

téressants des lettres, ceux où l'homme se livre à un exercice courageux d'introspection, alors que les longues pages d'autoanalyse y alternent avec le compte rendu plus léger des activités du quotidien.

Enfin, et surtout, ces lettres couvrent principalement les provisoires séparations d'Hergé et de Germaine, tandis que – malgré certains séjours en solitaire – c'est bien une relation entre le couple Remi et le couple Fornara qui s'est forgée au fil des mois, et qui pour cause n'apparaît pas dans leurs échanges épistolaires. « Pour évoquer une histoire d'amour ou d'amitié, observait Benoît Peeters lors de ses recherches sur Derrida, on est contraint de s'appuyer sur la correspondance, c'est-à-dire sur les moments où les protagonistes ne se voient pas. [...] Les moments les plus intenses et les plus décisifs d'une existence sont peut-être ceux qui ont laissé le moins de traces[13]. » C'est pour cette raison que le témoignage de Luc Paracchini, comparé aux documents et débarrassé des artifices narratifs qu'il élaborait chez Smolderen et Sterckx, est essentiel. Certes, né en 1945, Luc n'avait que trois ans au moment où Hergé et Charly se sont rencontrés : pour cette période, il s'agit donc de souvenirs indirects, majoritairement rapportés par sa tante qui, pour certains d'entre eux, les savait elle-même de son mari. Certes aussi, le temps a effacé certains détails, a figé quelques anecdotes[14]. Mais le « bon témoin » est avant tout celui qui est « capable d'entrer suffisamment dans le détail pour donner de la couleur aux événements qu'il rapporte ». Tout ce qu'il peut suggérer – « les humeurs, les odeurs, l'agencement des lieux, le non-dit des liens » – est « réellement sans prix[15] ». Le phrasé, les mots choisis, sont importants, et nous avons tenté d'en conserver les inflexions dans la transcription de notre entretien avec Luc. Son témoignage est précieux, parce que ce qu'il raconte – des moments de complicité si évidents pour les protagonistes qu'ils n'avaient pas besoin d'être écrits – ne se trouve nulle part ailleurs. Pour le reste – les dates et les détails –, les archives apportent des compléments appréciables. Chaque source, avec ses conditionnements propres, concourt ainsi à restituer le vécu « à la fois très simple et très compliqué » d'Hergé en Suisse.

« À propos de Fornara »...

Même si elles sont proportionnellement plutôt rares dans la correspondance d'Hergé avec son épouse ou avec Marcel Dehaye, les références à ses amis suisses entérinent la place prépondérante de la bonne chère et des parties de pêche, auxquelles il s'était d'ailleurs initié avec le petit bateau de l'hôtel de la Plage avant même de croiser la route de Charly. La lettre à Germaine du 5 juil et 1948 relate ainsi l'une de leurs premières rencontres l'avant-veille. Hergé ressent encore le besoin de rappeler à son épouse qui est ce « M. Fornara » :

« Samedi matin [3 juillet], je suis parti à la pêche avec M. Fornara, le monsieur de Genève, tu vois qu je veux dire. Il est venu me chercher à 5 heures et demie et m'a emmené d'abord chez lui pour manger du 'rôchti' : pommes de terre rissolées avec des petits oignons ! Délicieux ! Avec ça une bonne tasse de café chaud, et en route, dans son canot à moteur. Le lac était encore plus démonté que ce matin et la barque plongeait dans les lames, se soulevait à l'avant et retombait de tout son poids en soulevant des gerbes d'eau que le vent nous rabattait dans le visage. C'était

13 Benoît Peeters, *Trois ans avec Derrida. Les carnets d'un biographe*, Flammarion, 2010, p. 52

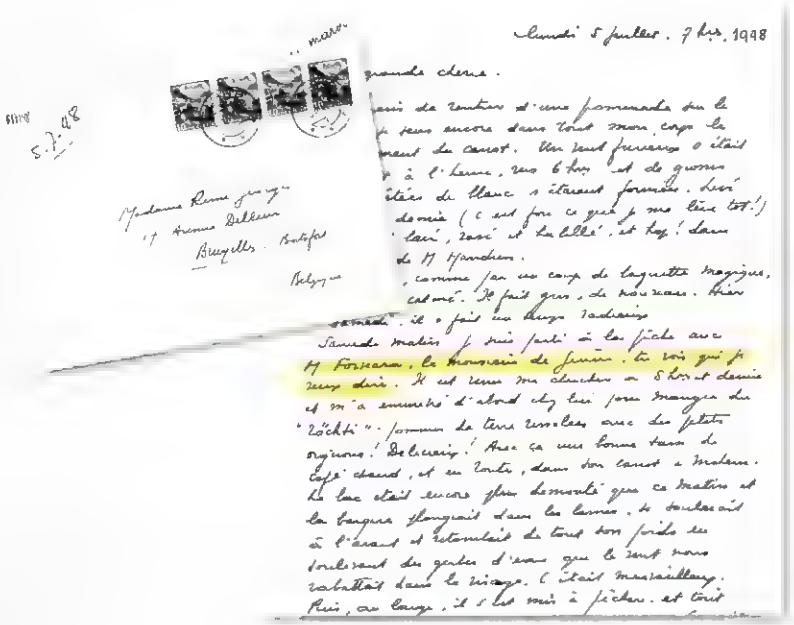
14 Je tiens à relever la constance entre le témoignage publié ici, enregistré en 2017, et mon premier entretien avec Luc il y a plus de dix ans.

15 Benoît Peeters, *Trois ans avec Derrida, op. cit.*, p. 61-62

merveilleux. Puis, au large, il s'est mis à pêcher, et tout en surveillant ses lignes et en ramant (car il faut, pour cette pêche qu'on nomme pêche à la traîne, [...] ramer tout le temps) il a parlé des poissons, et de leurs habitudes, et des raisons pour lesquelles la pêche est si mauvaise ici, actuellement. Très mauvaise, en effet: en tout et pour tout, nous avons ramené une branche morte !

« Alors, plutôt que de s'acharner en vain, il m'a fait faire un grand tour sur le lac et m'a montré une propriété [où] a habité Napoléon: l'aigle impérial est là, sur la façade...

« Et puis, nous sommes rentrés. Il était neuf heures et j'avais une faim de loup: trois heures au grand air[16]. »



Quelques jours plus tard, Charly vante à son nouvel ami les mérites de Champex, une « magnifique petite station de montagne » en Valais, avec un « petit lac tout vert », où il loge deux nuits[17]. L'année suivante, les deux hommes semblent s'être rapprochés. Le 1er août 1949, il va « se faire faire une chemise sur mesure chez Borel, le meilleur chemisier de Genève, où travaille précisément Madame Fornara »: « Une belle chemise de soie blanche pour smoking. On va voir ce qu'on va voir. » Et d'ajouter: « À propos de Fornara, c'est la semaine prochaine que lui et sa femme prennent leurs vacances et ils m'ont invité dans leur maison du bord du lac[18]. » Durant ces quelques jours, les deux hommes partagent plusieurs excursions: « Jeudi dernier [11 août], traversée du lac avec Fornara. Jusqu'en France. Bain, déjeuner et retour par gros temps. Le lendemain, vendredi, grande tournée[19] »: avec Charly et d'autres amis, il prend le volant pour une virée vers « Lausanne, Vevey, Montreux, Martigny, le col de la Forclaz (terreur des automobilistes: j'y ai laissé un de mes beaux enjoliveurs de roue !), Chamonix, Annemasse, Genève et retour à Gland[20] ». Mais dès le lendemain, il doit regagner son logement habituel dans une annexe de l'hôtel de la Plage: « Des parents de Fornara sont arrivés d'Italie et logent chez lui. »

En 1950, c'est Georges et Germaine qui prennent la plume ensemble pour écrire à Marcel Dehaye. Si le dessinateur a dû une nouvelle fois interrompre son travail en raison d'un énième

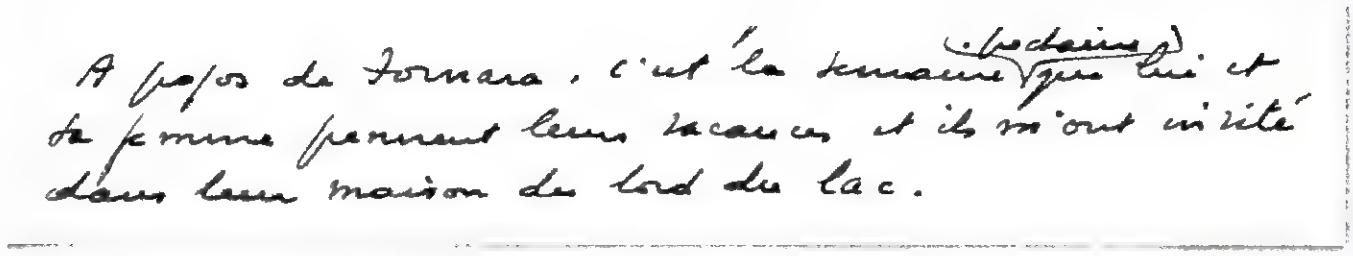
16 Lettre d'Hergé à Germaine, 5 juillet 1948. La propriété évoquée par Hergé, située à Prangins sur un domaine ayant appartenu à Joseph Bonaparte, a été rachetée puis revendue par son neveu le prince Jérôme Napoléon. Elle abrite aujourd'hui le golf du Domaine impérial. Une villa voisine, plus modeste, appartient toujours aux descendants de la famille.

17 Lettre d'Hergé à son épouse, 21 juillet 1948, citée dans Philippe Goddin, *Hergé. Lignes de vie*, Éditions Moulinsart, 2007, p. 439.

18 Lettre d'Hergé à son épouse, 3 août 1949.

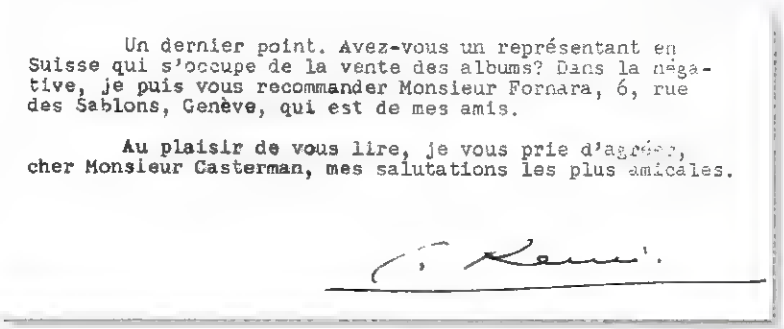
19 Lettre d'Hergé à son épouse, 15 août 1949.

20 *Ibid.* Il affirme avoir pris des photos lors de cette expédition, dont l'une est publiée dans *Lignes de vie*, *op. cit.*, p. 464-465. Mais y a-t-il eu des clichés avec Charly ?



A propos de Fornara, c'est la semaine (prochaine) que lui et sa femme prennent leurs vacances et ils m'ont invité dans leur maison au bord du lac.

épisode dépressif, la situation s'est apaisée avec son épouse, qui écrit: « Line, qui est notre hôtesse est la gentillesse même et nous nous entendons à merveille. Elle nous prépare de ces petits plats... Hum ! Sais-tu qu'elle est italienne ? Nous mangeons, deux fois par jour, du poisson pêché le jour même[21]. » Line et Charly sont devenus des proches, au point qu'Hergé, une fois rentré à Bruxelles, cherchera à faire d'une pierre deux coups en aidant son ami dans un projet de reconversion professionnelle tout en améliorant la diffusion des albums de *Tintin* en Suisse. « Avez-vous un représentant en Suisse qui s'occupe de la vente des albums ? » demande-t-il à son éditeur Louis-Robert Casterman. « Dans la négative, je puis vous recommander Monsieur Fornara, 6, rue des Sablons, Genève, qui est de mes amis[22]. » Son éditeur lui répond que n'étant pas satisfait de son diffuseur actuel, il envisage de changer de partenaire parce « qu'il y a en Suisse, un fort développement des ventes, obtenu par contacts directs ». Tout en laissant aux libraires la possibilité de s'approvisionner directement à Tournai ou à Paris, il estime que Casterman devrait « avoir là-bas un représentant qui possède un stock livrable immédiatement » et demande à Hergé des précisions sur son ami[23]. Dont acte : « M. Fornara dirige, à Genève, en association avec d'autres personnes, une petite imprimerie : l'Imprimerie Piguet Schmidt. Il y travaille lui-même comme typographe. Très honnête, très sérieux, il ne possède aucune organisation de vente ; simplement, je sais qu'il aimerait abandonner ce métier pour des représentations. C'est pourquoi, à tout hasard, je vous avais parlé de lui[24]. » L'affaire n'ira pas plus loin, mais on sait qu'Hergé aidera Charly à racheter l'imprimerie genevoise où il travaille, quand elle sera à céder[25].



Un dernier point. Avez-vous un représentant en Suisse qui s'occupe de la vente des albums? Dans la négative, je puis vous recommander Monsieur Fornara, 6, rue des Sablons, Genève, qui est de mes amis.

Au plaisir de vous lire, je vous prie d'agréer, cher Monsieur Casterman, mes salutations les plus amicales.

Les dédicaces

Les albums dédicacés reçus par les Fornara, disséminés lors de deux ventes aux enchères, constituent une autre source, plus directe bien que plus lapidaire, de leur amitié avec Hergé[26]. Si

21 Lettre de Germaine Remi (et d'Hergé) à Marcel Dehaye, 13 septembre 1950. Il s'agit de l'unique référence aux Fornara dans les lettres à Dehaye

22 Lettre d'Hergé à Louis-Robert Casterman, 18 octobre 1950

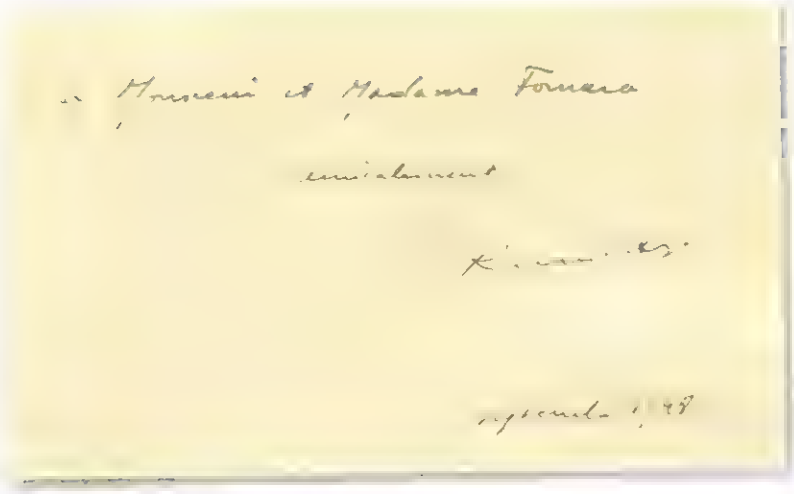
23 Lettre de Louis-Robert Casterman à Hergé, 21 octobre 1950

24 Lettre d'Hergé à Louis-Robert Casterman, 25 octobre 1950.

25 Voir Philippe Goddin, *Lignes de vie*, *op. cit.*, p. 600

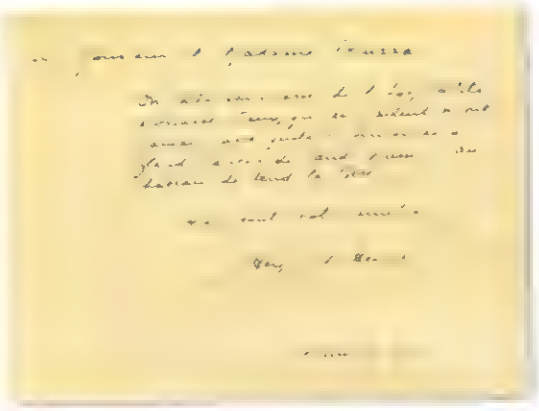
26 Voir les catalogues des ventes Bernard d'Anjou (expert Roland Buret), Festival de la bande dessinée de Darnétal, 25-26 septembre 2004, nos 356-389, et Néret-Minet, 17 décembre 2005,

chacun d'entre eux restitue individuellement une parcelle de leur vécu commun, leur mise en série raconte *a fortiori* leur progressive familiarité et permettent de dater avec précision certaines de leurs rencontres. En septembre 1948, un *Lotus bleu* et un *Sceptre d'Ottokar* sont sobrement destinés « à Monsieur et Madame Fornara ». Ils sont signés « G. Remi – Hergé », preuve qu'ils sont offerts par l'homme autant que par l'artiste. Il s'agit sans doute d'un choix parmi les « deux séries » complètes de ses albums qu'Hergé a demandé à Charles Lesne, son interlocuteur chez Casterman, de lui envoyer en Suisse pour les distribuer « à gauche et à droite, ici[27] ».



Dédicace du *Sceptre d'Ottokar*, l'une des premières adressées aux Fornara

Il faut attendre une année pour qu'une nouvelle salve d'albums – en fait toutes les autres *Aventures* alors disponibles à l'exception du *Secret de la Licorne* et du *Trésor de Rackham le Rouge* – soit dédicacée aux Fornara, en septembre 1949. Ce « jeu complet » a fait, à nouveau, l'objet d'une demande expresse à Casterman, *via* un collaborateur d'Hergé resté en Belgique[28]. Puisque Germaine vient alors de rejoindre son époux au bord du lac, ils sont signés « Hergé et Hergée » (mais de la seule main du dessinateur). Dédicacer une telle série de sept albums d'un seul coup relève de l'exercice de style, et Hergé s'emploie à ne pas se répéter. Cette contrainte le pousse à une créativité qui va, d'une certaine manière, le rapprocher encore de Charly et de Line et sceller leur amitié à l'encre, par les mots et le dessin. Dans les premiers exemplaires, encore libellés « à Monsieur et Madame Fornara », Hergé salue leur « hospitalité » à l'égard de ceux « qui ont passé quelques semaines à Gland (canton de Vaud, Suisse), au château de Fend-la-Bise » (*Tintin au Congo*) – c'est l'acte de naissance de ce toponyme informel – ou leur exprime sa gratitude pour les « admirables vacances [...] passées au bord du lac » (*Tintin en Amérique*). Il ose progressivement



Dédicace de *Tintin au Congo*

nos 249-256. Ils sont reproduits ici dans de bonnes conditions grâce aux numérisations de Jérôme Balzano et Bernard Dupont.

27 Lettre d'Hergé à Charles Lesne, 12 septembre 1948. Lesne les lui envoie le 15. La belle-fille du pêcheur Albert Koller, qui se souvient d'avoir croisé « Monsieur Remi » à l'hôtel de la Plage et d'avoir pris une fois l'apéritif avec lui à La Falaise, nous a appris qu'Hergé avait offert à sa nièce Ariane (née en 1945, comme Luc Paracchini) un album dédicacé, vraisemblablement disparu.

28 Lettre de Frans Jagenau à la maison Casterman, 27 août 1949.

quelques variations à l'endroit de « Monsieur Fornara, qui a fait de moi un 'mordu' du lac » et de « Madame Fornara, qui a fait du château Fend-la-Bise un lieu de délices » (*Le Crabe aux pinces d'or*), une répartition des rôles qu'il développe sur un autre exemplaire au moyen de deux pictogrammes représentant respectivement une ancre de marin et des couverts (*L'Île noire*). Sur cet album offert à « Charles Fornara » et à « sa Line », il abandonne du même coup les titres de politesse au profit des prénoms de ses hôtes.

Dédicace de *L'Île noire*.

Avec le thème de la navigation, il a trouvé un filon. Une *Étoile mystérieuse* adressée « à notre cher capitaine Charlie et à son épouse[29] » est signé : « L'équipage : le mousse [et] le moussaillon », Hergé et Hergée bien entendu ! Alors que toutes ces dédicaces ne sont pas illustrées (les gratifier d'une tête du héros commençait seulement à entrer dans les mœurs à cette époque), cette scénographie culmine avec deux autoportraits d'Hergé en train de ramer dans le *Titus*, l'un « à Charlie Fornara et à sa chère femme, grâce à qui nous garderons de notre séjour à La Falaise un souvenir inoubliable » (*L'Oreille cassée*), l'autre – imitant une écriture enfantine, le seul signé simplement « Hergé » – « à mont chair cappitaine Fornara, avec le respectueu zomage de sont mouce » (*Les 7 Boules de cristal*)[30]. Ces rarissimes dessins de Georges par Hergé, qui réunissent l'auteur et son dédicataire, peuvent se lire aussi bien comme un témoignage autobiographique que comme un sketch de bande dessinée, dans l'esprit des Dupondt qui n'en finissent pas de ramer dans *Le Trésor de*

De profil ou de face, Hergé se représente soumis à l'ami Charly. Une façon de lâcher prise ou une posture ironique de victime rappelant celle qu'il pouvait arborer dans des autoportraits contemporains pour le journal *Tintin* ?

29 Hergé orthographiera toujours le diminutif « Charlie », alors que la famille Fornara l'écrit systématiquement « Charly ».

30 Les deux pages de garde ont été reproduites dans Philippe Goddin, *Hergé. Chronologie d'une œuvre*, t. 5, Éditions Moulinsart, 2004, p. 389. Il faut probablement rattacher à cet ensemble un *Quick et Flupke* (1re série) non daté « à Monsieur et Madame Fornara, de la pare de nottre papa et de notre mamant » signés par les deux « gamains de Bruxelles ».

Rackham le Rouge, ou des *ketjes* bruxellois à l'orthographe décomplexée. À travers cet ensemble plein d'autodérision, tout se passe comme si la plume avait libéré Hergé, lui permettant d'apprivoiser définitivement ses amis suisses et de passer du formel « Monsieur Fornara » au plus décontracté « capitaine Charlie ».

À peine rentré, Hergé s'empresse d'envoyer aux Fornara un exemplaire du *Temple du Soleil*, qui vient tout juste d'être imprimé, pour compléter leur collection. Désormais, un spécimen de chaque nouveauté leur sera réservé, à commencer, le 26 octobre 1950, par un *Or noir* fraîchement sorti des rotatives « en souvenir des jours heureux de Fend-la-Bise ». Sans doute un euphémisme pour se donner du cœur : Hergé a dû à nouveau interrompre son travail et vient de passer le mois de septembre à Gland avec Germaine. Même si son séjour en Suisse l'a provisoirement requinqué, il ne pourra pas reprendre la préparation d'*On a marché sur la Lune* de sitôt… En juillet 1952, alors que l'aventure lunaire vient enfin de reprendre dans le journal *Tintin*, ce sont les Fornara qui lui rendent visite. Sur un exemplaire de *Destination New York*, un album de la série *Jo, Zette et Jocko*, signé « Georges (mousse) et Germaine (motoriste) » et dédicacé à Ostende, il se félicite que ses amis lui aient « apporté un peu de l'air du lac ». Le même jour, il trace les têtes de Tintin et Milou sur le diptyque très marin du *Secret de la Licorne* et du *Trésor de Rackham le Rouge* qui leur manquait, pour leur neveu Luc désormais admis parmi les lecteurs de *Tintin* puisqu'il fête cette année-là ses sept ans !

Dédicace de *Destination New York*, attestant un voyage des « Charline » en Belgique

Fin 1953, les Fornara reçoivent l'une des premières cartes de vœux d'Hergé, représentant l'iconique fusée blanche et rouge. Elle ne fait qu'annoncer les deux albums lunaires apportés en Suisse, avec un *Jo et Zette*, le 6 septembre 1954. Ce sont les derniers albums signés à Gland. Ils sont adressés à « Charlie, commandant du 'Titus', et à Line, châtelaine de Fend-la-Bise » par « Hergé (mousse) et Hergée (moussaillonne) » (*Objectif Lune*), « en souvenir d'un séjour (un de plus !) au bord du lac… » (*Le Testament de Mr Pump*). Sur *On a marché sur la Lune*, ces mots : « Pourquoi partir pour la Lune, alors qu'il y a de si jolis coins dans le canton de Vaud ? » La question est parfaitement adaptée au travail contemporain d'Hergé : après l'aventure spatiale, il s'apprête à envoyer Tintin en Suisse, et son séjour mêle d'ailleurs l'utile à l'agréable pour une série de repérages.

C'est précisément à l'occasion d'un « séjour-éclair » à la fin septembre 1956, pour la promotion de *L'Affaire Tournesol*, qu'Hergé et Germaine offrent à leurs amis les « Charline » le nouvel album ainsi que la version couleur des *Cigares du pharaon* parue l'année précédente. S'ils logent à l'hôtel Cornavin représenté dans l'album[31],

31 Le livre des nuitées, où « Remi Georges » est inscrit du 30 septembre au 2 octobre, est l'un des documents authentiques publiés par Albert

ls découvrent à cette occasion « la jolie maison d'Allaman » – selon l'exemplaire des *Cigares* – et y préviennent une querelle d'Allemands – pardon : une « querelle d'Allaman » – pour l'épisode de la bouteille dans *L'Affaire*. En 1958, quelques semaines après la mort de Charly, *Coke en stock* est la première des *Aventures* dédicacée uniquement « à notre chère Line », venue entre-temps rendre visite aux Hergé : « Puisse cet album lui rappeler les heures – trop courtes pour nous – passées en Belgique… » Désormais, les envois d'albums et de cartes jalonneront une amitié qui dure malgré la distance. Deux ans plus tard, *Tintin au Tibet* – signé simplement « Hergé », reflet de la récente séparation avec Germaine[32] – revisite la formule imaginée pour *On a marché sur la* Lune, avec « ce 'Tintin' qui est allé se promener au Tibet, alors qu'il y a de si joles montagnes en Suisse. Et de si beaux lacs… » En 1964, *Les Bijoux de la Castafiore* sont adressés à Luc Paracchini, alors qu'en plein mai 68, un exemplaire du tirage de tête *Vol 714* est envoyé « à ma chère Line Fornara, avec le lointain mais toujours fidèle souvenir de Hergé ». Line fera aussi partie des heureux destinataires de l'édition privée de *Tintin au pays des Soviets*, en 1969, « ce Tintin de l'âge des cavernes avec ma fidèle amitié (presque préhistorique, elle aussi !) ». En 1970, en vacances à Nyon avec Fanny, Hergé signe une série de *Quick et Flupke* à Line et à Luc Paracchini[33]. Il

Dédicace d'*On a marché sur la Lune*

n'oubliera bien sûr pas un « fidèle et affectueux hommage » pour Line à la sortie de *Tintin et les Picaros*, en avril 1976, sur l'exemplaire du tirage de tête n° 19/100.

Amitié épistolaire

Si Line Fornara n'a pas conservé d'échanges épistolaires entre son mari et Hergé, les recherches de Philippe Goddin dans les archives du dessinateur attestent que non seulement il leur est arrivé de s'écrire, mais que de surcroît Charly a participé à la genèse de *L'Affaire Tournesol*. « Le service que tu pourrais me rendre, lui écrit Hergé le 23 mars 1955, serait de m'envoyer très rapidement une étiquette de vin que tu as imprimée naguère. Il s'agit, je pense, du Tartegnin : mais toute autre marque analogue conviendrait également. Dès l'instant que je puis représenter avec fidélité une bouteille de vin suisse, je suis comblé[34] ! » L'ironie de l'histoire veut que si l'étiquette

Algoud dans son *Tintinolâtrie*, Casterman, 1987, p. 98. Selon Philippe Goddin, le couple est arrivé à Genève déjà le 26 septembre (*Lignes de vie, op cit.*, p. 576)

32 Cette dédicace a été reproduite en quatrième de couverture de notre numéro 2 de 2010. Jusque dans les années 1970, des cartes de vœux seront toutefois signées « Hergé et Hergée », sans doute parce que Germaine était restée amie avec Line et qu'Hergé continuait à la voir toutes les semaines.

33 Une photo de ce séjour, prise à Genève, a été publiée dans *Lignes de vie, op. cit.*, p. 818-819, mais elle ne montre qu'Hergé

34 Lettre d'Hergé à Charly Fornara, le 23 mars 1955,

est représentée de manière exacte, la bouteille, elle, ne l'est pas, comme on l'a vu. Le lendemain, il renchérit : « J'aurais mieux fait de tourner sept fois ma plume dans ma bouche avant de signer ma lettre d'hier. Car, à la réflexion, j'aurais encore autre chose à te demander [...] : d'abord une ou deux douzaines de cartes-vues (en couleurs si possible) de Nyon, ensuite quelques vues de propriétés au bord du lac[35]. »

C'est encore par lettre que, trois ans plus tard, le frère de Charly, Ernest Fornara, informe Hergé de la santé préoccupante de son ami : « Charles est malade. [...] Une jaunisse soudaine [...] a bientôt dégénéré en une affection plus grave du foie. [...] On parle aujourd'hui de tumeur[36] ! » Mais c'est au téléphone que Line confirme la dégradation de son état, puis qu'Ernest, au milieu de la nuit du 10 au 11 juillet, annonce la triste nouvelle de son décès. Si cette diligence s'explique par le projet des Remi de venir en Suisse, il atteste aussi qu'Hergé et son épouse font partie du cercle des intimes. Dans son agenda, Germaine note le lendemain, une fois qu'ils sont arrivés : « Pauvre Charly [...]. Je n'entendrai plus sa belle voix si chantante. Pauvre Line qui hurlait de douleur[37]. » En hommage à l'ami disparu, Hergé songera même à baptiser « Carlo Fornara » un personnage secondaire du scénario auquel il travaillera après la fin de *Tintin au Tibet*, fin 1959 et début 1960, qui aurait dû ramener Tintin et ses amis en Suisse[38].

Madame Charles Fornara ;
Madame Marie Fornara ;
Monsieur et Madame Ernest Fornara ;
Monsieur et Madame Paul Paracchini et leur fils ;
Mademoiselle Liliane Carboniglio ;
ainsi que les familles parentes et alliées, ont la profonde douleur de faire part du décès de

Monsieur Charles FORNARA

leur cher époux, fils, frère, beau-frère, oncle et parent, enlevé à leur tendre affection le 10 juillet 1958.

L'absoute sera donnée en la chapelle des Rois, cimetière de Plainpalais, où le corps est déposé, lundi 14 juillet, à 11 h. 30.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Domicile : rue des Sablons 6.

Avis de décès retrouvé dans le *Journal de Genève* du 12 juillet 1958

Au même moment, Hergé se décide à quitter définitivement son épouse. Peu avant la séparation, c'est à Genève, chez Line, que Germaine se réfugie : « Je fuis cette atmosphère lourde et cet homme fou[39]. » La Suisse apparaît à nouveau comme un lieu de ressourcement dans les moments difficiles. Mais l'amie restera fidèle aussi bien à Germaine qu'à Hergé. Le 11 septembre 1966, une lettre signée Georges et Fanny l'informe de leurs petits ennuis de santé et du nouveau *Tintin* en cours – *Vol 714 pour Sydney* – qui l'empêche de prendre des vacances cette année-là : « Ah ! si nous pouvions faire un saut jusqu'à Genève, et nous attabler avec vous devant une bonne fondue arrosée d'une bonne bouteille de fendant[40] ! » Leur vœu sera exaucé l'année suivante, où ils passeront six semaines de vacances en Valais lors desquelles il semble improbable qu'ils n'aient pas vu la chère Line[41].

citée dans Philippe Goddin, *ibid.*, p. 552

35 Lettre d'Hergé à Charly Fornara, 24 mars 1955, *ibid.*

36 Lettre d'Ernest Fornara à Hergé, 20 juin 1958, *ibid.*, p. 631

37 Agenda de Germaine, 11 juin 1958, *ibid.*

38 Il s'agit du projet avorté du *Thermozéro*. Voir, pour le passage concerné, *L'Univers d'Hergé*, t. 6, Rombaldi, 1988, p. 141. Un détail comme celui-ci prouve l'implication personnelle d'Hergé dans ce projet auquel ont par ailleurs collaboré Greg ou Jacques Martin.

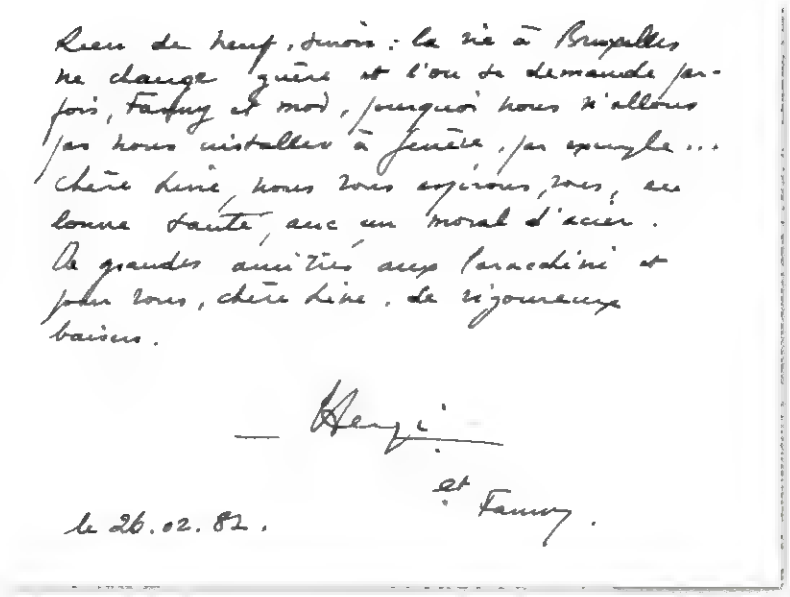
39 Agenda de Germaine, 10 novembre 1959), cité dans *Lignes de vie*, *op. cit.*, p. 668.

40 *Ibid.*, p. 762.

41 Voir « (Francs) Regards sur le Valais d'Hergé »,

Leur dernier échange connu, le 28 février 1981, est le seul à avoir été conservé par Line. Une lettre manuscrite de deux pages rédigée par Hergé sur son papier personnel (avec l'entête « Georges Remi », non celui des Studios) : « Et voilà une fois de plus, ma chère Line, le billet [de loterie] qui va faire de nous de parfaits millionnaires. Et en francs suisses, encore, ce qui n'est pas rien !... » Après cette entame souriante, Hergé détaille cependant ses problèmes de santé, désormais sérieux : « Je dois subir tous les quinze jours à peu près une transfusion sanguine au cours de laquelle je reçois mon litre de Super... » Sensible au climat du lac, il conclut en rêvant, avec une pointe d'humour, à un établissement définitif au bord du Léman : « la vie à Bruxelles ne change guère et l'on se demande parfois, Fanny et moi, pourquoi nous n'allons pas nous installer à Genève, par exemple... » Bien sûr, ce songe de circonstance ne se réalisera pas.

Line et Hergé se reverront-ils ? Le dessinateur reviendra bien en Suisse pour reprendre des forces, mais au bord du lac Majeur. De plus en plus faible, il meurt le 3 mars 1983. Durant toute la seconde partie de sa vie, l'amitié des « Charline » l'aura accompagné dans ses égarements comme dans ses apaisements. Indéfectiblement associé au « docteur Léman[42] », qui symptomatise son mal-être comme il constitue son remède, leur foyer aura creusé les lézardes de sa vie conjugale lorsque Georges ou Germaine venait sans l'autre, et les aura colmatées lorsqu'ils se retrouvaient ensemble loin de Bruxelles. C'est pour cette raison que le ton enjoué du témoignage de Luc Paracchini ou les formules rassérénées des



Cette lettre est le seul document conservé où Hergé salue à la fois sa « chère Line » et les Paracchini, signe d'une grande affection pour toute la famille

dédicaces sont tout aussi vrais que le soleil noir des lettres d'autoanalyse aux proches restés en Belgique. En somme, comme peu d'autres dans l'entourage d'Hergé, les Fornara auront reflété, derrière la « ligne claire » de la légende qu'il se sera construite, les sinuosités de son existence d'homme.

Jean Rime

Hergé au pays des Helvètes, 2, 2010, p. 4-5. Une photo montre bien Hergé et Fanny déguster une fondue (*Lignes de vie*, *op. cit.*, p. 818)

42 Dominique Radrizzani, *Lemancolia. Traité artistique du Léman*, Les Éditions Noir sur Blanc / Musée Jenisch, 2013, p. 156

Hergé dans les pas de Molière

Le théâtre de Molière, comédie d'intrigue, a pour composantes essentielles des peintures de mœurs et de caractères, des intermèdes comiques et une dimension morale. Dans la comédie d'intrigue, l'auteur suscite la curiosité du public grâce à une action de plus en plus complexe qu'il parvient à dénouer. Chez Hergé, l'aventure se compose d'une intrigue à suspense (énigme à résoudre, expédition scientifique, sauvetage d'un proche) agrémentée de plusieurs registres comiques et de peintures de caractères, le tout indissociable d'un objectif moral. Mais on peut se demander si, dans les deux cas, on n'est pas en présence d'un pessimisme sous-jacent. Il n'est pas question d'occulter artificiellement les disparités évidentes entre deux œuvres qui appartiennent à des supports artistiques et des époques différents, mais de souligner ce qui les rapproche, toutes choses égales par ailleurs.

Le rire pour commencer

L'équilibre dans la diversité des niveaux de lecture est un point clé de l'universalité de *Tintin* comme de l'accessibilité de Molière au grand public, malgré quelques obstacles non négligeables dans le second cas (subtilité du langage et de l'arrière-plan philosophique, forme versifiée, etc.).

Un mélange habilement dosé de bouffonnerie et de réalisme caractérise les comédies de Molière, avec un grand art de l'équilibre : nous nous attachons à des faits invraisemblables à cause de la réalité qui s'y trouve mêlée, et cependant, malgré la gravité des situations, nous en rions, la part de convention théâtrale nous empêchant de nous en émouvoir. Chez Hergé, le comique parvient la plupart du temps à faire oublier la violence de certaines images, la gravité de certaines peintures ou le caractère fastidieux d'exposés trop techniques. Le dramaturge comme l'auteur de BD répugnent à maintenir dans leurs récits respectifs une trop longue tension sans la couper par un gag ou par le comportement « décalé » d'un personnage auxiliaire. Chez Molière, ce rôle est généralement dévolu aux valets, spécialement chargés de détendre l'atmosphère aux moments les plus graves. Chez Hergé, s'il arrive à Nestor de jouer ce rôle – à la fin des *7 Boules de cristal* par exemple, lorsqu'il apporte à son maître un monocle de rechange –, c'est souvent l'intervention au second degré d'un ami de Tintin qui vient créer une rupture dans une conversation sérieuse ou dans une situation tendue.

Farce et gags

On retrouve fréquemment dans les comédies de Molière les éléments traditionnels de la farce française et italienne, coups de bâton, gifles qui se trompent de destinataires, déguisements, pirouettes, etc. Dans *Tintin*, les gags épousent souvent le même style : propension au déguisement ridicule et chutes récurrentes des Dupondt ou de Haddock, « coup du râteau » répété deux fois sur les planches 26 et 27 de *L'Île noire*, guano tombé du ciel à tour de rôle sur les melons des deux policiers dans *Le Temple du Soleil* (p. 4), gag du lama crachant à la figure du capitaine dans le même album, parapluie s'ouvrant à l'envers par temps de pluie, porteurs népalais télescopant le capitaine à plusieurs reprises dans *Tintin au Tibet* (comique gestuel), démonstration ratée d'une

Je dirais même plus...

Si Hergé n'était pas un grand amateur de théâtre, on trouve au détour de ses albums quelques allusions à des auteurs dramatiques : il en va ainsi de Sacha Guitry, dont le nom est mentionné sur une affiche (*Le Trésor de Rackham le Rouge*, p. 2). Il avait même conçu *Les Bijoux de la Castafiore* comme une pièce comique (en couverture, précise-t-il, Tintin dit au lecteur : « Vous allez voir la comédie... Chut ! Et maintenant, place au théâtre[1] ! »). Molière suscite sans doute chez lui des réminiscences de collège. Il lui arrive de le citer dans sa correspondance[2] comme dans son œuvre : Haddock

Encore trois minutes...
Qu'est-ce que je suis venu faire dans cette galère ?... Et quand je pense que c'est moi qui ai rendu la mémoire à ce cornichon de Tournesol !

adapte la célèbre interrogation de Géronte dans l'acte II, scène 7 des *Fourberies de Scapin* : « Que diable allait-il faire dans cette galère ? » (*Objectif Lune*, p. 59). Et dans la mascarade de *Coke en stock* (p. 36), il met dans les mains du marquis di Gorgonzola un livre de Molière qui a fait couler beaucoup d'encre[3]. Au-delà de ces connivences finalement très anecdotiques, Renaud Nattiez, en développant considérablement pour notre revue une réflexion amorcée dans l'article « Molière » de son *Dictionnaire Tintin* (Champion, 2017), nous montre combien les deux œuvres, parce qu'elles sont de grandes œuvres comiques, interrogent l'homme et ses valeurs. Le mystère Molière rencontre ainsi le « mystère Tintin ». (JR)

1 Numa Sadoul, *Entretiens avec Hergé*, Casterman, 1989, p. 186

2 À propos d'un soupçon de plagiat par un certain Breysse dans *Cœurs vaillants*, il s'emporte : « [...] disons qu'à l'instar de Molière, M. Breysse prend son bien où il [le] trouve. » (Lettre d'Hergé à l'abbé Jean Pihan, 7 avril 1948, citée dans Philippe Goddin, *Hergé. Lignes de vie*, Éditions Moulinsart, 2007, p. 411, qui fait allusion à un emprunt de deux scènes des *Fourberies de Scapin* au *Pédant volé* de Cyrano de Bergerac.)

3 Nicolas Goethals, « Molière était à bord ! », *Les Amis de Hergé*, 35, octobre 2002, p. 32-34

figure de savate par Tournesol s'échouant lamentablement à terre (*Vol 714 pour Sydney*, p. 7), chapeaux enfoncés sur la tête des personnages, coups administrés violemment par le professeur, hors de lui, au milliardaire Carreidas (*Vol 714 pour Sydney*, p. 49)... on ne compte plus les intermèdes comiques relevant du registre de la farce, agrémentée en outre de l'aspect répétitif qui la caractérise.

Comique de langage

Molière laisse à chacun le langage de sa condition et de son milieu, le jargon des paysans étant mis à l'honneur dans *Dom Juan* ou *Le Médecin malgré lui*, le style affecté et snob dans *Les Précieuses ridicules* ou *Les Femmes savantes*, pédant et prétentieux par la bouche des « médicastres ». De la même façon, Hergé laisse s'exprimer les ressortissants étrangers avec leur accent, « petit nègre » dans les premières versions de *Tintin au Congo* ou de *Coke en stock*, balte pour le pilote estonien Szut dans le même épisode, yiddish pour le vendeur de fétiches de *L'Oreille cassée* (p. 57), etc. Sans parler, cela va sans dire, des idiomes propres aux deux Dupondt (truismes, contrepèteries, paronomases, paralogismes) et au capitaine Haddock (plus de deux cent vingt jurons en quinze albums).

Par ailleurs, l'auteur du *Misanthrope* se plaît à cultiver les *contrastes*, en opposant ses personnages par les mœurs ou le vocabulaire, M. Jourdain et sa femme, Alceste et Philinte, Gorgibus et les précieuses. Haddock n'est pas en reste lorsque, face au Grand Précieux du Tibet, il ne craint pas de le nommer avec désinvolture « Grand Sachem », « Grand Vizir », « Grand Mufti », « Grand Mogol », « Grand Chose » et « Grand Bazar » (*Tintin au Tibet*, p. 49-50), dans un langage plus que familier.

Mais c'est surtout par *le comique de répétition* que Molière et Hergé se rejoignent : les soixante et un « je dirais même plus » recensés chez Dupond et Dupont, le fameux « un peu plus à l'ouest » de Tournesol (leitmotiv du *Trésor de Rackham le Rouge* repris dans *Le Temple du Soleil* durant son sommeil), le « *no sé* » prononcé par les Indiens de la petite ville péruvienne de Jauga (*Le Temple du Soleil*, p. 18), le « grrros plein d'soupe ! » du perroquet moqueur de Balthazar (neuf occurrences entre les pages 5 et 11 de *L'Oreille cassée*), n'ont rien à envier aux célèbres « sans dot » de *L'Avare*, « le pauvre homme » du *Tartuffe*, « que diable allait-il faire dans cette galère ? » des *Fourberies de Scapin*, « le poumon » du *Malade imaginaire*.

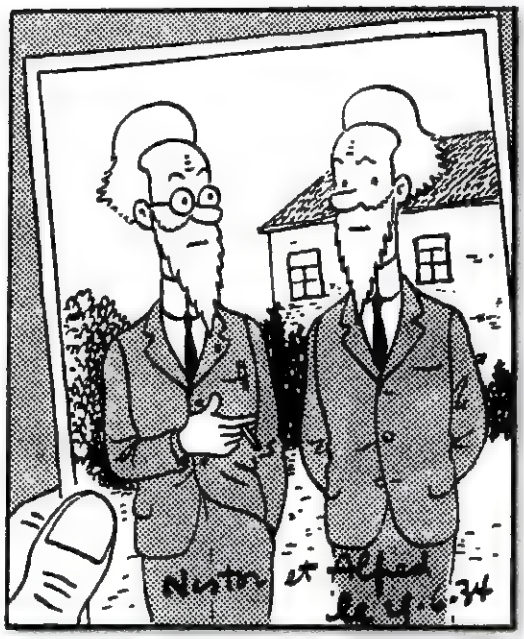
Comique de situation

Le *quiproquo*, procédé constant des pièces de Molière, est souvent utilisé par Hergé comme ressort de comique, en particulier grâce à la surdité partielle du professeur Tournesol. Ainsi, dans

Les Bijoux de la Castafiore, des journalistes en mal d'article à sensation s'enlisent-ils sans le savoir dans un dialogue de sourds – un véritable « malentendu » – avec le professeur persuadé qu'on est venu l'interroger sur sa dernière invention florale. Jean-Loup de la Batellerie et Walter Rizotto imaginant une idylle entre la diva et le capitaine (p. 23), ce dernier est ainsi la victime, par médias interposés, d'une sorte de « mariage forcé », sujet de préoccupation majeur de Jean-Baptiste Poquelin !

Molière aime aussi opposer ses personnages à eux-mêmes en les enfermant dans leurs contradictions, d'où l'impression de déséquilibre, d'inadaptation, essence du rire selon Bergson. Le capitaine est coutumier du fait, surtout par des réactions d'orgueil qui l'amènent à changer radicalement d'avis en l'espace d'une vignette, lorsqu'un interlocuteur met en doute son courage (*Le Trésor de Rackham le Rouge*, p. 12, Dupont l'accusant d'avoir peur de partir à la recherche de *La Licorne* ; *Objectif Lune*, p. 54, le même Dupont sous-entendant qu'il est trop âgé pour s'embarquer dans l'aventure lunaire).

Cause principale de quiproquos, *l'usurpation ou la confusion d'identité*. Dans le théâtre de Molière comme dans les *Aventures de Tintin*, les ressemblances et leur paroxysme, les sosies, sont matière de prédilection. *Amphitryon* : Jupiter, piqué au vif par la fidélité de la reine de Thèbes, Alcmène, prend les traits de son mari pour passer la nuit avec elle. Sur la scène, le spectateur a bien du mal à distinguer Amphitryon de Jupiter « déguisé », de même que la confusion s'installe entre Sosie, serviteur d'Amphitryon, et le dieu Mercure, son double. Pas même la forme d'une moustache pour les distinguer ! Suite à ces aventures, Alcmène accouche de deux demi-frères jumeaux, un fils né de son union légitime avec Amphitryon, Iphiclès, l'autre de ses amours avec Jupiter, Hercule[4]. Rappelons les derniers vers de la pièce de Molière, prononcés par Sosie : « Le grand Dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur… / Et chez nous il doit naître un fils d'un très grand cœur… / Mais enfin coupons aux discours, et que chacun chez soi doucement se retire. / Sur telles affaires, toujours, le meilleur est de ne rien dire. » Comme auraient conclu les deux Dupondt : « motus et bouche cousue, c'est notre devise ». Ce thème de la gémellité est très présent dans la vie et l'œuvre d'Hergé. Le propos d'*Amphitryon* aurait-il inspiré le dessinateur belge pour créer ses propres Dioscures, « le » personnage des Dupondt, que d'aucuns considèrent comme des *demi-frères jumeaux*[5] ? La gémellité est essentielle aussi à l'intrigue du *Sceptre d'Ottokar*, où l'imposteur Alfred Halambique usurpe l'identité de son frère jumeau Nestor, savant sigillographe, pour s'emparer du sceptre de Muskar XII dans un but criminel. Même un fin limier comme Tintin (à l'image de la reine Alcmène), se laisse abuser par les conspirateurs qui utilisent cette ressemblance pour tenter de renverser le trône de Syldavie.



4 À la différence d'un secret de famille plus contesté en ce qui concerne la paternité du roi des Belges, l'identité paternelle du roi des dieux est ici officiellement reconnue et admise. De là à supposer que Georges Remi, imprégné du mythe d'Amphitryon, aurait choisi son propre pseudonyme en s'inspirant du nom d'Hercule, il y a un très grand pas que nous n'oserions franchir.

5 Voir à ce sujet Albert Algoud, *Le Dupondt sans peine*, Canal + Éditions, 1997, p. 27

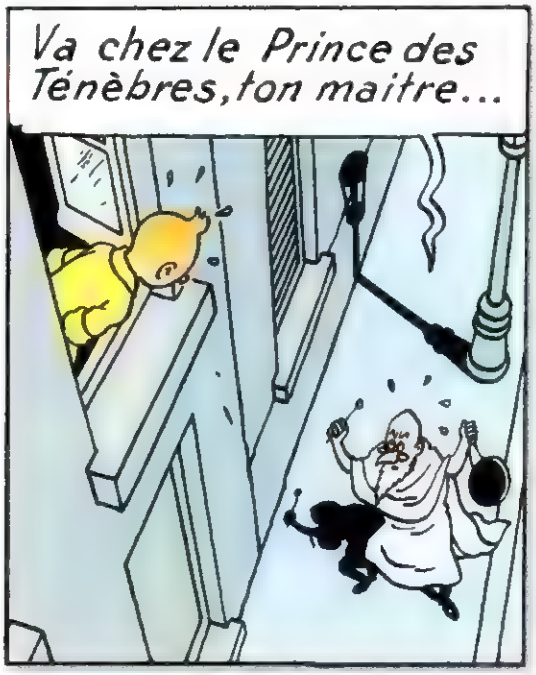
Chez Molière comme chez Hergé, le comique sert la plupart du temps à faire passer un message moral.

Des intrigues et une action aiguillonnées par un objectif moral

Molière ne serait pas l'immense dramaturge que l'on connaît si son théâtre n'était que farces et bouffonneries. Dans des pièces comme *L'École des maris* ou *Les Précieuses ridicules*, la comédie d'intrigue se double d'une peinture de mœurs et de caractères, mais s'enrichit d'un élément nouveau, une thèse morale en faveur de l'éducation des filles dans la liberté. Les œuvres majeures que sont *Le Misanthrope*, *Le Tartuffe* ou *Dom Juan* sont, elles, dominées par la dimension morale.

La victoire du bien

L'auteur comique peut-il « corriger les vices des hommes » ? Molière pense qu'il peut, au moins, « travailler à rectifier et adoucir les passions[6] ». Quant à Hergé, s'il est assurément un des maîtres de la clarté du style et du trait, si une raison majeure de son succès est dans la variété et la force du comique qui parcourt son œuvre, encore faut-il que les motivations de ses personnages, et en particulier du héros principal, obéissent à des valeurs, couramment reconnues et assez simples pour être admises par une palette de lecteurs suffisamment étendue. Un partage évident entre le bien et le mal structure les albums, et Tintin se trouve du côté du bien[7]. Sa ligne de conduite, constante, maintient la lutte pour le triomphe de la justice et le combat contre les méchants comme point fixe. Le seul qui ose lui prêter une identité malfaisante est nécessairement un fou, Philippulus le prophète, qui traite le héros d'« envoyé du Diable », « suppôt de Satan », « infâme serviteur de Belzébuth » (*L'Étoile mystérieuse*, p. 8).



Au-delà de ses exploits hors du commun, Tintin est avant tout un héros moral imbibé de « pensée boy-scout », un idéaliste. Peut-être qu'au bout du compte, derrière un habillage varié et des intrigues différentes, les vingt-trois albums achevés racontent toujours la même histoire de la victoire du bien sur le mal. Dans *Les Bijoux de la Castafiore* par exemple, retrouver le bijou disparu de la cantatrice n'est pas un acte clairement moral ; mais il sert à suggérer au jeune lecteur qu'il faut se méfier des apparences en innocentant les romanichels sur qui reposent tous les soupçons. Comme les comédies d'intrigue de Molière, les récits d'Hergé sont des « aventures édifiantes », qui ne transforment pourtant jamais leur auteur en donneur de leçons.

N'allons pas en conclure que Molière comme Hergé enferment leur propos dans un manichéisme borné. Au service d'une « bonne cause » (favoriser un mariage d'amour par exemple), les

6 Préface de *Tartuffe*.

7 Sur ce point, je renvoie à mon essai *Le Mystère Tintin. Les raisons d'un succès universel*, Les Impressions nouvelles, 2016, p. 133-170

valets de Molière utilisent des procédés souvent déloyaux voire brutaux. Scapin illustre à merveille ce type de personnage pour qui la fin justifie les moyens : « Il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je m'en veux mêler », déclare-t-il avec arrogance au début de la pièce[8]. Mais il emploie sa fourberie et son habileté pour déjouer les sombres desseins du vieillard Géronte, autoritaire et avare.

Tintin sait jouer lui aussi parfaitement, malgré son jeune âge, avec les ressorts les plus vulnérables de l'âme humaine pour parvenir aux objectifs qu'il estime justes. Lorsque ses proches cèdent au découragement, il emploie la malice ou la ruse pour renverser la situation. Lorsque le jeune reporter « triche » ou « dérape », c'est également pour la bonne cause : s'il incite Haddock à boire, c'est pour lui donner le courage de continuer la route (*Coke en stock*, p. 22 ; *Tintin au Tibet*, p. 43). À la recherche de Tchang, Tintin utilisera même le double ressort de l'alcool et de l'orgueil pour inciter le capitaine à faire demi-tour (*Tintin au Tibet*, p. 38).

Chez Molière comme dans *Tintin*, le manichéisme s'atténue avec le temps. Plusieurs personnages sont plus ambigus qu'il n'apparaît au premier abord : Dom Juan, le « méchant homme », a des côtés sympathiques et, dans *Le Misanthrope*, on hésite souvent entre Alceste et Philinte. À la fin de l'aventure lunaire, il est difficile de classer le « traître » Frank Wolff du côté des bons ou des méchants. Quant au milliardaire Carreidas, sans appartenir à la catégorie des « bandits », sa personnalité n'incite pas à l'indulgence. Dans *Vol 714 pour Sydney*, le manichéisme est définitivement battu en brèche, les pires crapules comme Rastapopoulos apparaissant plus ridicules que méchantes et les héros positifs perdant de leur aura.

La f-f-frousse ?? ... Qui-qui ça ? Moi ? ... La frou-frousse du yé-yé-yéti ? ... Demi-tour, mou-mous-saillon ! ... De-demi-tour tout de suite, mille s-s-sabords ! ...
Et vive le cognac !

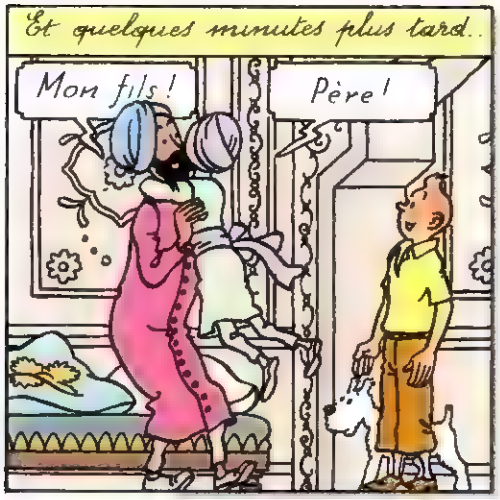
Des dénouements artificiels

S'il est un point sur lequel la comparaison entre Molière et Hergé prend tout son sens, c'est bien sur la place accordée au dénouement. Le genre même de la comédie, comme celui de la bande dessinée prioritairement destinée aux jeunes adolescents, suppose une fin heureuse où les méchants sont punis et les bons récompensés. Jean-Baptiste Poquelin et Georges Remi tiennent à faire valoir le succès de la paix domestique et de la raison, en recourant à divers types de dénouements artificiels submergés par le romanesque et la fantaisie, mais où la morale triomphe.

Poussées jusqu'à leurs conséquences logiques, beaucoup d'intrigues de Molière et de récits d'Hergé tourneraient normalement au drame. Dans la « vraie vie », la jeune Henriette n'échapperait pas à Trissotin ni la naïve Agnès à l'odieux Arnolphe de *L'École des femmes*. Au sein de la famille Wang du *Lotus bleu*, Didi ne recouvrerait probablement pas la raison et Tchang n'aurait pu survivre au froid de l'Himalaya. L'hypocrite Tartuffe triompherait et la famille d'Orgon serait déshonorée. Monsieur Jourdain et Argan finiraient ruinés par ceux qui les exploitent. Bonheurs détruits et familles désunies seraient le dénouement logique des pièces de Molière. Dans *Tintin*,

8 *Les Fourberies de Scapin*, acte I, scène 2

le maharadjah de Rawhajpoutalah ne retrouverait pas son fils sain et sauf (*Les Cigares du pharaon*, p. 60), ni l'émir Ben Kalish Ezab son cher Abdallah (*Au pays de l'or noir*, p. 61).



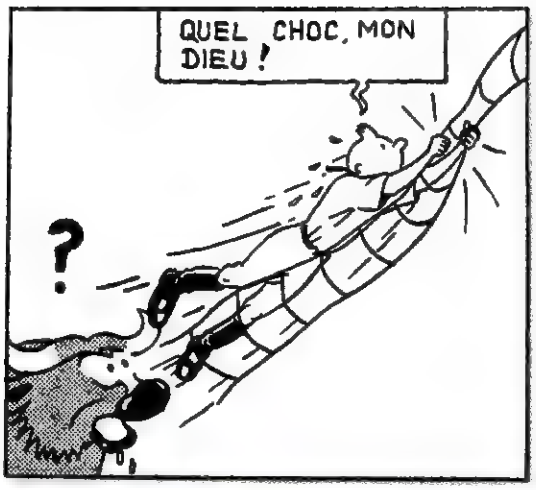
À l'image des épilogues de Molière, le dénouement des *Aventures* est le résultat de la combinaison de deux facteurs, le courage et la ruse du héros principal tout d'abord, une bonne part de chance ensuite. Souvent, l'aide extérieure d'alliés vient assurer la victoire, la police britannique dans *L'Île noire* (p. 58-59), les cavaliers de l'émir dans *Tintin au pays de l'or noir* (p. 59), l'US Navy dans *Coke en stock* (p. 57). Qu'importe si le héros a la vie sauve à la fin de *Tintin en Amérique* parce que les haltères qu'on lui attache aux pieds avant de le précipiter dans le lac Michigan sont en bois (p. 60), qu'importe si le plongeur de Rastapopoulos qui vient déposer une mine sous la coque du *Ramona* dans *Coke en stock* est assommé par l'ancre du navire (p. 58), ces concours de circonstances favorables apparaissent comme des petits coups de pouce du destin venant justement récompenser la bravoure et l'opiniâtreté des personnages principaux. Que le hasard et la chance sourient en un clin d'œil aux audacieux, renversant parfois en l'espace d'un instant une situation bien mal engagée, n'a rien de choquant, tant leur lutte et leur vaillance ont été longues et patientes pour aboutir à cette issue favorable.

Les dénouements, chez Molière comme chez Hergé, vont même parfois jusqu'à faire appel au surnaturel. Le concours d'un *deus ex machina* est fréquent pour dénouer l'intrigue : à la fin d'*Amphitryon*, l'apparition de Jupiter sur un nuage en est l'exemple parfait. Dans *Tartuffe*, l'intervention de l'Exempt, à la dernière minute, présente un caractère quasi miraculeux : seul le monarque tout-puissant pouvait mettre fin aux « exploits » de Tartuffe.

Les exemples abondent à la fin des albums d'Hergé : aviateurs sortis de nulle part, qui sauvent Tintin, poursuivi par un buffle, avec une échelle de corde (*Tintin au Congo*, p. 60), intervention *in extremis* de Tchang et des Fils du dragon, alors que Tintin et les époux Wang sont sur le point d'être décapités (*Le Lotus bleu*, p. 58), éclipse de soleil à l'heure du bûcher (*Le Temple du Soleil*, p. 58-59), « coup de main » des extraterrestres (*Vol 714 pour Sydney*, p. 58). Pour que Haddock et son compagnon découvrent le trésor de Rackham le Rouge, il faut que le château de Moulinsart soit étrangement mis en vente au bon moment et que le professeur Tournesol dispose d'une capacité financière qui lui permette de l'acheter (*Le Trésor de Rackham le Rouge*, p. 58-59). Mais le *deus ex machina* le plus artificiel surgit dans *Tintin au pays de l'or noir*, sous la forme d'une apparition soudaine du capitaine Haddock, venant délivrer Tintin avec les hommes de l'émir, apparition tellement inexplicable qu'elle ne sera jamais expliquée (p. 54)[9].

Doit-on en conclure qu'Hergé bâcle ses dénouements ? Dans *Tintin*, ce n'est pas l'issue qui est essentielle (personne n'imaginait qu'elle pût être fatale), mais la longue marche pour l'obtenir. Ce n'est pas le Graal en soi qui a de la valeur, mais sa quête. À l'image des plus grands chefs d'œuvre de Molière (*Tartuffe* n'en est-il pas l'exemple type ?), Hergé se permet souvent de terminer ses histoires avec une certaine désinvolture, sans que cela nuise d'aucune façon à la magie du récit.

9 Comme on sait, cette arrivée tardive et miraculeuse du capitaine s'explique par la genèse mouvementée de l'album (le personnage de Haddock n'existait pas encore lorsqu'Hergé a imaginé le début de l'histoire en 1939)



Et si, finalement, dans ces deux œuvres géniales, l'essentiel ne se trouvait pas ailleurs ? Et si l'essentiel n'était pas dans la construction d'un monde de fiction tout aussi crédible que le monde réel, par la peinture des mœurs de la société de son époque et d'admirables portraits de caractères (Molière), par la création de personnages plus vrais que nature, caricatures tout aussi convaincantes (Hergé) ?

Peintures de caractères : le dur réalisme des caricatures

Progressivement, chez Molière, l'étude de mœurs et de caractères prend le pas sur l'intrigue proprement dite. Dans ses « grandes comédies », il n'est pas rare que l'intrigue soit quelque peu négligée ou, tout au moins, subordonnée à la vérité des portraits. Dans *Le Malade imaginaire*, plusieurs scènes ne restent liées à l'intrigue que par le caractère du personnage central et dans *Le Bourgeois gentilhomme*, il semble qu'on pourrait ajouter ou retrancher des scènes sans rien changer à l'intrigue. Hergé ne va pas si loin et le souci de ménager le suspense est toujours présent. Mais dans un album comme *Les Bijoux de la Castafiore*, la tentation de bâtir l'intrigue en fonction du personnage central – dans le cas précis, la cantatrice – paraît l'emporter sur la narration, fréquemment entrecoupée de pauses, voire d'arrêts complets. Dans *Le Crabe aux pinces d'or* (sans doute est-ce dû à l'arrivée dans la série d'un nouveau personnage que l'auteur tient à décrire en détail pour « l'installer »), le portrait des extravagances et des dérives caractérielles de Haddock prend une place prépondérante par rapport au canevas d'une intrigue qui tourne parfois au ralenti.

Des portraits drôles et grinçants

Molière voulait « peindre d'après nature[10] » en créant des types immortels, solidement enracinés dans la réalité contemporaine, mais dépassant leur temps et la personne même de leur auteur. Son hypocrite, ses précieuses, son avare, son misanthrope et sa coquette, ses bourgeois vaniteux demeurent vrais aujourd'hui : loin d'être des peintures abstraites de la vanité ou du snobisme, ce sont des êtres vivants. Universels et particuliers à la fois, leurs noms – « un tartuffe », « un harpagon » – sont devenus symboliques. Il en va de même chez Hergé : peu sensible aux modes et à la mode, le dessinateur belge s'est distancié peu à peu du contexte historique et de l'actualité, raison essentielle de la pérennité de son œuvre et

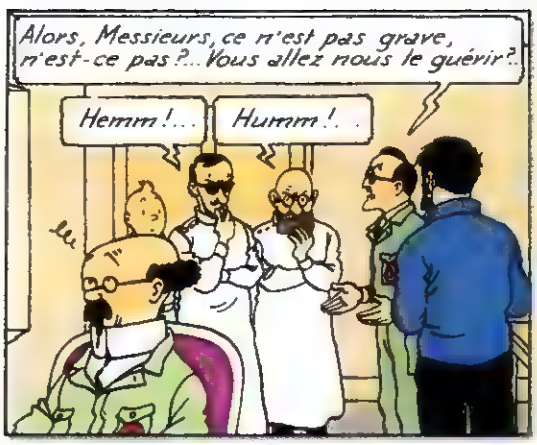
10 *La Critique de L'École des femmes*, scène 6

de son universalité. Ses portraits de caractères, ses caricatures, n'en prennent que plus de relief et d'épaisseur. Ne dit-on pas également « c'est une Castafiore » (voire « une castafiore », en nom commun), « c'est un vrai professeur Tournesol » ?

On retrouve d'ailleurs dans l'œuvre de l'un et l'autre des types de personnalités comparables :

– Les *médecins*, cibles favorites de Molière, celui-ci consacrant plusieurs comédies à moquer leur fatuité et leur incompétence. La description de cette profession est plus nuancée chez Hergé et certains grands professeurs comme le Chinois Fan Se-Yeng (*Le Lotus bleu*) sont au-dessus de tout soupçon. Mais d'autres, comme le docteur Müller (*L'Île noire*) ou le psychiatre Krollspell, utilisent leur art comme un paravent masquant des activités délictueuses, ce dernier se montrant en outre particulièrement maladroit (*Vol 714 pour Sydney*, p. 24, 27 et 31). Quant au célébrissime docteur Rotule, sa perplexité, partagée avec un confrère, devant l'amnésie de Tournesol (« Hemm !... Humm !... Un cas intéressant de toute façon », *Objectif Lune*, p. 46), rappelle irrésistiblement l'impéritie des médecins de Molière. Tintin, peu respectueux des consignes médicales, a lui-même pour habitude de fuir les hôpitaux bien avant d'avoir reçu l'autorisation de sortie officielle.

– Les *fâcheux*, auxquels Molière a consacré une pièce entière, avec un thème très simple, un rendez-vous galant détourné ou retardé tout au long des trois actes par une dizaine d'importuns.



On pense évidemment à Séraphin Lampion, certes réhabilité par Albert Algoud dans son *Dictionnaire amoureux*, mais qui reste néanmoins « un importun, un casse-pieds opiniâtre [...], un emmerdeur[11] » modèle. Souvenons-nous des planches 32 et 33 de *L'Affaire Tournesol* où Haddock en hélicoptère, mitraillé par des bandits, voit ses appels au secours interceptés par l'assureur, converti en radioamateur. Rappelons aussi la dernière vignette de *Coke en stock* qui montre Lampion organisant la dernière étape d'un rallye automobile devant le perron de Moulinsart. Bianca Castafiore et les Dupondt sont, eux aussi, des exemples caricaturaux de fâcheux, que le capitaine fuit comme la peste.

– Les *vaniteux*, particulièrement à l'honneur dans les deux œuvres. Dans des genres différents, Monsieur Jourdain, le pédant Trissotin des *Femmes savantes* et l'orgueilleux Alceste sont des figures privilégiées du dramaturge français. Dans *Tintin*, les deux policiers étonnent par leur prétention mesquine, cherchant sans cesse à s'attribuer les mérites d'une enquête réussie. Le professeur Calys se désespère que la fin du monde ait été évitée, rendant ainsi impossible la preuve de l'existence du métal inconnu auquel il avait modestement donné son nom, le calystène (*L'Étoile mystérieuse*, p. 12). Alcazar et Carreidas ne supportent pas de perdre aux échecs ou à la bataille navale, au point, pour le second, d'inventer un système de tricherie lui permettant de lire le jeu de son adversaire (*Vol 714 pour Sydney*, p. 10-11). La Castafiore, incarnation du narcissisme, n'est pas en reste, allant jusqu'à offrir sa propre interprétation de l'*Air des bijoux* comme cadeau à Tintin lorsqu'elle débarque au château (*Les Bijoux de la Castafiore*, p. 10). Quant à Tournesol, sa susceptibilité dépasse parfois les limites du raisonnable : traité de « zouave » par Haddock, il entre dans une fureur indescriptible (pages 39 à 45 d'*Objectif Lune*), seule une chute brutale d'un étage au cours de la visite de la fusée mettant fin à sa crise.

11 Albert Algoud, *Dictionnaire amoureux de Tintin*, Plon, 2016, p. 370

– Les *précieux*, *pédants* et autres *snobs*, chers à Molière (*Les Précieuses ridicules*, *Les Femmes savantes*), sont illustrés (encore !) par certains propos de la diva (« ce n'est qu'un bijou de fantaisie. Mais il est de Tristan Bior... Et Tristan Bior, on dira ce qu'on veut, c'est toujours Tristan Bior », *Les Bijoux de la Castafiore*, p. 25). Visitant avec Nestor la chambre à coucher où elle est invitée à séjourner, elle affirme que le lit à baldaquin est de style « Henri XV » (p. 11). Mais c'est surtout dans *L'Alph-Art* que son snobisme prend toute sa mesure. Fascinée par l'artiste contemporain Ramo Nash, elle ne craint pas de déclarer au capitaine Haddock : « Jamais je n'aurais cru cela possible... qu'un simple marin-pêcheur, sans instruction, puisse se passionner pour l'Art, c'est prodigieux !... » (p. 4). Nous sommes fort éloignés de la réserve intelligente et de la vertu discrète prônées par Molière, ces qualités correspondant plutôt au personnage de Mme Legrand, mère de Jo et Zette, élégante, distinguée et prévenante à l'égard de son ingénieur de mari.

– Les *distraits* sont croqués par Molière à travers le personnage de Lélie dans *L'Étourdi* et dépeints par Hergé sous les traits de Tryphon Tournesol. Sans oublier le professeur anonyme[12] qui confond sa canne et son parapluie (*L'Oreille cassée*, p. 6) et le conservateur du musée ethnographique (p. 2) qui, abasourdi par la nouvelle de la restitution du fétiche arumbaya, trempe son stylo dans sa tasse de petit-déjeuner, une cuillère à café derrière l'oreille.

– *Menteurs, hypocrites, imposteurs et intrigants* sont légion dans l'univers de Molière, pouvant prendre indifféremment les traits de simples valets ou de dieux qui ne craignent pas d'employer les stratagèmes les plus immoraux pour parvenir à leurs fins, sans parler des multiples escrocs et voleurs parcourant les différentes comédies. Chez Hergé – laissons de côté les criminels et autres trafiquants « multicartes » qui, tel Rastapopoulos, peuplent les *Aventures* –, des crapules comme le colonel Boris, traître à son chef, le roi de Syldavie (*Le Sceptre d'Ottokar*), le colonel Sponsz, qui n'hésite pas à inventer de toutes pièces un faux complot contre le général Tapioca pour se venger de Tintin (*Tintin et les Picaros*, p. 22) ou Alfred Halambique faisant enlever son propre frère pour servir ses intérêts (*Le Sceptre d'Ottokar*, p. 61), donnent une image peu flatteuse de la nature humaine.

Derrière les portraits caricaturaux se cache en réalité une vision pessimiste de l'homme, comme si le comique et la dérision servaient d'habit à deux conceptions finalement beaucoup plus tragiques de l'existence que le caractère enjoué des comédies et l'aspect extérieur amusant de la bande dessinée ne pourraient le laisser croire.

Un divertissement pessimiste

L'ambivalence de l'adjectif *risible* convient bien aux portraits dressés par Molière et Hergé. Si l'art de Molière consiste à traiter de façon comique des situations pénibles, son théâtre recèle en profondeur une gravité tenant à son réalisme. Alors qu'il s'efforce d'attaquer les vices de son siècle, il y a quelque chose de désolant dans l'humanité souvent médiocre qu'il nous décrit. Les analyses psychologiques qui dominent ses grandes comédies se rapprochent des portraits ou maximes d'auteurs de son époque. Goethe trouvait que les pièces de Molière touchent à la tragédie et Musset s'écriait à propos du *Misanthrope* : « Quelle mâle gaieté, si triste et si profonde, que lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer[13] ! »

Hergé, comme Molière, évite d'assombrir ses « comédies », l'ambiance comique garantissant dans les deux cas « l'unité d'atmosphère ».

12 Dans la version originale de l'album, il se présentait sous le nom de « Professeur Euclide ».

13 Musset, *Une soirée perdue*, poème de 1840.

Plusieurs personnages de l'un et de l'autre sont odieux – on pense bien sûr aux Dupondt –, mais ils sont tellement absurdes, leur mauvaise foi est tellement grossière, qu'au lieu d'indigner, ils provoquent le rire, l'effet comique étant la plupart du temps lié à la description psychologique des comportements. Chez l'un comme chez l'autre *in fine*, on a vu que les dénouements heureux viennent atténuer la tension ou la tristesse de certaines situations. Mais on trouve cependant au moins deux exceptions notables à cette règle du *happy end* propre aux comédies, Dom Juan précipité en enfer dans la pièce à laquelle il a donné son nom et le départ de Tintin pour la mort dans *L'Alph-Art*, que certains exégètes interprètent comme un ultime message d'Hergé à la postérité.

On peut parler, ici comme là, d'un pessimisme foncier qui n'est pas dissipé. Célimène ne changera pas et ne sera jamais faite pour Alceste ; Séraphin Lampion jouera toujours les « fâcheux » à la cour de Moulinsart : bien qu'une première fois échaudé à la fin de *L'Affaire Tournesol* par « l'épidémie de scarlatine », il n'hésite pas à envahir de nouveau le château à la fin de l'album suivant.

Molière et Hergé décrivent des caractères *incorrigibles*, imperméables à la compréhension du monde qui les entoure ; il en est ainsi du Bourgeois gentilhomme, de l'Avare, du Malade imaginaire, de l'émir Ben Kalish Ezab, du cleptomane Aristide Filoselle ou du brigand Pablo, exemple type du récidiviste qui, après avoir été une première fois gracié par Tintin (*L'Oreille cassée*, p. 33), le trahit à nouveau quarante ans plus tard (*Tintin et les Picaros*, p. 26). Les petits défauts comme les grands vices de la nature humaine sont trop enracinés pour qu'une seule épreuve puisse en venir à bout. Il est peu probable qu'Orgon cesse d'être mené par le bout du nez, que Bianca Castafiore ne se croie plus le centre du monde, qu'Harpagon évolue vers une générosité sans égal ou que Haddock abandonne de son plein gré le Loch Lomond.

À la fin du *Misanthrope*, Alceste, aigri, se fait probablement l'interprète de Molière laissant entendre que la vertu et le monde sont inconciliables : « Trahi de toutes parts, accablé d'injustices, / Je vais sortir du gouffre où triomphent les vices, / Et chercher sur la terre un endroit écarté, / Où d'être homme d'honneur on ait la liberté[14]. » Ces propos amers ne sont pas sans rappeler le dernier épisode achevé d'Hergé, avec son ultime *strip* particulièrement désabusé où, après la victoire des Picaros d'Alcazar et la destitution du dictateur Tapioca, les mêmes policiers, juste un peu plus barbus, surveillent les mêmes bidonvilles et la même population misérable (*Tintin et les Picaros*, p. 11 et 62). Ils ne sont pas sans rappeler non plus l'évolution de Tintin lui-même, lassé de courir le monde pour jouer les redresseurs de torts, et absent des pages 12 à 21 de l'album, pour la première fois dans le corpus. Le repli sur soi déjà bien amorcé dans *Les Bijoux de la Castafiore* est plus que confirmé ici par les ultimes paroles prononcées par Haddock : « Eh bien, je ne serai pas fâché de me retrouver chez nous, à Moulinsart », auxquelles Tintin répond sans la moindre hésitation : « Moi aussi, capitaine… »

Dérision sceptique, distraction sérieuse, gaîté incrédule, divertissement pessimiste, que d'oxymores pour définir ces deux approches nuancées de la réalité qui nous entoure, ces deux visions d'un monde où rien n'est important mais où tout est tragique. Les pièces de Molière et les albums de *Tintin* nous laissent, après nous avoir bien divertis, la même impression sinon de mélancolie, du moins de lucidité sans illusion.

Renaud Nattiez

14 *Le Misanthrope*, acte V, scène 8

La figure du mendiant dans les *Aventures de Tintin*

La mendicité est un phénomène millénaire s'observant aux quatre coins du monde. Elle est présente dans la Bible (à Jéricho, Jésus guérit Bartimée, un mendiant aveugle, de sa cécité) et dans la littérature (parmi de nombreux cas, bornons-nous à citer *L'Odyssée*, où Ulysse revient à Ithaque déguisé en mendiant, et *Madame Bovary*, où apparaît un inquiétant mendiant qui a fait couler beaucoup d'encre auprès des exégètes flaubertiens). Dès lors, il n'est guère étonnant que ce voyageur infatigable qu'est Tintin y ait été confronté à plusieurs reprises au cours de ses aventures.

La faim justifie les moyens

Lors de la première d'entre elles, qui se déroule en URSS et qui parut en feuilleton dans *Le Petit Vingtième* dès 1929, Tintin rencontre un mendiant dans la rue (*Tintin au pays des Soviets*, p. 31). Ce dernier, vêtu de guenilles, portant barbe blanche et accompagné d'une canne en bois, l'apostrophe en ces termes : « La charité, petit frère, j'ai faim ! » Notre reporter de lui répondre qu'il n'a pas d'argent à lui donner, mais qu'il l'invite à dîner. L'aubergiste qui les reçoit est réticent à laisser un « vagabond » (ce sont ses termes) mettre les pieds dans son établissement, puis s'y résout. C'est grâce à l'intervention de Milou (p. 33) que Tintin découvre que son hôte est un imposteur et qu'il s'agit en réalité d'un agent de la Guépéou nommé Wirchwloff (*witloof*, « chicon » ou « endive » en néerlandais). Tintin et lui en viendront aux mains et Wirchwloff, ne demandant pas son reste, prendra ses jambes à son cou, sévèrement amoché (p. 34-35). C'est ce triste sire qui, quelque temps auparavant, avait tenté de faire chuter Tintin en déposant une peau de banane au coin d'une rue (p. 17-19). L'on ne peut s'empêcher de comparer Wirchwloff à Ivan Ogareff qui, chez Jules Verne, « avait volontiers recours aux plus vils déguisements, se faisant mendiant à l'occasion, excellant à prendre toutes les formes et toutes les allures[1] ».

Pour son premier album, Hergé utilisa comme source principale l'ouvrage récemment publié d'un ancien consul de Belgique à Rostov-sur-le-Don en Russie, Joseph Douillet, intitulé *Moscou sans voiles (Neuf ans de travail au pays des Soviets)*. La mendicité y est évoquée par deux fois[2]. Probablement Hergé eut-il également vent de la situation difficile vécue par la population soviétique en lisant une série d'articles rédigés par Albert Londres pour *Excelsior*, publiés du 12 au 27 mai 1920. Dans l'un d'eux, Albert Londres décrit Petrograd (actuelle Saint-Pétersbourg) comme une « agglomération d'hommes luttant non pour la vie mais contre la mort. [...] Affamé,

1 Jules Verne, *Michel Strogoff, Moscou-Irkoutsk, suivi de Un drame au Mexique*, Hetzel, 1905, p. 138

2 Joseph Douillet, *Moscou sans voiles*, Spes, 1928, p. 109 et 149.

pour conquérir une maigre proie qui le soutiendra encore, chacun traîne péniblement ses pas à travers sa déchéance[3] ». Il fera le même constat à propos de Moscou.

En Russie, la mendicité et le vagabondage ont toujours été un problème récurrent et pouvaient faire l'objet de sanctions pénales. À la fin du XIXe siècle, Léon Tolstoï en fit l'amer constat : « En 1881, je vins habiter Moscou et la misère qui régnait dans cette ville me frappa d'étonnement ; je savais ce qu'était l'indigence dans les villages, mais celle des villes était tout à fait nouvelle pour moi, et je ne pouvais me l'expliquer. À Moscou, il est impossible de sortir dans la rue sans rencontrer à chaque pas des mendiants, mendiants tout à fait particuliers, ne ressemblant aucunement à ceux des villages. Ceux-ci portent la besace et ont constamment aux lèvres le nom du Christ ; ceux-là, au contraire, n'ont pas la besace et ne demandent pas l'aumône. Pour la plupart, s'ils viennent à vous apercevoir, ils n'exercent qu'une chose : rencontrer vos yeux de leurs yeux, et selon l'effet que vous leur produisez, ils vous demandent l'aumône ou passent simplement leur chemin. [...] Un jour, traversant la ruelle Afanassievsky, je remarquai un sergent de ville qui poussait dans un fiacre un homme du peuple hydropique, et couvert de guenilles. Je demandai à l'agent quel délit cet homme avait commis. Il me répondit qu'on l'avait arrêté pour mendicité. *Il est donc défendu de mendier !*, m'écriai-je. *Cela est probable*, me répondit l'agent. [...] Il s'ensuivait qu'à Moscou la loi défendait de mendier à tous ces gens qu'on rencontrait à chaque pas dans les rues de notre seconde capitale, et qui se tenaient ordinairement rangés en longues haies, devant chaque église, pendant le service religieux et surtout les jours d'enterrement. Mais pourquoi arrêtait-on les uns et laissait-on les autres en liberté ? C'est ce que je ne m'expliquais pas[4]. »

Tolstoï évoque un épisode similaire dans l'une de ses « pensées ». Un jour, alors qu'il se dirigeait vers la porte Borovitzky à Moscou sous laquelle se tenait un vieux mendiant boiteux et qu'il s'apprêtait à lui faire l'aumône, un grenadier arriva. Le mendiant déguerpit et Tolstoï cita au grenadier l'Évangile. Ce dernier lui opposa le règlement militaire. Tolstoï dira du grenadier : « C'est le seul homme que j'aie rencontré dans toute ma vie qui ait résolu avec une logique serrée l'éternelle question qui se dressait devant moi au milieu de notre état social et se dresse devant tout homme qui se dit chrétien. La question du grenadier : l'Évangile ou le règlement militaire, la loi divine ou la loi humaine, est là en face de l'humanité, aujourd'hui comme du temps de Samuel[5]. »

Dans les années 1920, à l'époque de *Tintin au pays des Soviets*, la Russie connaissait un taux de chômage relativement élevé et les autorités montraient, semble-t-il, une certaine tolérance envers les marginaux. La question était débattue entre les tenants d'une ligne douce, humanitaire, compréhensive envers les rejetés de la société (« anomalies du système ») et ceux d'une ligne dure, préconisant des sanctions pouvant aller jusqu'à l'expulsion des agglomérations, le placement forcé dans des maisons de travail ou l'incarcération[6]. Jusqu'en 1931, la mendicité fut tolérée à cause du taux de chômage important[7]. En 1932, le gouvernement introduisit les passeports internes dans le but d'éviter l'accumulation

3 *Excelsior*, 12 mai 1920, p. 2.

4 Léon Tolstoï, *Que faire ? suivi de La Famine, Ce que veut l'amour, L'Unique Moyen*, Le Pas de côté, 2013, p. 9-12

5 Ossip-Lourié, *Pensées de Tolstoï, d'après les textes russes*, Alcan, 1898 p. 36-38

6 Sheila Fitzpatrick, « Social parasites. How tramps, idle youth, and busy entrepreneurs impeded the soviet march to communism », *Cahiers du monde russe*, 47/1, 2006, p. 378-379.

7 Bertram Wayburn Maxwell, *The Soviet State. A Study of Bolshevik Rule*, Steves & Wayburn, 1934, p. 324

de déclassés et de marginaux dans les grandes villes et centres industriels. Les gens sans travail régulier et domicile fixe ne furent plus autorisés à rester en ville. Ils furent catalogués « éléments sociaux nuisibles » et furent persécutés et poursuivis par la police[8].

N'oubliez pas le Peau-Rouge

C'est lors de sa troisième aventure, qui se déroule outre-Atlantique, à savoir *Tintin en Amérique*, que Tintin fait à nouveau la rencontre d'un mendiant (p. 35 de l'édition noir et blanc), cette fois-ci authentique, à Redskincity, une ville fictive du Far-West. Il s'agit d'un Indien, coiffé d'une plume sur la tête, fumant le calumet. Enveloppé d'une couverture et chaussé de mocassins, il adopte une attitude peu pacifique. Il tend une sébile, assis en tailleur, adossé à un mur, sous une pancarte indiquant « N'oubliez pas le Peau-Rouge » et, plus bas, « Office du tourisme de Redskincity, U.S.A. ». Tintin prend un cliché de lui, tandis que Milou s'exclame : « Un Peau Rouge ! ». Il est intéressant de relever qu'Hergé a modifié cette scène dans la version en couleurs de l'album (p. 16). L'Indien, qui a été redessiné, ne mendie plus (la sébile et la pancarte ont été gommées) et le calumet a disparu. Tintin lui tire également le portrait, mais c'est lui qui s'adresse à Milou : « Tu vois, Milou ?... Voilà un vrai Peau-Rouge. » Pour quelle raison l'Indien ne demande-t-il plus la charité ? Sans doute pour éviter la représentation d'une scène gênante[9].

Afin de restituer au mieux la réalité des Indiens d'Amérique, Hergé avait lut un ouvrage de René Thévenin et Paul Coze intitulé *Mœurs et histoire des Peaux-Rouges*[10]. Dans cet ouvrage, l'on peut identifier le passage suivant comme source très vraisemblable du bref épisode susmentionné : « C'est qu'en effet, privés de leurs bisons, resserrés de plus en plus dans leurs Réserves, incapables de profiter des bénéfices de

8 Beate Fieseler « Soviet-style welfare: the disabled soldiers of the 'Great Patriotic War' », dans Michael Rasell et Elena Iarskaia-Smirnova (dir.), *Disability in Eastern Europe and the Former Soviet Union History, Policy and Everyday Life*, Routledge, 2014, p. 22

9 Frédéric Soumois, *Dossier Tintin*, Antoine, 1987, p. 48.

10 Voir la lettre d'Hergé à Germaine Kieckens, 12 octobre 1948, citée dans Benoît Peeters, *Hergé, fils de Tintin*, Flammarion, 2006, p. 362.

la vente de leurs territoires, parce que les agents de l'*Indian Service* en avaient volé la plus grande partie et continuaient de leur imposer de scandaleuses dîmes, les Indiens commençaient à en être réduits à la pire misère et, ne pouvant travailler, parce qu'ils ne savaient pas, – et qu'aucun homme à leur place n'auraient [*sic*] pu se plier à des conditions de vie qui n'avaient jamais été celles de la race, – allaient bientôt attendre de la charité et de la mendicité les secours auxquels ils avaient droit, à défaut de la restitution de leur patrie et de leur liberté[11]. » Le dessinateur a aussi pu s'inspirer du récit du célèbre chef indien Red Cloud (1822-1909) qui évoque sa misérable condition : « Pour chercher du bois, je dois faire une longue marche. Moi qui commandais des milliers de guerriers, maintenant je mendie. Et encore dois-je le faire avec prudence, pour n'être pas mis en prison[12]. » Notons que, bien plus tard, Hergé rencontrera avec sa compagne Fanny un descendant de Red Cloud[13].

Certains auteurs indiquent que la plume de l'Indien représenté par Hergé signifie qu'il a tué au moins un ennemi[14], ce qui est vraisemblable mais pas certain. En effet, le droit de se parer d'une plume était donné à celui qui avait accompli un exploit, lequel n'était pas forcément un meurtre[15]. René Thévenin et Paul Coze ont, par ailleurs, expliqué l'importance du port de la couverture chez les Indiens : « Mais même si l'Indien doit demeurer à demi-nu, et si des circonstances particulières ne l'y obligent pas, il ne se présentera jamais – devant son hôte par exemple, – sans être enveloppé de sa couverture[16]. » D'ailleurs, Hergé s'inspira très vraisemblablement de l'illustration représentant un Indien debout enveloppé dans une couverture, de même que des descriptions détaillées relatives aux mocassins et aux calumets[17].

Ce dessin de *Mœurs et histoire des Peaux-Rouges* a probablement inspiré Hergé

À l'époque de la prépublication de *Tintin en Amérique* dans *Le Petit Vingtième*, la population indienne (185 377 personnes) représentait 0,27 % de la population totale aux États-Unis. 54 % des Indiens vivaient dans des réserves[18]. Et un commentateur d'observer : « [...] si Hergé a dessiné dans les rues de Moscou un malheureux mendiant du pain, aux États-Unis, un Indien dans une réserve demande l'aumône de quelques *cents* ! Sans le sacro-saint dollar, comme le remarquait Georges Duhamel, l'individu ici n'est plus rien. [...][19]. »

Tintin fera également cellule commune avec un vagabond dans une prison de Chicago (p. 103 de la version noir et blanc, p. 48 de la

11 René Thévenin et Paul Coze, *Mœurs et histoire des Peaux-Rouges* [1928], Payot, 1929, p. 211

12 *Ibid.*, p. 282-283

13 Lettre d'Hergé au Père Gall, 3 juin 1971, citée dans Philippe Goddin, *Hergé. Lignes de vie*, Éditions Moulinsart, 2007, p. 835

14 Frédéric Soumois, *op. cit.*, p. 48 ; Michael Farr, *Tintin, le rêve et la réalité*, Éditions Moulinsart, 2001, p. 30

15 René Thévenin et Paul Coze, *op. cit.*, p. 50

16 *Ibid.*, p. 47

17 Voir *ibid.*, p. 45, 60, et 313 (planche 10, ill. 2).

18 Klaus Frantz, *Indian Reservations in the United States. Territory, Sovereignty and Socioeconomic Change*, University of Chicago Press, 1999, p. 74.

19 Éric Fournet, *Quand Hergé découvrait l'Amérique*, Hatier, 1992, p. 97

version couleurs où le vagabond a été redessiné). Il sied de relever qu'en 1874, à savoir neuf ans après l'abolition de l'esclavage par le Treizième Amendement, l'État de l'Illinois substitua au travail forcé des vagabonds l'emprisonnement ou l'internement[20]. Certains États américains ont interdit la mendicité, mais, selon une décision rendue le 14 août 2013 par la Cour d'appel des États-Unis pour le sixième circuit, sise à Cincinnati, la législation anti-mendicité adoptée par l'État du Michigan en 1929 est inconstitutionnelle, car elle viole le Premier Amendement américain[21]. La Cour suprême n'a pas encore eu à statuer sur cette problématique, mais a déjà eu l'occasion de juger que l'interdiction faite à des organismes de charité de récolter des fonds dans la rue était contraire au Premier Amendement[22].

L'habit ne fait pas le mendiant

Après un imposteur et un vrai nécessiteux, nous retrouvons dans *Le Crabe aux pinces d'or* un nouveau faux mendiant : Tintin (p. 50 de l'album en couleurs) ! Dans une ruelle de Bagghar, ville fictive d'un pays ressemblant au Maroc, il porte une fausse barbe, des lunettes de soleil, un burnous – bleu dans la version couleurs (le coloriage fut réalisé par Hergé et Alice Devos en juin 1943[23]) – et s'est muni d'une canne[24]. Par sa posture, assis en tailleur, adossé à un mur, il fait preuve d'humilité, se fondant dans le décor, à contre-courant de ce qu'a pu observer Roland Barthes, qui séjourna au Maroc dans les années soixante : « Vieillard aveugle, mendiant en djellaba et à barbe blanche : imposant, impassible, antique, sophocléen, odéonesque [...][25]. »

Esquisses d'Hergé, à la fois pour Tintin en burnous et pour Omar Ben Salaad

20 Michael Willrich, *City of Courts. Socializing Justice in Progressive Era Chicago*, New York, Cambridge University Press, 2003, p. 141 ; Amy Dru Stanley, *From Bondage to Contract. Wage Labor, Marriage, and the Market in the Age of Slave Emancipation*, New York, Cambridge University Press, p. 109.

21 Speet v. Schuette, n° 12-2213, Sixth Circuit Court of Appeals (14 août 2013).

22 Village of Schaumburg v. Citizens for a Better Environment, 444 U.S. 620, 632 (1980)

23 Philippe Goddin, *op. cit.*, p. 306.

24 Tintin se déguisera de nombreuses fois au cours de ses aventures. Pour un recensement exhaustif (albums achevés hormis *Tintin au pays des Soviets*), voir Cyrille Mozgovine, *De Abdallah à Zorrino. Dictionnaire des noms propres de Tintin*, Casterman, 1992, p. 229

25 Roland Barthes, *Incidents*, Seuil, 1987, p. 27.

Peu de temps auparavant, Tintin se dirige chez un fripier (p. 48). A-t-il acquis tous ses effets dans son échoppe ? Il semble étonnant que l'on puisse s'y procurer des fausses barbes. En outre, si l'on comprend aisément que Tintin cherche à dissimuler son identité, le port de lunettes de soleil paraît singulier et aurait dû attirer l'attention des passants. En effet, il est difficilement imaginable, dans le Maroc des années quarante, que des mendiants aient disposé des ressources nécessaires à l'achat de lunettes. Les représentations de mendiants marocains aveugles visibles çà et là (sur des cartes postales d'époque notamment) les montrent toujours les yeux nus. D'ailleurs, le port de lunettes se serait révélé contre-productif, puisqu'en masquant son infirmité le mendiant n'aurait sans doute guère attiré la pitié des âmes charitables (Hergé aurait pu dessiner Tintin avec les yeux fermés ou, mieux, ceints d'un simple bandeau, comme l'allégorie de la Justice).

Que dire du burnous de Tintin ? D'une part, il est neuf, ce qui aurait également dû mettre la puce à l'oreille des quidams ; d'autre part, il est bleu, à l'instar, du reste, de ceux portés par de nombreux autres personnages (Abd El Drachm, un complice d'Allan Thompson, Mohammed Ben Ali, un épicier, etc.). Or, dans les pays arabes, cette couleur avait une connotation fort négative et était souvent considérée comme diabolique. « Prononcer le mot 'bleu' c'est présentifier le malheur[26]. » D'ailleurs, l'arabe ancien ne connaissait pas de terme spécifique pour désigner le mot *bleu* si bien que l'on employait *vert* (*akhḍar*), lequel se référait ainsi à deux couleurs[27]. Plus tard, l'on fit plutôt usage du mot *ciel* (*smâoui*) au lieu du terme *bleu* (*azraq*)[28].

Au Maroc, l'on utilisait le bleu comme protection contre le mauvais œil et les mauvais esprits, mais, singulièrement, cette couleur n'était que rarement employée pour les vêtements, excepté dans la bordure saharienne et chez les juifs du Maghreb. Précisons également que les cavaliers de la garde chérifienne (royale) portaient deux burnous (*selhām*), dont celui de dessus était bleu foncé[29]. Néanmoins, il convient de relever que les vêtements marocains dans les villes des années 1940 étaient déjà fort influencés par les tendances de la mode occidentale (le Maroc était en quasi-totalité un protectorat français), ce qui rend vraisemblable la présence de burnous bleus[30]. Certains identifient Bagghar comme étant Tanger[31], une ville qui, depuis 1923, se trouvait au sein de la « zone internationale de Tanger » sous administration conjointe de plusieurs États européens (dont la France et l'Espagne) et des États-Unis. Lors de la parution du *Crabe aux pinces d'or* dans *Le Soir jeunesse*, en octobre 1940, l'Espagne de Franco occupait Tanger.

En résumé, le port d'un burnous bleu restait dans tous les cas possible et plausible au Maroc, y compris à Tanger, même si une telle couleur était peu courante puisqu'« [i]l y a un véritable refus psychologique et culturel du bleu qui finit par jouer tout au long de l'histoire et à travers

26 Abdelwahab Bouhdiba, « Les Arabes et la couleur », *Cahiers de la Méditerranée*, 20-21/1, 1980, p. 67

27 Shinar Pessah, « Le rôle de la couleur bleue dans le Maghreb », dans Alexander Borg (dir.), *The Language of Color in the Mediterranean. An Anthology on Linguistic and Ethnographic Aspects of Color Terms*, Almqvist & Wiksell International, 1999, p. 176.

28 Abde wanab Bouhdiba, art. cit., p. 67.

29 Shinar Pessah, art. cit., p. 178-179

30 Communication personnelle de l'auteur avec Angela Jansen, historienne de la mode marocaine, octobre 2016.

31 « Attention, Tanger ! », sur le site *Tintin.com*, 2009, http://fr.tintin.com/news/index/rub/100/id/3673/0/attention-tanger

toutes les sociétés arabes un rôle de 'blocage' de première importance[32] ». Même dans ce cas, on aurait plutôt attendu de Tintin qu'il ressemble au mendiant hugolien, vêtu d'un « manteau, tout mangé des vers, et jadis bleu[33] ». En fin de compte, un mendiant aveugle ne sait peut-être pas qu'il porte du bleu. D'ailleurs, en arabe, *zariqa* signifie « virer bleu », mais aussi « être aveuglé et perdre la vue »[34] !

Cela étant dit, Tintin semble avoir eu du succès dans son activité, comme en témoignent les huit pièces dispersées au sol. L'explication réside vraisemblablement dans le fait que les musulmans ont toujours accordé une attention particulière à l'aide aux pauvres. La *zakat* (charité obligatoire), qui est le troisième pilier de l'islam, en est un exemple indéniable. Relevons cependant que, depuis 1963, la mendicité est pénalement réprimée au Maroc (art. 326 du code pénal).

Un réel coup de chance s'offre à Tintin lorsque Allan Thompson trébuche soudainement sur sa canne (p. 50). Notre reporter décide de le suivre en se disant : « [...] Si l'on m'interroge, eh bien ! je suis venu demander l'aumône !... » Alors qu'il entre dans une demeure, sur les pas d'Allan Thompson, Tintin est apostrophé par un citadin (p. 51). Ne perdant pas face, il lui demande : « La charité, mon bon seigneur... Allah vous le rendra... » Le Marocain de répondre : « Hors d'ici, mendiant pouilleux... ! Ver de terre !... Disparais, fils de chien galeux ! » Notons que les textes sont identiques dans les versions noir et blanc et couleurs de l'album.

Enfin, c'est également dans *Le Crabe aux pinces d'or* que le capitaine Haddock prononcera pour la première fois l'injure « va-nu-pieds » (p. 37) qui signifie « vagabond » ou « miséreux ». Il la répétera encore six fois dans les aventures suivantes (*Le Secret de la Licorne*, *Les 7 Boules de cristal*, *Le Temple du Soleil*, *L'Affaire Tournesol*, *Coke en stock*, *Vol 714 pour Sydney*).

No sé !

Portons désormais notre attention sur *Le Temple du Soleil*. À Jauga, au Pérou, le capitaine Haddock se trouve à la recherche du professeur Tournesol. Il interroge plusieurs indigènes, mais reçoit toujours la même réponse : « *No sé* » (« Je ne sais pas »). Face à un mendiant qui lui demande l'aumône (« La charité, mon bon señor... »), excédé, il lance à son tour un « *No sé* » cinglant (p. 18). Hergé recycla-t-il consciemment ou non ses dialogues ? La question mérite d'être posée. En effet, la phrase prononcée par le mendiant ne manque pas d'intérêt, dans la mesure où c'est en ces termes exacts que Tintin, lui-même déguisé en mendiant, a apostrophé un possible bienfaiteur dans *Le Crabe aux pinces d'or*, comme nous l'avons vu plus haut (« La charité, mon bon seigneur... »).

Relevons que dans la version prépubliée du *Temple du Soleil*, le mendiant nous apparaît en entier[35], tandis que tel n'est pas le cas dans

32 Abdelwahab Bouhdiba, art. cit., p. 67

33 Victor Hugo, « Le mendiant », *Les Contemplations*, 1856

34 Abdelwahab Bouhdiba, art. cit., p. 66

35 Journal *Tintin*, 17 avril 1947, reproduit dans Hergé et Philippe Goddin, *La Malédiction de Rascar*

Journal *Tintin*, 17 avril 1947

l'album. Chaussé de sandales, vêtu d'un poncho rayé et coiffé d'une sorte de bonnet phrygien (rouge dans l'album, mais orange dans la version prépubliée), il tend un chapeau mou. Hergé avait un réel souci de réalisme. S'agissant du poncho, vêtement déjà représenté dans *Les 7 Boules de cristal*, « comme il était difficile, en ces temps d'occupation et de dénuement, d'en faire venir un tout spécialement du Pérou, c'est une couverture rayée, acquise dans un grand magasin, et percée en son milieu pour pouvoir y passer la tête, qui avait fait l'affaire[36] » pour les croquis d'attitude.

Une des sources du *Temple du Soleil* est *L'Épouse du Soleil* de Gaston Leroux[37] et il a été démontré qu'Hergé s'est inspiré de la scène suivante pour celle du « *No sé* » : « Même l'argent ne leur déliait pas souvent la langue. On se heurtait, en leur demandant les choses les plus banales, au sacramentel *manatiancho* (je n'en ai pas) ou au *no hay señor* (il n'y a rien)[38] ». Pour Jean-Luc Planchet, l'épisode est « si tintinesque qu'il est surprenant d'en trouver la source ailleurs que dans l'imagination d'Hergé[39] ». À toutes fins utiles, mentionnons que la législation péruvienne ne prohibe pas la mendicité, sauf, depuis récemment, en ce qui concerne les enfants (*Ley nº 28190 que protege a los menores de edad de la mendicidad*, adoptée en 2004).

Fakirs et autres coquins

L'on peut également évoquer les Romanichels des *Bijoux de la Castafiore*. Certes, il ne s'agit pas à proprement parler de mendiants, mais la vieille diseuse de bonne aventure, fort insistante auprès du capitaine Haddock, pourrait presque être rangée dans cette catégorie (« Toi mettre un peu d'argent dans ta main. [...] Un peu d'argent, s'il te plaît !... »). Elle n'a rien d'autre à « vendre » que ses prédictions. Son art pourrait être taxé de « mendicité déguisée ».

Sur son crayonné, Hergé travaille les postures, les attitudes et plus particulièrement le jeu des regards.

Capac, t. 2 : *Les Secrets du Temple du Soleil*, Casterman / Éditions Moulinsart, 2014, p. 73

36 Philippe Goddin, *ibid.*, p. 50.

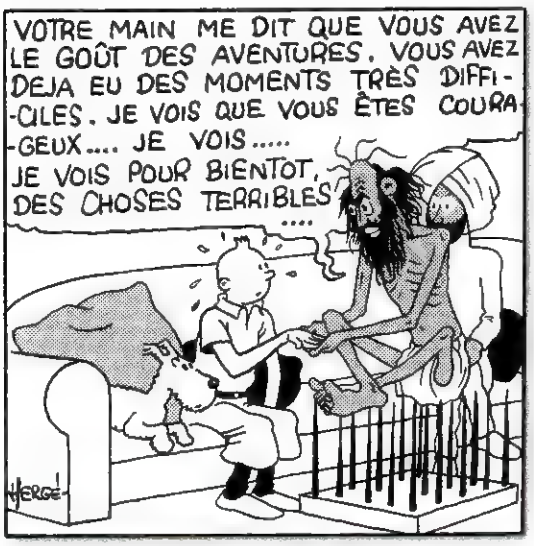
37 Numa Sadoul, *Tintin et moi. Entretiens avec Hergé*, Casterman, 1983, p. 106

38 Gaston Leroux, *L'Épouse du Soleil*, Laffitte, 1913, p. 189

39 Jean-Luc Planchet, « Tintin et le secret de la momie », *Revue d'archéologie moderne et d'archéologie générale*, 13, 1999, p. 110

Méritent également d'être citées les pensées du capitaine Haddock à l'aéroport australien dans *Vol 714 pour Sydney*, lorsqu'il prend Laszlo Carreidas pour un pauvre hère. Après avoir accueilli les Romanichels dans son domaine, le capitaine Haddock, dans son élan de charité, décide de donner subrepticement un billet de banque à l'intéressé sans savoir qu'il n'est rien d'autre qu'un milliardaire grippe-sou.

Avant de terminer ce tour d'horizon des diverses apparitions d'un mendiant dans le corpus tintinesque, il paraît nécessaire d'évoquer les fakirs. L'on en rencontre dans plusieurs albums, à savoir : *Les Cigares du pharaon* (« le Fakir », anonyme), *Le Lotus bleu* (Cipaçalouvishni) et *Les 7 boules de cristal* (Ragdalam). Aucun d'eux ne mendie, mais précisons que le terme *fakir* vient de l'arabe *faqîr* qui signifie « pauvre ». Selon le *Dictionnaire de l'Académie française* (9e édition), il a deux sens : « 1) Ascète de l'Inde possédant certaines facultés extraordinaires et qui, *vivant d'aumônes* [c'est moi qui mets en évidence], cherche, par la contemplation et les mortifications, à progresser vers la perfection et la sérénité 2) Personnage qui se prétend doué de pouvoirs hérités de traditions orientales le mettant à même de pratiquer l'hypnose, la magie, la voyance, etc. »


VOTRE MAIN ME DIT QUE VOUS AVEZ LE GOÛT DES AVENTURES. VOUS AVEZ DEJA EU DES MOMENTS TRÈS DIFFI-CILES. JE VOIS QUE VOUS ÊTES COURA-GEUX.... JE VOIS..... JE VOIS POUR BIENTOT, DES CHOSES TERRIBLES
....
HERGÉ

Enfin, relevons que, dans une seule des *Aventures de Tintin*, *Le Trésor de Rackham le Rouge*, le capitaine Haddock emploie l'insulte de « coquin » (p. 29). Cet *hapax* (une occurrence dans une œuvre) eut pour sens « mendiant » du XIIe au XVIe siècle, toujours selon la 9e édition du *Dictionnaire de l'Académie*. Le capitaine Haddock l'ignorait-il lorsqu'il lança cette insulte à la tête de perroquets ?

Comme nous l'avons vu, la figure hergéenne du mendiant est *polymorphe* (mendiant authentique, faux mendiant, pseudo-mendiant) et *internationale* (mendiants exerçant en Russie, aux États-Unis, au Maroc, au Pérou, voire en Belgique). Chaque apparition est de premier plan et est justifiée par le cours du récit (absence de mendiants-figurants). Les infortunés (mendiants authentiques, pseudo-mendiants) sont parfois issus de minorités ethniques (Nord-Amérindiens, Romanichels) dont Hergé semble dénoncer la sordide condition, tandis que les imposteurs (faux mendiants) poursuivent des desseins opposés (l'ennemi Wirchwloff et le héros Tintin se travestissent volontiers en miséreux pour tromper leur monde).

Geoffroy Kursner

Les mystères de Moulinserre (deuxième partie)

Ce ne fut pas de grain qu'ils la nourrirent, mais
rien que toujours, de la possibilité d'être.
Et cela lui donna, à elle, tant de force,
Qu'elle s'en fit une corne à son front. L'unicorne[1].

«Les *Aventures de Tintin* reposaient jusqu'alors [1940] sur une forme d'extériorité: c'est l'actualité, au sens large, qui constituait leur moteur. Désormais, Hergé va explorer les ressources de son propre univers. [...] En raison des circonstances, le dessinateur ne dispose pas d'une grande liberté dans le choix de ses thèmes [...]. Il s'oriente vers un sujet on ne peut plus intemporel: la chasse au trésor. Ce n'est pas un simple récit d'évasion, c'est réellement une fuite devant une actualité dont il ne sait que faire.» À suivre Benoît Peeters[2] sur ce terrain, on devrait admettre qu'au moment où il crée Moulinsart et convoque ses fantômes, Hergé renonce au discours politique. Après avoir dénoncé le trafic d'opium et l'invasion de la Mandchourie (*Le Lotus bleu*), la guerre du Gran Chaco (*L'Oreille cassée*) ou l'*Anschluss* (*Le Sceptre d'Ottokar*), il se tairait. Je pense au contraire que la saga du trésor convoie elle aussi un message, bien dissimulé... Des Caraïbes de 1698 (et avant) à Bruxelles en 1942, la petite histoire se mêle à la grande, et je propose ici qu'on en débrouille les fils, ce qui nous permettra, plus tard, de retourner... à Moulinserre.

Le Secret de La Licorne mettait en scène la découverte de trois manuscrits cachés depuis plus de deux siècles dans trois maquettes dépareillées. Nous avons assisté, dans la première partie de notre enquête, à la circulation compliquée de ces parchemins qui passent de mains avides en mains avides, les protagonistes ne doutant pas un instant qu'il s'agisse d'une histoire de trésor. Pourtant, ce sont les mémoires du «Chevallié» de Hadoque qui seules renvoient à un butin[3] «suffisant pour payer dix fois la rançon d'un roi», et dans l'aventure suivante, Hergé montrera que celui-ci n'était pas où l'on pensait. Il faudra donc nous pencher sur le cheminement de ce butin, et sur celui des chasseurs de trésor que sont devenus Tintin et le capitaine. Mais auparavant, essayons de mieux connaître les deux fameux marins dont nous connaissons le duel par le récit des deux Had(d)ock(que)s interposés: un capitaine de vaisseau de la flotte de Louis XIV, et un Rackham copie conforme du Montbars gravé par Guillaume Jérôme Rascalon[4].

1 Rainer Maria Rilke, *Die Sonette an Orpheus*, t. 2, sonnet IV, 1922. Traduction d'Armel Guerne, 1972

2 *Hergé fils de Tintin*, Flammarion, 2002, p. 182 et 209

3 Dans aucun phylactère du récit dans le récit, mimé par Haddock, on ne trouve le mot *trésor*.

4 *Les Vrais Secrets de La Licorne*, Éditions Moulinsart /

Chevalier de Sadique,
Lieutenant de Notre Marine, lui
baillons et délaissons Notre châ
de Moulinsart, avec toutes et
tenances et dépendances
Car tel est notre plaisir.
Donné à Versaill le quinzième
Juillet l'an de gr e mil six cen
quatre vingt qu Notre
règne le quaran ième

Le Soir, 9 septembre 1943

Le Chevallié

Nous sommes en 1698 Cela fait… combien d'années ? que le chevalier a reçu de Louis XIV le château de Moulinsart. La vignette 58A2 du *Trésor de Rackham le Rouge* devrait nous éclairer. La date, hélas, est ambiguë : on peut lire ou « quatre vingt quatre », ou « quatre vingt quinze » (« quatorze » comporte trop de lettres). Or, onze ans de distance, ça compte par ces temps troublés… Une indication pourrait trancher : « [d]e Notre règne le quaran[…]ieme ». Caramba, encore raté ! Le Roi-Soleil, né en 1638, est devenu roi en 1643 à la mort de son père Louis XIII, à l'âge de quatre ans et demi. Sa mère Anne d'Autriche assure la régence avec Mazarin. Le 7 septembre 1651, le lit de justice déclare la majorité du roi, qui empêche que l'on nomme un régent après la fuite de Mazarin. Louis XIV est ainsi *de jure* apte à gouverner, même si son sacre n'a lieu en la cathédrale de Reims que le 7 juin 1654. Son gouvernement devient effectif à la mort de Mazarin, en 1661. On a donc huit manières plus ou moins canoniques de calculer la durée du règne au moment de la donation du château, dont trois aboutissent à « quarante… ». En d'autres termes, Hergé s'est bien arrangé pour entretenir le doute. L'acte de donation peut aussi bien dater de 1684 (quarante et une années de règne à partir de 1643) que de 1695 (en comptant depuis 1654 ou 1651, soit quarante et une, soit quarante-quatre années de règne).

Début du règne		Année de donation 1684	1695
À la mort de Louis XIII	1643	41 ans	52 ans
À la majorité	1651	33 ans	44 ans
Au moment du sacre	1654	30 ans	41 ans
À la mort de Mazarin	1661	23 ans	34 ans

Yves Horeau[5] opte pour la première lecture, ce qui ne laisse pas de soulever des questions. En 1698[6], le chevalier, capitaine de vaisseau, semble avoir une quarantaine d'années. S'il avait reçu son château en 1684, à guère plus de vingt-six ans, il devait avoir rendu de bien grands services pour être ainsi distingué[7]. Or, 1684 est une année chargée. On pense de prime abord à une période de paix (fragile), cet entre-deux qui sépare la Guerre de Hollande terminée avec le traité de Nimègue (1678) et le début de la Guerre de la Ligue d'Augsbourg (1688-1697). Mais ce faisant, on oublie les provocations du Roi-Soleil (le conflit des Réunions couronné par le bombardement de Gênes), et la trêve de Ratisbonne signée précisément cette année-là[8].

Casterman, 2006, p. 48

5 Yves Horeau, « Louis XIV et Mou insart », *Les Amis de Hergé*, 36, avril 2003, p. 8-11.

6 C'est cette année-là, selon les *Mémoires* du chevalier et *Le Secret de La Licorne* (p. 14), qu'a lieu le dernier combat de *La Licorne*

7 À titre de comparaison, on mentionnera Jean Bart, le corsaire d'origine flamande, promu capitaine de vaisseau à trente-neuf ans et anobli par Louis XIV en 1694. Il avait alors quarante-quatre ans. Des exploits innombrables qui expliquent cette récompense, on retient avant tout la victoire lors de la bataille du Texel. Voir Patrick Villiers, *Jean Bart Corsaire du Roi-Soleil*, Fayard, 2013

8 Christophe-Guillaume de Koch, *Histoire abrégée des traités de paix, entre les puissances de l'Europe, depuis la paix de Westphalie*, vol. 1, Paris,

Il semble étrange qu'un simple lieutenant de vaisseau ait pu se montrer si précieux lors de l'unique engagement naval qui impliquait des milliers de soldats. Un autre détail détonne : si l'acte de donation date de 1684, comment se fait-il que le chevalier l'emporte avec lui sur son navire, *quatorze* ans plus tard ? Le précieux parchemin était-il vraiment plus en sécurité sur son fier vaisseau de troisième rang que dans un château avec toutes les cachettes qu'il peut offrir ? Et encore… cet acte si important, pourquoi a-t-il été abandonné dans *La Licorne* par le chevalier ? N'y avait-il pas place, sur son canot, pour *deux* coffrets ?

L'année 1695, en revanche, pourrait être symboliquement importante, et la donation, bien ironique de la part de Hergé. C'est en effet l'année du bombardement de Bruxelles par les troupes françaises, et la destruction complète du centre de la ville. Bruxelles a brûlé trois jours durant, et on peut imaginer que le don royal reçu un mois plus tôt aurait pu lui aussi brûler les mains du destinataire. Ou que celui-ci ait prudemment quitté ces lieux trop proches l'un de l'autre.

Quoi qu'il en soit, Hadoque reste mystérieux, comme son château. Sans entrer dans les analyses de Tisseron ou de Sertillanges qui en font un bâtard du Roi-Soleil[9], et expliquent son patronyme anglais par une adoption de convenance par un Lord, on s'interroge néanmoins sur son appartenance à la flotte royale et sur sa nationalité. Après deux ans vécus sur son île, il retourne « dans son pays » (*Le Secret de La Licorne*, 26D1) Lequel ? Il saborde son vaisseau : n'aurait-il pas dû en rendre compte devant l'Amirauté, selon le code de la Marine instauré par Colbert ? Habillé

de violet et ceinturé de rose avec jabot de dentelles, il est digne de l'élégant flibustier Laurens de Graaf… Pourquoi ne porte-t-il pas l'uniforme de capitaine de vaisseau dont une image est fournie par le *Larousse du XX^e siècle*[10] ? Et surtout, comment a-t-il pu disposer du butin, à son retour ? A-t-il vraiment joué franc jeu ?

Les questions concernant sa mission ne manquent pas non plus. Mais pour y voir plus clair, il faut examiner le choix de l'an 1698 pour le duel Hadoque / Rackham.

Le flibustier rouge, Pointis et les Frères de la Côte

Le *Larousse du XX^e siècle* cher à Hergé va nous orienter une fois de plus dans cette navigation en eaux tropicales : « De races diverses, de religions variées, les *flibustiers* étaient associés pour piller les navires et les colonies espagnoles. On les appelait les *Frères de la Côte* ; une charte-partie réglait la part des bénéfices pour chacun et les indemnités allouées pour les blessures. Les flibustiers français de l'île de la Tortue et les flibustiers anglais de la Jamaïque embarquent comme renforts les boucaniers de Saint-Domingue. […] Ils participèrent à l'expédition de la flotte royale de Pointis contre Carthagène[11]. » Juste avant

chez Gide fils, 1817, chap. 8

9 Serge Tisseron, *Tintin chez le psychanalyste*, Aubier, 1985, p. 53-57 ; Thomas Sertillanges, *La Vie quotidienne à Moulinsart*, Hachette, 1995, p. 19-53

10 Les uniformes n'étaient pas réglementés aussi strictement qu'aujourd'hui, mais les caractéristiques essentielles étaient codifiées. Voir par exemple l'image du *Larousse* (t. 4, planche 48, entrée « marine »)

11 *Larousse du XX^e siècle*, t. 3, 1930, p. 525

1698, 1697. Et en 1697, quelques mois avant la fin de la guerre et la signature du traité de Ryswick[12], intervient cette razzia, dont il faut rappeler l'essentiel.

Une escadre partie de Brest, commandée par le baron Jean-Bernard de Pointis et composée d'une vingtaine de bâtiments, comprenait, outre les quelque deux mille hommes d'équipage, presque autant de soldats et officiers. À cette force s'ajoutera un renfort de soldats réguliers, d'habitants, de boucaniers et d'esclaves, engagés par l'amiral Ducasse, gouverneur de la colonie de Saint-Domingue, ainsi que seize cents flibustiers sur leurs propres bâtiments[13]. Le butin (Voltaire parle de dix millions de livres[14], mais Pointis lui-même reconnaît huit millions d'écus, soit vingt-quatre millions de livres[15]) devait logiquement être partagé entre les équipages au prorata des engagements, une fois soustraits les frais de l'expédition, la part du roi et celle de l'amiral. Le gouverneur et ses flibustiers auraient dû toucher deux millions de livres. Mais Pointis ne l'entendit pas ainsi, en donna cent vingt mille, et partit. « Quelle ne fut pas l'indignation des Frères de la Côte quand on leur fit savoir qu'on ne les paierait que sur le pied de simples matelots en règlement de solde, comme troupes régulières, et non en flibustiers par partage égal de la masse[16]. » Saint-Simon commente sobrement la suite : « Il [Pointis] salua le roi à Fontainebleau, le 27 septembre, de qui il fut très bien reçu et fort loué. *Il sauva toute sa prise*, et présenta au roi *une émeraude* grosse comme le poing, et se justifia fort contre Ducasse et les flibustiers. Peu de jours après il fut fait lieutenant général, et je pense qu'il s'est mis en état d'achever sa vie *fort à son aise*[17]. » À la retenue aristocratique de Saint-Simon, je préfère les explications limpides et directes de l'historien Funck-Brentano : « Expédition singulière, à vrai dire, si nous la jugeons à la mesure des idées modernes. Elle renouvelait ces campagnes militaires où des bailleurs de fonds – Pointis dira des armateurs – commanditaient de braves gens qui devaient se faire casser la tête pour leur procurer des bénéfices importants. [...] Il s'agissait de ramener en France beaucoup d'argent et d'or, des émeraudes et des rubis, pour rétribuer les gens d'affaires participants de l'entreprise, les 'partisans' de l'expédition qui y avaient engagé leurs fonds, et enrichir M. de Pointis [...]. En somme, cette expédition de Carthagène a été dans son ensemble une assez méchante histoire et les écrivains anglais, comme le capitaine Burney, ont beau jeu à critiquer un gouvernement qui entreprend une campagne militaire avec le concours de bailleurs de fonds qui y engagent leur argent à condition qu'on se livrera à d'abondants pillages. Mais le plus vilain de l'affaire fut encore cette honteuse manière de voler les flibustiers[18]. »

12 Jean Du Mont, *Mémoires politiques pour servir à la parfaite intelligence de l'histoire de la paix de Ryswick*, La Haye, chez François L'Honoré et Étienne Foulque, 1699.

13 Le nombre des bâtiments comme celui des forces engagées varie fortement selon les sources. Aussi bien Pointis que Ducasse ont publié leur propre version des faits. Je prends les chiffres que donne Frantz Funck-Brentano, « Carthagène des Indes », dans *L'Île de la Tortue*, La Renaissance du Livre, 1929, p. 200-222. Ce livre très populaire à l'époque était accessible à Hergé.

14 Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*, t. 2, Bibliothèque nationale, 1869, p. 37.

15 Jean-Bernard de Pointis, *Relation de l'expédition de Carthagène, faite par les François en M.DC XCVII*, Amsterdam, chez les Héritiers d'Antoine Schelte, 1698, p. 108-113.

16 Frantz Funck-Brentano, *op. cit.*, p. 215

17 Saint-Simon, *Mémoires*, vol. 2, chap. 2 [1697], souligné par mo..

18 Frantz Funck-Brentano, *op. cit.*, p. 200, 205, 220

Montbars par Rascalon

Maintenant, Rackham le Rouge, à nous ! L'équation Rackham = Montbars est-elle recevable ? Montbars est connu avant tout pour sa haine viscérale, absolue, des Espagnols. Il ne se serait jamais attaqué à un navire français. Mais tout comme Hergé dit de Tintin qu'il est un « schéma d'humanité[19] », Montbars est un schéma de flibustier. Qu'il ait prêté sa figure à Rackham n'a donc rien d'extraordinaire. On remarquera maintenant que Haddock (pas Hadoque) reconnaît ce dernier comme un de ces fameux Frères (*Le Secret de La Licorne*, 16A3 et 61A3). Si Rackham a participé à l'expédition Pointis comme flibustier, on peut imaginer que Hadoque, lui, l'a fait comme officier du roi. Symboliquement, en attaquant Hadoque, Rackham attaquait donc Pointis. Sinon, pourquoi, après avoir arraché aux Espagnols un fantastique butin, aurait-il, trois jours plus tard, risqué une attaque contre un navire du roi disposant de cinquante canons, sans cargaison digne de ce nom, plutôt que de mettre ce butin à l'abri ? L'énigme disparaît. D'un autre côté, l'équation Hadoque = Pointis semble s'imposer. Hadoque a volé Rackham, il a gardé le trésor. Et comme Pointis il a pu lui aussi terminer sa vie « fort à son aise »….

Aux différents motifs d'étonnement qui n'ont pas manqué jusqu'ici, il faut ajouter celui des touches discrépantes qui parsèment les dessins de Hergé. L'anachronique Jolly Roger (15C3) qui est apparu trente ans plus tard ; des *diamants* (souligné trois fois : *Secret* 21D3, 27C2, *Trésor* 61C1) de toutes les couleurs (*Secret* 21D3, 22A1, *Trésor* page de titre) ; les trois têtes de licorne (*Secret* 61C) qui devraient être démultipliées, comme le texte, par la superposition des trois parchemins, mais qui ne le sont pas, et que Tintin omet d'ailleurs dans sa description (*Secret*, 27B3, 27C1, « … c'est tout ») ; Haddock utilisant son sextant de l'œil gauche (*Trésor* 23C1) tout comme Hadoque sa lunette (*Secret* 15B3, 15C2), alors qu'ailleurs on le voit utiliser l'œil droit pour viser (*Trésor* 50B2, 7 *Boules* 43A4, *Temple* 29B2, et surtout sur le quatrième plat des albums[20]) ; les plumes du chapeau de Hadoque qui changent en quantité et en couleur (*Secret* 15D1, 16B2, 17A2, 17D3, 19C, 20 *passim*, *Trésor* page de titre, 62A). Mais le plus beau reste à venir.

La route du trésor

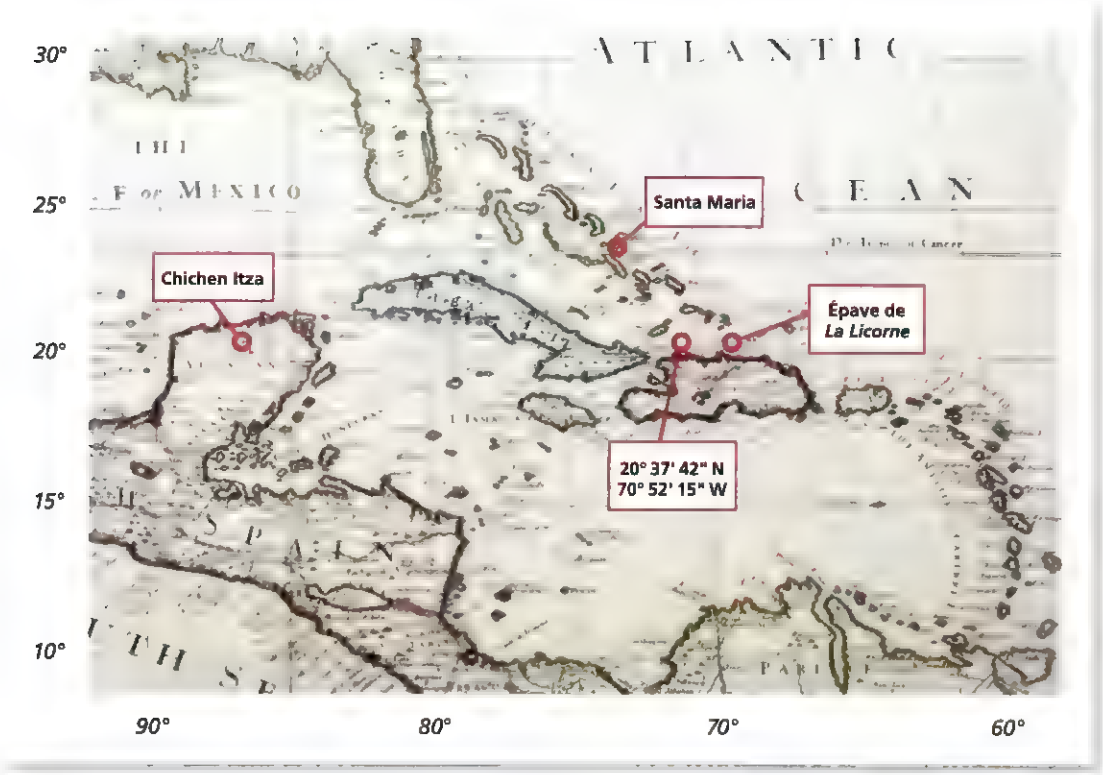
S'il s'agit d'un trésor, où *devrait-il* se trouver si l'on suit les indications des parchemins ? 20° 37′ 42″ de latitude nord, 70° 52′ 15″ de longitude ouest, soit. Et sur l'île mentionnée dans les *Mémoires* du chevalier, « près de laquelle a coulé la *Licorne* » (*Trésor* 21A3), cela semble entendu. Cependant, faute de trouver quoi que ce soit dans le grand bleu, après avoir dépassé le point indiqué, Tintin réalise que la détermination

ÉVIDEMMENT, CE N'EST PAS CELUI DE TOMBOUCTOU, MAIS…
MAIS LE CHEVALIER DE HADOQUE, LUI, A CERTAINEMENT COMPTÉ EN PRENANT COMME MÉRIDIEN ORIGINE LE MÉRIDIEN DE PARIS, QUI EST SITUÉ À PLUS DE DEUX DEGRÉS À L'EST DU MÉRIDIEN DE GREENWICH !…

Le Soir, 12 mai 1943

19 Entretien avec Judith Jasmin, 27 juin 1962, Radio Canada, http://archives.radio-canada.ca/arts_culture/arts_visuels/clips/13234

20 L'autre exception : dans *Picaros* 31A1, alors qu'il est devenu amnésique.



Carte de John Senex, 1710[21]. Le méridien est celui de Greenwich. On remarque que *La Licorne*, qui avait quitté l'île Saint-Domingue depuis deux jours et voguait par bonne brise (*Trésor* 15B1), ne s'en était pas encore vraiment éloignée… La présence de Santa Maria est explicitée en p. 58.

de la longitude pose un problème. « Capitaine, nous sommes des ânes !… »

Et par un triple miracle qu'Yves Horeau a fort bien explicité[22], un demi-tour et quelques heures plus tard, le *Sirius* est à proximité de l'île, *d'une* île.

Le premier miracle qui aurait pu alerter n'importe quel lecteur, c'est que personne ne l'ait aperçue, cette île, alors que le *Sirius* devait pratiquement passer dessus : le capitaine, logiquement, naviguait plein ouest en suivant le parallèle fatidique. Le deuxième, c'est qu'on l'ait trouvée en faisant route arrière de quelque deux degrés à l'est, soit la distance qui sépare la longitude de Paris de celle de Greenwich. C'est un miracle en effet car, par un décret de Louis XIII encore valable sous Louis XIV, la France prenait comme méridien d'origine non celui de Paris, mais celui de l'île de Fer (« Ferro »). Le troisième miracle concomitant est la présence de l'épave de *La Licorne* non loin de là, qui confirme l'identité de l'île comme le faisaient dans une moindre mesure le fétiche et le vocabulaire des perroquets : nous sommes bien sur l'île du chevalier. Par ailleurs, le bâtiment se trouve dans un état superbe compte tenu du fait qu'il a explosé, puis qu'il est resté tout ce temps dans l'eau salée.

Mais s'ajoute ici un nouveau prodige. On comprend maintenant qu'il convient de calculer la longitude de l'emplacement du trésor en corrigeant, non pas de *2° à l'est* par rapport à la position du *Sirius* en page 23, mais de *18° de*

21 http://static.torontopubliclibrary.ca/da/images/LC/912-7s25.jpg

22 Yves Horeau, « Le miracle de la localisation de l'île où sombra 'La Licorne' », dans *Tintin, Haddock et les bateaux*, Éditions Moulinsart, 1999, p. 45

plus à l'ouest (la longitude de Ferro rapportée à Greenwich). Or Yves Horeau commente que « l'îlot [...] en coordonnées de l'époque se trouve quelque part dans le Golfe du Mexique ». S'agit-il d'une erreur, ou voudrait-il lui aussi nous mener en bateau ? Il pourrait avoir ajouté 20° ouest en partant de Greenwich (au lieu de 18° depuis Greenwich ou 20° depuis Paris), ce qui l'amènerait effectivement au large de Campeche. Il pourrait avoir opté pour Tombouctou, encore 3° de plus à l'ouest, on serait toujours dans le golf du Mexique. Mais la géographie étant ce qu'elle est, les parchemins ne désignent pas une île. Ils nous envoient dans le Yucatan, à Chichen Itza.

Nous qui savons qu'*in fine*, le trésor se trouve à Moulinsart, nous découvrons maintenant qu'il est parti de la citadelle maya avec sa pyramide appelée El Castillo (le château), son observatoire, et, à deux cents mètres de là, un immense terrain pour l'art sacré du jeu de balle. Le trésor que le chevalier François s'est approprié a été soustrait à Rackham le Rouge, lequel avait pillé un galion espagnol, et les Espagnols, sans l'ombre d'un doute, l'avaient dérobé aux Indiens. Est-il nécessaire de rappeler que Tintin a trouvé sa *Licorne* au marché de la place du Jeu de Balle, à Bruxelles ?

Tout comme nous avons dessiné[23], en Europe, une carte « conforme » plaçant les châteaux et les moulins susceptibles de nous conduire au village de Moulinsart, il nous faut reprendre la règle et le crayon pour une cartographie ô combien plus ample, qui nous permettra, on l'espère, de nous approcher de la crypte. C'est ici que la projection de Mercator prend tout son sens : les loxodromies représentées par des droites, les angles et les azimuts conservés rendront d'autant plus remarquables les alignements magiques qui surgissent.

Une carte *ad hoc* et trois nouveaux méridiens

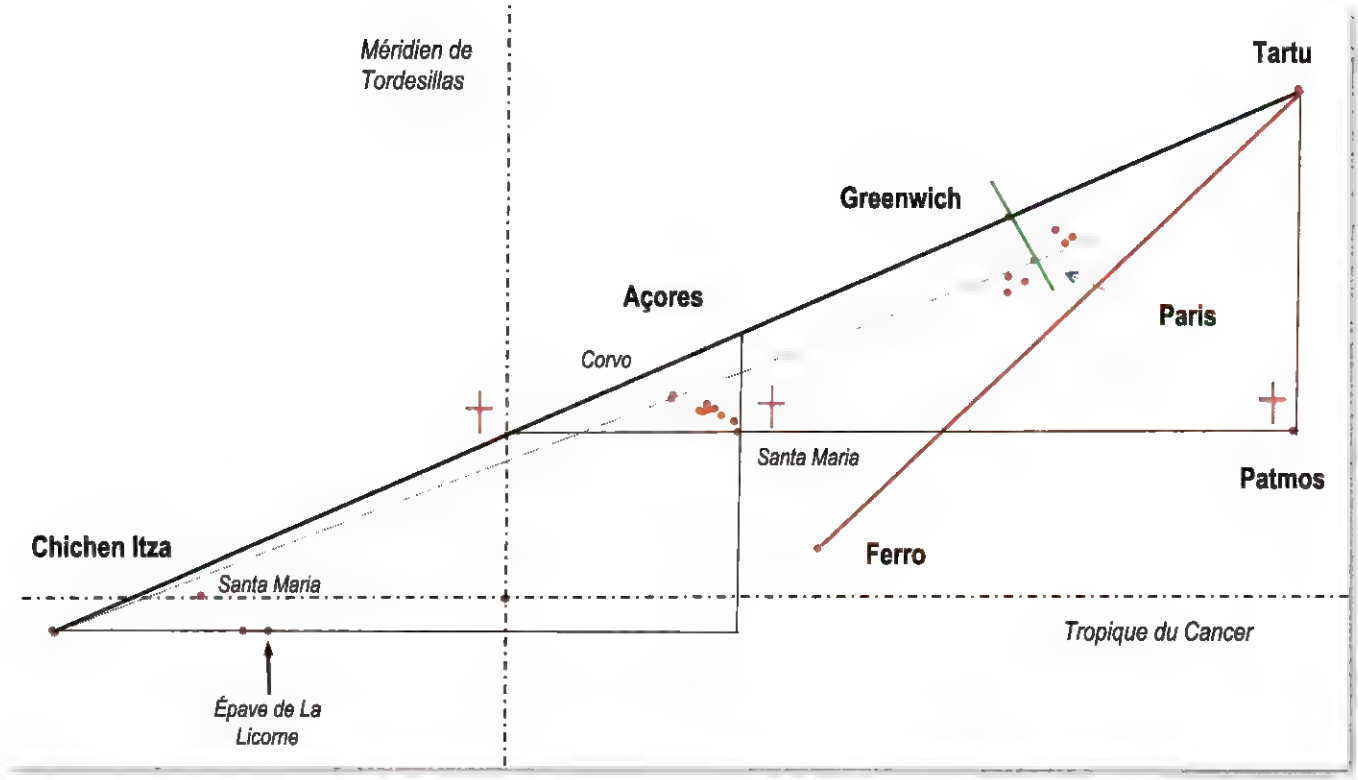
Il peut paraître exagéré d'appeler *carte* un dessin qui omet les contours d'un territoire, les repères familiers qui guident le voyageur : rivière, montagne, route, frontière... C'est pourtant bien d'une carte qu'il s'agit, même si l'usager ne dispose pas du contexte qui lui permettrait d'appréhender les lieux par rapport à ceux qu'il connaît. Cette carte, avec pour seuls repères des points et des directions, offre au lecteur une aide aussi précieuse que les portulans pouvaient offrir aux navigateurs[24]. Tout comme un plan de métro fournit les stations et les changements de lignes nécessaires pour atteindre son but, sans reproduire pour autant la trajectoire suivie par la rame, les portulans définissent les directions à prendre et les intersections qui permettent un changement de cap. Nous disposons d'emplacements privilégiés qu'il suffit maintenant de relier. Les azimuts ont été calculés, afin d'éviter les approximations dues aux limitations des outils graphiques et informatiques[25].

J'ai pris pour abscisse le tropique du Cancer, et pour ordonnée le méridien de Tordesillas. (Les unités sur l'ordonnée sont des latitudes croissantes et ne peuvent donc pas être mesurées avec une règle ordinaire !) Les deux premières droites tracées sont celle qui relie Chichen Itza à Greenwich, et l'azimut de 45° noté en rouge qui part de Ferro. Allant du SO au NE, il correspond exactement à celui qui déplace les châteaux de la

23 « Les mystères de Moulinserre (première partie) », *Hergé au pays des Helvètes*, 8, 2016, p. 35

24 Les cartes-portulans, avec leurs lignes de rumbs, n'existaient d'abord que pour la Méditerranée, et celles qui sont venues ultérieurement étaient des trésors nationaux jalousement gardés. Voir Marie-Thérèse Gambin, « Des cartes-portulans à la formule d'Edward Wright. L'histoire des cartes à rumbs », *Mnémosyne*, 11, 1996, p. 31-62.

25 Les détails techniques sont décrits dans un document disponible sur demande.



Loire sur les moulins belges, qui sont indiqués ici et donnent une idée de l'échelle. La ligne verte relie Greenwich à Paris. Le parallèle passant par Chichen Itza est bien sûr le 20° 37′ 42″ N.

1. La loxodromie Chichen Itza – Greenwich mène à Tartu.
2. La loxodromie Ferro plein nord-est mène à Tartu.
3. Tartu est en Estonie (Szut alors !). Nous y reviendrons.
4. De Tartu plein sud, on aboutit à Patmos.
5. De Patmos droit à l'ouest, on aboutit à l'île la plus orientale des Açores, Santa Maria.
6. Le parallèle Patmos – Santa Maria coupe la loxodromie Chichen Itza – Greenwich – Tartu exactement au méridien de Tordesillas tel qu'il est calculé aujourd'hui.
7. La loxodromie Chichen Itza – Paris passe par Corvo.

On obtient ainsi trois triangles rectangles dont l'un est constitué par l'intersection des deux autres. Appelons-les *Grand triangle occidental*, *Grand triangle oriental*, et *Triangle des Açores*. Leur hypoténuse se présente comme un cordage commun auquel ils sont suspendus ainsi que des fanions. Le Grand triangle occidental est lié au premier volet de l'aventure, *Le Secret de La Licorne*. Il raconte une histoire de rapines, de destruction, de mort. Le Grand triangle oriental suggère une rédemption. Après le chassé-croisé des parchemins, les vols, enlèvement et tentative de meurtre relatés dans *Le Secret de La Licorne*, sans compter le combat sans merci des capitaines, le récit du *Trésor de Rackham le Rouge* se caractérise avant tout par l'échec de la course au trésor et un double don : celui de Louis XIV à son « cher et tendre Chevallié de Hadoque », et celui de Tournesol à Archibald Haddock.

Mais du même coup entrent en scène trois nouveaux méridiens (Tordesillas, Açores, et Tartu), associés chacun à une date particulière et

témoins, chacun à sa manière, d'une volonté de coopération et de neutralité. Les Açores, ces îles qui seront définitivement acquises au Portugal par le traité de Tordesillas, appartiennent de toute évidence au Grand triangle oriental, formant avec lui le triangle de l'Ancien Monde. Elles n'ont pas été conquises par la force, elles n'ont été arrachées à aucune population, puisqu'elles étaient inhabitées lorsque sont arrivés les premiers navigateurs portugais.

Géodésie, cartographie, et politique internationale

La ligne de démarcation du traité de Tordesillas (1494) résulte de l'intention louable du pape Alexandre VI d'arbitrer entre les deux puissances maritimes en compétition pour la conquête du monde, la Castille et le Portugal. Ce dernier se voyait attribuer toutes les nouvelles conquêtes à l'est de la ligne et la Castille, celles de l'ouest. Loin de résoudre les problèmes – à défaut du conflit particulier –, la bulle papale *Inter caetera* a hélas contribué à la confusion qui règnera dans les Caraïbes. Hugues De Groot, le premier juriste à parler de droit maritime en 1609, l'a fort bien explicité : « Il y a lieu de se demander avant tout si le souverain pontife a seulement voulu terminer les discussions pendantes entre les Portugais et les Espagnols, ce qu'il eut assurément le pouvoir de faire en tant qu'arbitre choisi entre eux [...] ou si le pape a voulu donner à deux nations presque les deux-tiers du monde[26] »... ce qu'il n'était manifestement *pas* en position de faire. Toutes les nations ne se reconnaissaient pas comme tributaires d'une décision du pape. Les Anglais et les Hollandais avant tout, et même les Français, exclus du pactole, ne l'ont pas entendu de cette oreille. Le méridien de Tordesillas ne compte pas pour rien dans la transformation des Indes occidentales en nids de hors-la-loi.

À plusieurs reprises, le méridien des Açores a été proposé comme une solution neutre, celle qui résoudrait, en dehors des orgueils nationaux, la question du méridien d'origine. À cette hauteur en effet, et à l'époque, on n'y observait pas de déclinaison magnétique. Le grand Mercator, Gerhardus Kramer, bienfaiteur des marins, a lui-même milité en sa faveur. Bien qu'il ait d'abord suggéré Corvo (l'île la plus occidentale) comme méridien zéro, il semble que sur sa carte de 1569 tout comme sur la planisphère redessinée par son fils Rumold sous la forme d'une mappemonde[27], celui-ci passe par Terceira, appelée familièrement l'Île des Flamands (à cause des nombreux moulins qu'ils y ont laissés). Comme on a reconnu par la suite que la déclinaison variait dans le temps, le choix du méridien des Açores ne s'imposait plus. Reste l'intention première : trouver un repère naturel pour échapper à l'arbitraire qui encourage les chauvinismes.

Avant la révolution de 1789 qui impose à la France l'utilisation du système métrique, on avait connu des ébauches de tels systèmes à ambition universelle. Ce n'est plus le coude d'Alexandre, le pied de Benoît ou le doigt de Clément qui serviront d'étalon, mais une mesure anhistorique, apolitique, « indépendante des révolutions morales » comme le dit Jouffroi[28]. L'ambition du mètre (*mètre* signifie « mesure »), c'était bien d'être *la* mesure, dans l'absolu. Son paradoxe,

26 *Dissertation de Grotius sur la liberté des mers* traduite du latin avec une préface et des notes par A. Guichon de Grandpont, Imprimerie royale, 1845, p. 28

27 Raymond D'Hollander, *Loxodromie et projection de Mercator*, Institut Océanographique, 2005, p. 66-67 ; Gerard et Rumold Mercator, *Orbis Terrae Compendiosa Descriptio*, http://hdl.handle.net/2047/d20129090.

28 *Dictionnaire des inventions et découvertes anciennes et modernes recueilli par M. le marquis de Jouffroi*, t. 2, J. P. Migne, 1853, p. 417

c'est que, choisi parce que lié à la Terre qui est propriété de tous, il a été défini abstraitement (quarante-millionième partie du grand cercle passant par les pôles), alors que les dimensions terrestres étaient alors imprécises, mal définies, mal (re)connues. On aurait pu, c'est vrai, choisir une autre définition. Tryphon Tournesol n'aurait pas rechigné à adopter celle de Wilkins (1668), « la longueur d'un pendule simple dont la demi-période est d'une seconde ». L'histoire en a décidé autrement. C'est au gigantesque travail cadastral entrepris entre 1816 et 1855 par Struve et une équipe scientifique internationale que l'on doit la mesure de l'arc géodésique le plus long (et donc du mètre), mesure qui a résisté pendant plus d'un siècle. Le méridien de Tartu en est indissociable, puisque c'est l'observatoire de Tartu qui constituait le point de référence pour le calcul de cet arc.

L'« arc de Struve » est un réseau de triangulations qui traverse dix pays et qui n'a été possible que par la collaboration entre chercheurs de différentes nations et la coopération entre les états souverains. « [Il] constitue un formidable exemple d'échange de valeurs humaines sous la forme d'une collaboration scientifique internationale ainsi qu'un remarquable exemple d'ensemble technologique[29]. » À ce titre, il a été inscrit par l'Unesco au patrimoine mondial de l'humanité, en 2005. Chaque pays concerné a tenu à célébrer l'événement par une émission philatélique ; celle de l'Estonie illustre particulièrement bien cette volonté de passer par dessus les frontières.

Pourquoi 1816 ? Pourquoi Struve ? Pourquoi Tartu ? Après le Congrès de Vienne (1815) qui mettait de l'ordre en Europe après les ravages de Bonaparte, les États désiraient établir des frontières fiables et des cartes précises. Les parents de Friedrich Georg Wilhelm von Struve, de nationalité allemande mais né en 1793 à Altona (alors sous domination danoise), avaient cherché refuge en Estonie (alors russe) pour fuir les troupes napoléoniennes et le risque, pour leurs fils, d'être enrôlé de force dans la Grande Armée[30] – un risque que tous les jeunes hommes couraient à l'époque. On comprend que Struve, astronome et européen par son histoire, lorsqu'il est chargé par le tsar Alexandre Ier de diriger l'entreprise, ait choisi Tartu pour référence. « Dans son 'Coup d'œil général' par lequel débute l'introduction de ces ouvrages, W. Struve précise que cet arc le plus long est aussi celui qui se place sensiblement à la longitude moyenne de l'Europe, entre le Cap du Finistère et la ville d'Iekaterinbourg. Doublement européen, en longitude et en latitude, l'arc mesuré représente à la fois le fondement géodésique de la cartographie moderne de l'Europe, le raccordement de deux continents, et l'aboutissement d'idées, de recherches, de développements largement tributaires du 17e et du 18e siècles[31]. » On n'explique pas mieux.

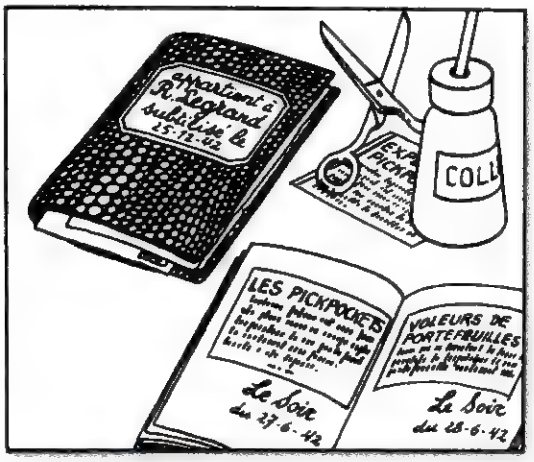
29 http://whc.unesco.org/fr/list/1187.

30 « Friedrich Georg Wilhelm Struve », *Tatu Tahetorn*, http://www.muuseum.ut.ee/vvebook/pages/4_3.html

31 Suzanne Debarbat, « L'arc géodésique le plus long : Delisle, les Struve et l'observatoire de Pulkovo », J. H. Lieske et V. K. Abalakin (dir.), *Inertial Coordinate System on the Sky, International Astronomical Union Symposium*, vol. 141, 1990, p. 25

Caraïbes 1492 – Bruxelles 1942

Septembre 1492. Partant des Canaries, trois voiliers de conserve voguent plein ouest, toujours plus à l'ouest ; deux caravelles, la *Pinta* et la *Niña*, une caraque, la *Santa Maria*, navire amiral. Nonante marins ont promis obéissance au commandant suprême, un Génois qui est resté huit ans au service du roi Jean II du Portugal et semblait apprécié pour ses qualités de cartographe. Déçu de n'avoir pu convaincre son souverain de la possibilité de rejoindre les Indes par un chemin plus court (la circumnavigation), il a passé à l'Est, chez les rois catholiques, Ferdinand I d'Aragon et Isabelle de Castille. Les coffres sont vides, la Couronne a désespérément besoin de fonds, et l'expédition ne représente pas un coût exorbitant, comparé au butin espéré, l'or dont parlait Marco Polo. (Les motivations de Christophe Colomb lui-même sont moins claires et ont donné lieu à force spéculations : mission de christianisation, désir de valider ses théories cartographiques, recherche des dix tribus perdues d'Israël, agent secret de Jean II, je n'entre pas dans cette danse[32].) Le 9 septembre, la flottille perd de vue l'île de Fer. Les alizés vont la mener rapidement (trente-trois jours) sur les rives de ce que l'on croit être Cipangu. Parmi les marins, quatre frères Pinzon, dont l'aîné fera rapidement parler de lui. La première île où l'on débarque sera baptisée, comme il se doit, *San Salvador*. La deuxième, *Santa Maria*. De nos jours, elle est connue sous le nom de Rum Cay, la plage du Rhum. Après avoir cherché en vain l'or tant convoité, après le naufrage de la *Santa Maria* le jour de Noël, après la désertion de Martin Pinzon, parti avec la *Pinta*, Colomb se voit contraint de repartir sur le seul bateau restant, la *Niña*, en laissant sur place trente-neuf volontaires. Le 16 janvier 1493, après différentes péripéties, il entame ce qui sera son vrai voyage de retour, la première traversée océanique dans le sens Amérique – Europe. Le 18 février, après une tempête où tous crurent leur dernier jour arrivé, la *Niña* accoste aux Açores, à Santa Maria, où nous allons la laisser. Colomb est prisonnier des Portugais (la Castille et le Portugal sont encore en guerre, le traité de Tordesillas n'est pas encore signé !), mais nous n'avons pas à nous faire de souci pour lui : tout sera bien puisque cela finira bien.



Bruxelles, Noël 1942. R. Legrand (*Rex magnus*, le Grand Roi ? En aucun cas le papa de Jo et Zette, qui s'appelle Jacques) se fait subtiliser son portefeuille par Aristide Filoselle[33]. Pas

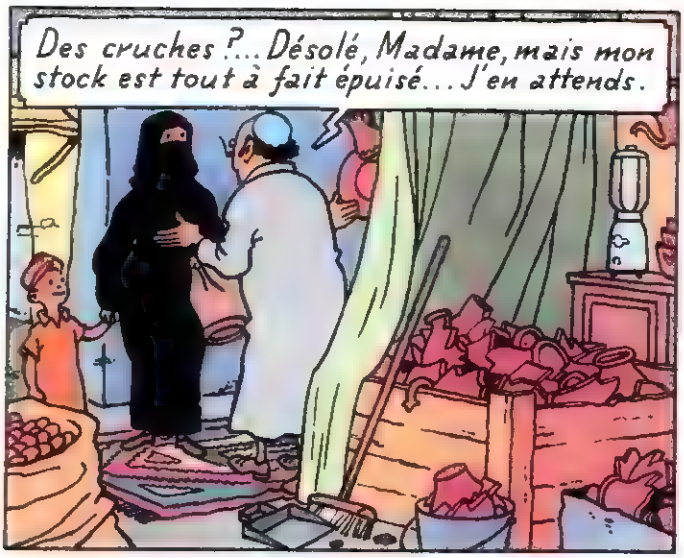
32 Je me base, pour ce récit, sur deux biographies sérieuses disponibles au moment où Hergé dessine *La Licorne*. La première, celle de l'amiral Samuel Eliot Morison, qui a lui-même refait le voyage de Colomb en suivant fidèlement son journal de bord : *Admiral of the Ocean Sea. A Life of Christopher Columbus*, Little, Brown, 1942 La seconde, celle du professeur Heinrich Hubert Houben, *Christoph Columbus, Tragödie eines Entdeckers*, Wegweiser, 1932

33 *Le Soir*, 6 janvier 1943, jour des Rois, correspondant à la vignette 5982 de l'édition en couleurs du *Secret de La Licorne*. Dans la première édition en allemand publiée chez Casterman en 1952, le portefeuille a été subtilisé la même date à un certain… K. Müller

de chance. Heureusement, ce n'est que dans une histoire pour enfants…

Bruxelles, même date. Hergé n'est pas un personnage de fiction. Il est dans sa ville, « ville flamande parlant français, dominée successivement par les Bourguignons, les Espagnols, les Autrichiens, les Néerlandais, bombardée par Louis XIV et conquise par Napoléon[34] », et occupée présentement par les Allemands. Hergé a suivi son roi. Après l'exode de mai 1940 et six petites semaines passés dans le Puy-de-Dôme[35], il est de retour en Belgique où il travaille d'arrache-pied. Outre la réorganisation des planches des premières *Aventures de Tintin* pour une publication en volume et en couleurs, outre les nombreux travaux alimentaires, il réanime Quick et Flupke et bien sûr Tintin, dans le journal *Le Soir* dit « volé », ce qui lui sera amplement reproché par la suite. Après *L'Étoile mystérieuse*, *Le Secret de La Licorne* et *Le Trésor de Rackham le Rouge*, il ne sera pas en mesure de terminer *Tintin au pays de l'or noir*. Les histoires qu'il dessine alors sont-elles vraiment détachées de son présent ?

Après tous les indices qui nous ont été fournis, il est temps de parler du Portugal, en commençant par Hergé et la Lusitanie[36]. Depuis 1936, Tintin a été traduit pour la première fois en langue étrangère ; il paraît, en couleurs et en portugais, dans un hebdomadaire pour enfants, *O Papagaio*, autrement dit « Le Perroquet »… C'est un ami de l'abbé Wallez, le père Abel Varzim, qui connaît Hergé depuis ses études de sciences politiques et sociales à Louvain, qui l'a mis en contact avec Adolfo Simões Müller (oui, Müller), le fondateur du journal[37]. Malgré quelques épisodes fâcheux, les liens et la correspondance avec Müller s'étendront sur une trentaine d'années, et à la disparition du *Papagaio*, Tintin poursuivra son chemin dans le *Diabrete* (« Galopin »). Pour l'heure, Hergé, comme tous ses concitoyens, peine à faire bouillir la marmite. Le Portugal, neutre, ne connaît pas la pénurie qui frappe les pays occupés. Dans une lettre du 24 avril 1941, Hergé demande à Müller s'il peut recevoir une partie de ses droits d'auteur en nature, sous forme de colis d'aliments non périssables (biscuits, chocolat, amandes, café, sardines), qui seraient envoyés aussi bien à son frère Paul, prisonnier de guerre en Allemagne. Müller sera frère nourricier, tout comme Oliveira da Figueira dans *Coke en stock* (p. 23 : « Mais dites-moi, j'y songe, vous devez avoir faim ? »).



Et qui paie les pots cassés, s ce n'est le bon *senhor* Oliveira ?

34 José-Alain Fralon, *Le Roman de Bruxelles*, Éditions du Rocher, 2008, quatrième de couverture

35 Jean-François Douvry, « Hergé à Collanges, Tintin entre parenthèses », *Les Amis de Hergé*, 43, avril 2007, p. 19-30

36 Jan Aarnout Boer, « De Avonturen van Kuifje in Portugal », *Sapperloot* (Hergé Genootschap), 5, 2004.

37 Après des études de médecine abandonnées, Müller a été actif non seulement comme journaliste, mais aussi comme auteur et éditeur. Il a en particulier publié des biographies, dont celle de Henri le Navigateur, *O principe do mar*, Tavares Martins, 1959

Pour les lecteurs de *Tintin*, le Portugal, n'est-ce pas en effet le *senhor* Oliveira da Figueira ? Un ami généreux, qui accueille les fugitifs, et qui offre sans calcul et sans arrière-pensée, prêt à payer les pots cassés[38]. L'*olivier* et le *figuier* qui forment son patronyme sont les arbres bibliques par excellence, l'olivier arbre de paix, le figuier arbre de l'Éden. Ils ont refusé le pouvoir : « Alors les arbres s'en sont allés pour oindre un roi sur eux. Ils dirent à l'olivier : 'Règne donc sur nous !' [...] Ils dirent au figuier : 'Viens toi, règne sur nous !' [...] Alors tous les arbres dirent au buisson d'épine : 'Viens toi, règne sur nous !'[39] » On connaît la suite.

Le Portugal, pour la grande Histoire, restera le pays de l'espoir, avec la figure d'Aristides de Sousa Mendes, sauveur de milliers de fugitifs. « Désormais, je donnerai des visas à tout le monde, il n'y a plus de nationalités, de races, de religions [...]. Je ne peux être fidèle à la foi du chrétien que je suis qu'en agissant de cette manière, conformément à la voix de ma conscience[40]. » Avant Bordeaux, où il avait été déplacé en 1938, Sousa Mendes a été pendant neuf ans consul général du Portugal à Anvers. De fait, il habitait Louvain, et l'abbé Varzim, selon toute probabilité, a eu affaire à lui. *Quid* de Hergé ?

Dans cet Ancien Monde à nouveau déchiré par la guerre, Hergé le pacifiste lance des signaux. Il rappelle un passé où la paix a été possible et un archipel où la neutralité est effective. Après la chasse au météore de *L'Étoile mystérieuse*[41], entreprise scientifique internationale, et faute de pouvoir convoquer à nouveau l'équipe des savants belge, suédois, espagnol, suisse, allemand et portugais que la censure avait tolérée, il expédie ses personnages dans une chasse au trésor, entraînés par une créature mythique et fabuleuse.

... de midi parleron

Le premier des trois parchemins (je devrais dire des *six* parchemins[42]) s'offre à Tintin et aux lecteurs du *Soir* le 29 juillet 1942 (vignette 11D2 de l'édition en volume). Le 12 septembre, Tintin reproduit le texte de mémoire et en donne une interprétation partielle. Mais alors que dans la version noir et blanc le phylactère se contente de moderniser l'orthographe, dans la vignette en couleurs qui lui correspond (27B3), on voit apparaître une faille dans la mémoire de Tintin. Disons plutôt que sa mémoire interprète : « au soleil de midi parleron » devient « au soleil du midi parleront ». La nuance est subtile, mais nous savons que Hergé est très attentif aux nuances, et pas

Et qu'y avait-il sur ce parchemin ?
Attendez... Euh... Voilà : Trois frères unis. Les trois fils du chevalier. Trois Licornes voguant de conserve au soleil du midi parleront. Il faut donc réunir les trois bateaux, qui livreront leur secret : les trois parchemins. La suite est moins claire...

38 *Coke en stock*, 25C1, mais aussi *Tintin au pays de l'or noir*, 41D3.

39 Juges 9, 8-10, traduction Dhorme.

40 José-Alain Fralon, *Aristides de Sousa Mendes. Le Juste de Bordeaux*, Mollat, 1998, p. 50. On peut préférer cette biographie à la page du *Wikipédia* français, dont l'auteur distille le fiel plus que le miel

41 Philippe Goddin, *Hergé. Lignes de vie*, Éditions Moulinsart, 2007, p. 285

42 Voir « Les mystères de Moulinserre (première partie) », art. cit., p. 35

seulement celles des couleurs. Juste avant, une inversion : « Trois Licornes de conserve vogant au soleil » est devenu « trois Licornes voguant de conserve au soleil »… Au fil des pages et des deux albums, presque tout a été expliqué : les frères (ré)unis, les trois *Licorne*, la lumière surgissant de la lumière, l'Aigle de Patmos et sa croix. Restent ces cinq mots, *au soleil de midi parleron*. S'agit-il de trois nefs qui voguent au soleil *du* midi, et qui, grâce à sa lumière, pourront parler, ou s'agit-il de trois licornes qui parleront « de midi » ? Personne, me semble-t-il, ne s'est préoccupé de cette question. Et pourtant… Le *Dictionnaire historique de la langue française*, sous « méridien », est lumineux : « Emprunté au latin *meridianus* 'de midi', dérivé de *meridies* 'midi', 'sud', lui-même formé sur le locatif *meridie* […][43]. » Bien que le vocable *méridien* n'apparaisse pas noir sur blanc sur les parchemins, il est écrit en filigrane[44], et cela doublement. Par la longitude, cela va de soi. Par la latitude aussi, puisque le relevé au sextant doit se faire lorsque le soleil est au zénith, à midi. Il est vrai que le sextant n'a été inventé qu'en 1730, ce qui rend d'autant plus incroyable la précision des coordonnées indiquées, digne du GPS. En attendant mieux, cela nous invite à admirer, sur notre portulan, les trois parallèles.

Le grand côté du Grand triangle occidental, que l'on pourrait nommer la trajectoire des erreurs : celle de Haddock, celle de Tintin, et celle d'Yves Horeau. C'est la route de deux fictions, placées l'une en 1942, la course au trésor, l'autre en 1698, le règlement de comptes. Le tropique du Cancer correspond à la navigation de Christophe Colomb, qui de Ferro a quelque peu dévié vers le sud, emporté par les vents et par les courants. C'est bien sûr la route de la Conquista, du grand drame des indigènes du Nouveau Monde, qui débute en 1492. Le grand côté du Triangle de l'Ancien Monde correspond au trente-septième parallèle et nous a été donné par Patmos *via* Tartu. C'est de Patmos que Hergé nous invite à partir vers l'ouest, en cette année 1942 qui n'est pas fictive. En ces temps de détresse, il veut regarder vers une terre d'espoir figurée par les Açores. Sur cette route j'ai placé trois fois la Croix de l'Aigle, au croisement des trois méridiens avec ce parallèle inédit. L'appellerons-nous le parallèle blanc ? blanc comme le drapeau de paix ? blanc comme les licornes ? blanc comme *Bianca* ?

« Açor » veut dire *milan*. Le port de Patmos a pour nom *Skala*.

(à suivre)

Christiane Gillièron Paléologue

43 *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, 1992, p. 1228

44 Le terme de *filigrane* n'est pas incongru… D'abord qualifiée à six reprises de « papier » (*Secret*, 11B3, C1, D3, 12A1 et A2), puis de « document » (12A3), ce n'est qu'à partir de la page 27 que Tintin prononce le mot de « parchemin » à propos de la « cigarette » qui a échappé aux cambrioleurs – c'est-à-dire à partir du moment où il a été question d'un trésor

Les aventures d'Alpart

2017 aura marqué les cent dix ans de la naissance d'Hergé ou les septante ans de sa découverte de la Suisse romande. Notre association a quant à elle soufflé les dix bougies de *L'Afére Tournesol* en patois. Ce fut aussi, un siècle après la révolution d'Octobre, l'année de la parution en couleurs des *Soviets*, dont Alpart se fit largement l'écho lors de la traditionnelle Brocante de la Gruyère. Cet événement, sur lequel s'achevait la dernière revue, ouvrait de nouvelles aventures placées sous le signe du rire et surtout de l'amitié.

Avril 2017

1res Rencontres de l'Équinoxe

Du 7 au 9 avril s'est tenue la première édition d'une nouvelle rencontre bisanuelle organisée par les Éditions Montsalvens, à la galerie Trace Ecart de Bulle. Invitée d'honneur, l'association Alpart a eu le plaisir de retrouver un lieu qu'elle connaissait déjà puisqu'elle y avait verni dix ans plus tôt une exposition de l'Atelier du Radock. Notre membre d'honneur Mibé, l'un des fers de lance dudit Atelier, a d'ailleurs signé l'affiche de la nouvelle manifestation. Jean-Michel Paccaud y a présenté des pièces rares de sa collection sur le thème « Hergé et le livre », alors que Jean Rime y a prononcé une causerie apéritive intitulée « Hergé et la littérature ».

Octobre 2017

Assemblée générale

La dernière assemblée générale présidée par Francis Antoine Niquille a eu pour cadre deux endroits particulièrement choisis de la Riviera vaudoise, liés à un grand maître du rire qu'admirait Hergé : le Chaplin's World établi à Corsier-sur-Vevey, où l'acteur vécut de 1952 jusqu'à sa mort en 1977, et le Modern Times Hotel qui lui est également dédié. Tout un symbole, quarante ans après sa disparition et la veille de Rencontres Rire avec Hergé co-organisées par Alpart. D'ailleurs, le rendez-vous lémanique entre le cinéaste et le dessinateur imaginé par Exem pour le carton d'invitation de l'AG illustrera aussi les futures Rencontres ! Cette belle affiche (reproduite à la p. 4) annonçait l'assemblée la plus fréquentée depuis la création de l'association. Fut-ce dû au choix de l'endroit, au programme de l'AG avec Arnaud Bédat en hôte d'honneur ou au changement de présidence au sein de notre amicale de tintinophiles ? Allez savoir.

Après un petit déjeuner pris à The Tramp, le restaurant du musée, puis une visite guidée du manoir de Ban, résidence historique de Chaplin, et des décors reconstitués de ses films emblématiques, nous posions notre hydravion à proximité du Modern Times Hotel où un apéro généreux et un repas copieux nous attendaient avant l'assemblée. Puis un vrai feu d'artifice avec une partie officielle menée tambour battant, des hommages émouvants au président sortant et l'élévation au rang de membre d'honneur de l'égérie de l'association, la jeune Valentine Brenet. Le dessin offert par Valentine à « Fan », inspiré par la célèbre case du *Lotus bleu* que vous retrouvez ici en quatrième de couverture, émut celui-ci jusqu'aux larmes, d'autant plus que – sans concertation ! – la même vignette avait été choisie pour le tableau que le comité avait commandé à l'artiste veveysan Corentin Meige, ami de Francis. Un « arc-en-ciel dans le cœur », comme dirait Tchang, pour celui qui aura mené la barque d'Alpart durant douze ans. Des applaudissements nourris sont également réservés à Eric Dafflon, autre membre du comité depuis les débuts de l'association, l'homme rôdé de la mise en espace de nos expositions et autres stands, qui a décidé de se mettre aussi en retrait. La fête

se conclut par un dialogue avec celui qui rencontra Tchang (le vrai !) il y a une trentaine d'année lors de l'émission TV francophone *La Course autour du monde* et qui le fit venir en Suisse (voir notre revue de 2013). Grand reporter à *L'Illustré*, Arnaud Bédat combla cette assemblée avec sa verve légendaire, son humour et son sens inné de la répartie.

Valentine, nouvelle membre d'honneur, offre son dessin à Francis

Le comité adopte pour l'occasion le melon de Charlot. À moins que ce soit celui des Dupondt ?...

En pleine visite des « studios » du Chaplin's World.

Arnaud Bédat entouré du nouveau et de l'ancien président d'Alpart.

Les deux membres sortants du comité, avec la toile de Corentin Meige d'après Hergé.

Novembre 2017

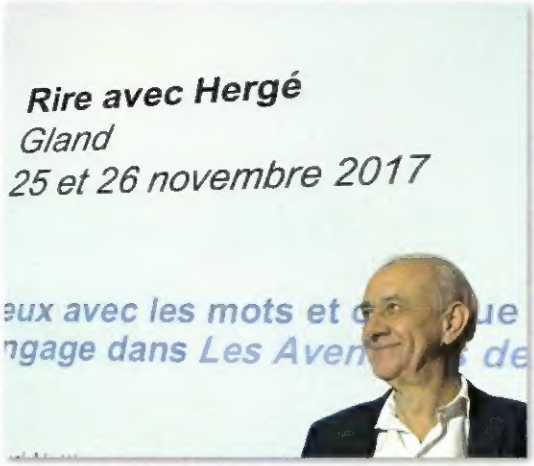
Rencontres Rire avec Hergé

Comme ce fut le cas en 2015, Alpart était à nouveau partenaire de l'événement tintinophile de la Côte initié par Alberto Mastelli et son association littéraire La Page cornée. Un programme haut en couleur organisé cette année, grâce au concours de nombreux bénévoles, sur deux jours et sur deux lieux différents : le samedi 25 novembre au Musée du Léman à Nyon, sur la trajectoire même empruntée par Tintin dans *L'Affaire Tournesol*, et le lendemain au Théâtre de Grand-Champ à Gland. Aux dires des participants et des médias, les conférenciers invités étaient à la hauteur de l'événement, consacré à la dimension comique de l'œuvre d'Hergé. Jacques Hiron nous a régalés de divulgations aussi amusantes que précises sur les inventions du professeur Tournesol. Renaud Nattiez a décortiqué les jeux de langage parsemés dans les *Aventures*. Exem nous a émerveillés en nous révélant les coulisses de son affiche hergéo-chaplinesque. Ludovic Schuurman nous a convaincus, extraits vidéo à l'appui, des multiples parallèles entre les œuvres des deux maîtres. Notre président a également mis la main à la pâte, avec une conférence sur le récit de *L'Affaire Tournesol*, entre suspense et gags, et un portrait d'Hergé humoriste. Histoire de prolonger le thème du rire, le jeune « Abdallah » – pardon : Noé – s'est distingué par ses farces au moment de présenter les intervenants ! L'événement s'est achevé dans la bonne humeur avec une table ronde animée par Daniel Bujard (journaliste et président de La Page cornée), lors de laquelle l'archéologue et humoriste Laurent Flutsch, l'éco-explorateur Raphaël Domjan, le dessinateur de presse Gérald Herrmann et le « métatintinologue » Olivier Roche ont débattu de leurs visions du rire hergéen. Leur dialogue a été ponctué d'interventions remarquées de Bianca Castafiore, *alias* la comédienne Julie Bellot Annen, qui avait également conçu des animations pour les enfants : *escape room* imitant l'évasion des cales du Karaboudjan, fabrication d'une maquette de sous-marin requin et ateliers de dessin. Une exposition éphémère baptisée « R&G – Rires et Gags chez Hergé », concoctée par Jean-Michel Paccaud, complétait ce beau programme avec un coup de projecteur sur *Quick et Flupke* et autres *sketches* dessinés par Hergé

Les enfants n'ont pas été oubliés !

Grande affluence au Musée du Léman. Au premier plan : Jacques Hiron qui s'apprête à prendre la parole.

Alberto Mastelli, cheville ouvrière de la manifestation.



Renaud Nattiez (sou)rit avec Hergé.

Exem détaille la genèse de son affiche.

Ludovic Schuurman, spécialiste de cinéma… et d'Hergé.

Julie Bellot, Gérard Herrmann, Raphaël Domjan, Daniel Bujard, Laurent Flutsch, et Olivier Roche au micro.

Après l'effort… le réconfort ! Une partie des intervenants sur les traces (gastronomiques) d'Hergé à l'hôtel de la Plage de Gland, avec notre ami journaliste Laurent Missbauer.

Janvier 2018

Brocante de la Gruyère à Bulle

Savez-vous que c'est en Suisse qu'Hergé a lu plusieurs œuvres de Saint-Exupéry, dont il a apprécié le langage empreint d'humanité ? L'écrivain-aviateur, lui, a vécu à Fribourg deux ans, entre 1915 en 1917. Et nombreux sont ceux à avoir rapproché Tintin et le Petit Prince… C'est ce parallèle qu'a décidé d'illustrer l'association Alpart sur son stand à la Brocante de la Gruyère à Bulle (26-28 janvier), partagé avec les Éditions Montsalvens. Les deux œuvres iconiques du XX[e] siècle se seront ainsi croisées dans des vitrines présentées par Jean-Michel Paccaud, David Bolliger et Eric Dafflon où ont été déclinés, d'une part, les liens d'Hergé avec les thèmes de l'aviation et du désert chers à Saint-Exupéry et, d'autre part, les nombreuses adaptations de la vie et de l'œuvre de Saint-Ex sous forme de bande dessinée. Notre membre d'honneur Joseph Comba, traducteur de *L'Afére Tournesol* et tout récemment du *Piti Prinhyo*, nous a fait le plaisir de sa présence.

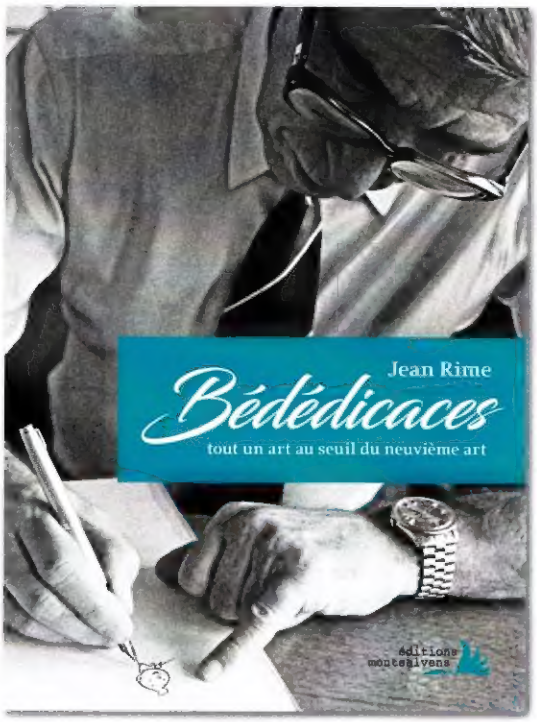
Francis A. Niquille

En route pour de nouvelles aventures !

Mars 2018

Bédédicaces, entre Nivelles et Montreux

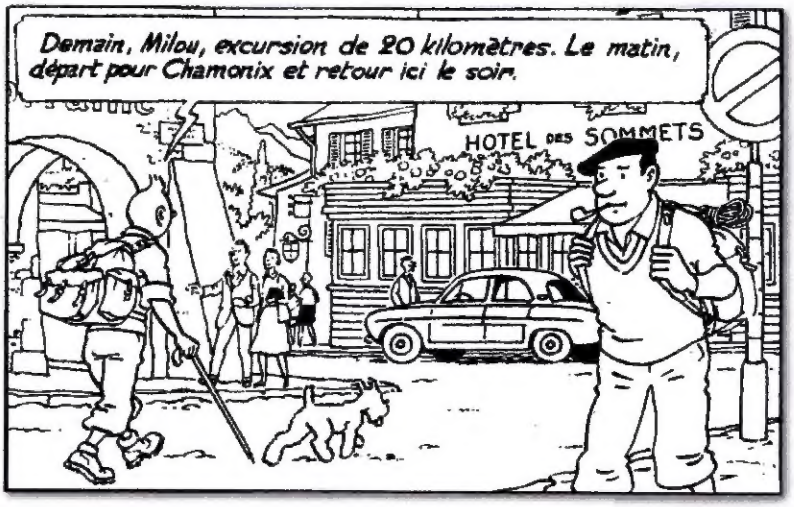
Puisque le livre *Bédédicaces* de Jean Rime est né de notre Saison du 9e Art, Alpart s'associe à sa sortie en deux temps. L'ouvrage sort en première mondiale à l'assemblée générale des Amis de Hergé, le 3 mars, trente-cinq ans jour pour jour après la mort d'Hergé. Un tirage de tête numéroté avec une dédicace imprimée est proposé aux amateurs, accompagné d'un superbe ex-libris d'Exem. Le 23 mars, en ouverture des 3es Rencontres de l'Équinoxe, le vernissage officiel se tient dans les salons de l'hôtel Helvétie, qui avait accueilli l'exposition *BéDédicaces* en 2015. À noter que la mise en page a été réalisée par Stéphane Piller, également compositeur de la revue.



Mai 2018

4e voyage culturel du côté de Vargèse

Vous rappelez-vous le début de *Tintin au Tibet* à l'hôtel des Sommets, situé dans la station fictive de Vargèse ? Du 9 au 13 mai, Alpart propose à ses membres un voyage « Énigmes et Aventures » sur les traces de cet épisode en Savoie, mais aussi en Isère, dans la Drôme, dans le Lyonnais et en Savoie. Tous les sens sont mis en émoi, de Bulle à Chamonix en passant par Romans, Hauterives, Tournon-sur-Rhône, Tain-l'Hermitage, Chabeuil (de bons souvenirs tintinophiles pour certains !), Rochegude, Valence, Pérouges, Saint-Gervais-les-Bains (Gervais / Vargèse, vous comprenez ?) et Chamonix. C'est promis, on vous racontera tout dans la dixième livraison de la revue !



Annonce parue dans le journal *Tintin* du 10 septembre 1958.

Octobre 2018

Assemblée générale

Pour sa quatorzième assemblée, Alpart vous promet une cuvée exceptionnelle. C'est au Musée de la vigne et du vin d'Aigle que nous nous retrouverons le 21 octobre, entre les vignobles vaudois et valaisans dont Hergé appréciait tant les cépages. Un grand cru classé plein de surprises… À noter précieusement dans vos agendas !

www.association-alpart.ch

ISSN 1662-2375